N° 298 — Tome LXXXII 16 Novembre 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

JULES BARBEY D'AUREVILLY, EDMOND BARTHÉLEMY, JACQUES BRIEU,
JEAN BRUANT, R. DE BURY, J. COMMAILLE, HENRY-D. DAVRAY,
EUGÈNE DEFRANCE, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, INTÉRIM, MARIUS-ARY LEBLOND, JEAN MARNOLD,
MARTIAL PERRIER, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE, FÉLIX SALTEN (RENÉ PUAUX *trad.*),
E. SÉMÉNOFF, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MC MIX

SOMMAIRE

—

N° 298 — 16 NOVEMBRE 1909

J. Commaille	*Quelques généralités sur les monuments d'Angkor*	193
Jules Barbey d'Aurevilly	*Quelques lettres à François Coppée et Annette Coppée*	229
André Rouveyre	*Visages: XXVIII. Auguste Longnon; XXIX. Paul Meyer*	238
Jean Bruant	*Poèmes*	240
Marius-Ary Leblond	*Le Bonheur individuel et la repopulation*	247
Martial Perrier	*Sur Claude Tillier*	262
Eugène Defrance	*L'Esprit mystique de la Révolution d'Angleterre*	274
Félix Salten (René Puaux *trad.*)	*La Princesse Anna fut...*, conte (fin)	293

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues: Dialogues des Amateurs: XCVII. Population*	316
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	319
Rachilde	*Les Romans*	323
Jean de Gourmont	*Littérature*	326
Edmond Barthélemy	*Histoire*	332
Carl Siger	*Questions coloniales*	337
Jacques Brieu	*Ésotérisme et Sciences psychiques*	343
Intérim	*Les Revues*	348
R. de Bury	*Les Journaux*	354
André Fontainas	*Les Théâtres*	357
Jean Marnold	*Musique*	360
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	365
E. Séménoff	*Lettres russes*	372
Mercvre	*Publications récentes*	377
—	*Echos*	379

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Ernest FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine. — PARIS

NOUVEAUTÉS ÉTRENNES

PUBLICATIONS DE GRAND LUXE

LÉONCE BÉNÉDITE

Conservateur du Musée National du Luxembourg

Histoire des Beaux-Arts

1800-1900

Peinture, Sculpture, Architecture, Médaille et Glyptique, Gravure, Arts décoratifs en France et à l'Etranger

Un volume grand in-8° (30×20) illustré de 356 gravures

Prix : Broché..... 15 francs
En reliure d'amateur, tête dorée..... 20 francs

Mlle ANNA KLUMPKE

ROSA BONHEUR

Sa Vie. — Son Œuvre

Un magnifique volume in-4°, illustré de 300 reproductions dont 7 héliogravures

Prix : Broché..... 35 francs
En reliure d'amateur..... 50 francs

L'Histoire par l'Image

ARMAND DAYOT

Inspecteur général des Beaux-Arts

LOUIS XIV

Magnifique album in-4° oblong. — Illustrations documentaires

Prix : Broché..... 15 francs
En reliure d'amateur spéciale..... 20 francs

DU MÊME AUTEUR :

NAPOLÉON

Illustré d'après des peintures, sculptures, gravures, etc., du temps

Un volume in-4° oblong. — Prix : Broché..... 15 francs
En reliure d'amateur spéciale..... 20 francs

Envoi contre Mandat-Poste

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris (VI^e)

NOUVELLE COLLECTION SCIENTIFIQUE

Publiée sous la direction de M. EMILE BOREL, professeur à la Sorbonne

VOLUMES IN-16 A 3 FR. 50 L'UN.

Vient de paraître :

L'ÉNERGIE

Par le Professeur W. OSTWALD

Traduit de l'allemand par E. PHILIPPI, licencié ès sciences.

Précédemment parus :

Éléments de philosophie biologique, par F. LE DANTEC, chargé du cours de biologie générale à la Sorbonne. 2^e édition. 1 vol. in-16..... 3.5

La voix. *Sa culture physiologique. Théorie nouvelle de la phonation*, par le Dr P. BONNIER, laryngologiste de la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu. 2^e édition. 1 vol. in-16..... 3.50

De la méthode dans les sciences :

1. *Avant-propos*, par M. P.-F. THOMAS, docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée Hoche. — 2. *De la science*, par M. EMILE PICARD, de l'Institut. — 3. *Mathématiques pures*, par M. P. TANNERY, de l'Institut. — 4. *Mathématiques appliquées*, par M. PAINLEVÉ, de l'Institut. — 5. *Physique générale*, par M. BOUASSE, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse. — 6. *Chimie*, par M. JOB, professeur au Conservatoire des arts et métiers. — 7. *Morphologie générale*, par M. GIARD, de l'Institut. — 8. *Physiologie*, par M. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. — 9. *Sciences médicales*, par M. PIERRE DELBET, professeur à la Faculté de médecine de Paris. — 10. *Psychologie*, par M. TH. RIBOT, de l'Institut. — 11. *Sciences sociales*, par M. DURKHEIM, professeur à la Sorbonne. — 12. *Morale*, par M. LÉVY-BRUHL, professeur à la Sorbonne. — 13. *Histoire*, par M. G. MONOD, de l'Institut. 2^e édition. 1 vol. in-16..... 3.5

L'éducation dans la famille. *Les péchés des parents*, par P.-F. THOMAS, professeur au lycée de Versailles. 2^e édition (*couronné par l'Institut*). 1 vol. in-16..... 3.5

La crise du transformisme, par F. LE DANTEC. 1 vol. in-16... 3.5

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Problèmes de psychologie affective. La conscience affective. La mémoire affective. L'antipathie. Sur la nature du plaisir. Sur une forme d'illusion affective, par Th. RIBOT, de l'Institut. 1 vol. in-16..... 2.5

La psychologie sociale de G. Tarde, par A. MAGRIN. 1 vol. in-8..... 5

La Critique du Darwinisme social, par J. NOVICOW. 1 vol. in-8..... 7.5

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

EUGÈNE DEFRANCE

Charlotte Corday et la mort de Marat, **Documents inédits sur l'Histoire de la Terreur** *tirés des Archives nationales, de la Bibliothèque de la ville de Paris, et notamment des Bibliothèques municipales de Caen et d'Alençon.* Illustrations documentaires. Vol. in-18.... 3.50

A. VAN GENNEP

Religions, Mœurs et Légendes, **Essais d'Ethnographie et de Linguistique.** *Deuxième série.* Vol. in-18..... 3.50

LÉON SÉCHÉ

Madame d'Arbouville, **d'après sa Correspondance inédite avec Sainte-Beuve** (**Muses romantiques**), avec deux portraits inédits et un autographe de Madame d'Arbouville, un portrait de Sainte-Beuve et deux vues des châteaux de Champlâtreux et des Marais. Vol. in-8..... 7.50

ÉMILE MAGNE

Le Plaisant Abbé de Boisrobert, *Fondateur de l'Académie française, 1592-1662.* Documents inédits. Vol. in-18..... 3.50

JEAN VIOLLIS

Charles Guérin, 1873-1907, avec dix gravures et deux autographes. Brochure in-8..... 2 »

HENRI BACHELIN

Jules Renard et son Œuvre, Collection « **Les Hommes et les Idées** » avec un portrait et un autographe. Vol. in-16..... 0.75

TRISTAN L'HERMITE

Les plus belles pages de Tristan l'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après DARET et une notice de AD. VAN BEVER. (*Les Amours. La Lyre. Les Vers héroïques. Les Heures de la Vierge. La Mariane. Les Parasites. Lettres amoureuses. Le Page disgracié. Ouvrages attribués à Tristan. Appendice : Biographie. Anecdotes. Jugements littéraires. Bibliographie.*) Vol. petit in-16..... 3. »

SAINT-EVREMOND

Les plus belles pages de Saint-Evremond, avec un portrait et une notice de REMY DE GOURMONT. (*Œuvres mêlées: Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye. Sur les Femmes. Sur les plaisirs. La Morale d'Epicure. De la Conversation. Des Tragédies. Des Comédies. Pensées, Sentiments, Maximes. Réflexions sur le Peuple romain. Comédies : Les Académiciens. Les Opéras. Lettres. Appendice : Documents biographiques et littéraires.*) Vol. in-18..... 3.50

E. SANSOT et Cie, Éditeurs, 7, rue de l'Éperon, PARIS

Dernières Publications :

Marguerite BURNAT-PROVINS

Le Livre pour Toi.

Préface de **Henry BATAILLE**

4e édition. 1 vol. in-18 jésus..... 3.5

G. MICHAUT, *docteur ès lettres, maître de conférences de littérature française à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris et à l'École Normale Supérieure.*

Senancour, ses amis et ses ennemis.

Etudes et documents. 1 vol. in-8, illustrations hors texte..... 7.5

Remy BELLEAU *(LA PLÉIADE FRANÇAISE)*

Les Amours et nouveaux eschanges des Pierres précieuses.

Suivis d'autres poésies du même auteur, publiés sur les éditions originales et augmentés de pièces rares ou inédites, avec une notice de **l'Abbé GOUJET** et des notes par **Ad. van BEVER**. Portrait-frontispice d'après **Léonard GAULTIER**.

1 vol. in-18 jésus..... 3.5

La Fleur de poésie françoise.

Recueil joyeulx contenant plusieurs huictains, dixains, quatrains, chansons et aultres dictez de diverses matières, etc., publié sur les éditions de 1542 et de 1543 avec un avant-propos et des notes, par **Ad. van BEVER**.

1 vol. petit in-18 raisin..... 4

François de MAYNARD

Les Priapées.

Publiées d'après les manuscrits et suivies d'un grand nombre d'épigrammes et de pièces satyriques, extraites des œuvres du même auteur et de quelques recueils du temps, par un **Bibliophile gascon**.

1 vol. petit in-18 raisin..... 4

Il a été tiré de chacun de ces deux ouvrages, quatre cent quatre-vingt-dix-neuf exemplaires numérotés, dont :

Huit ex. sur Japon impérial	*Prix :*	**20** *fr.*
Cinq ex. sur Chine	—	**15** »
Quinze ex. sur Hollande van Gelder Zoonen	—	**10** »
471 ex. sur vergé teinté	—	**4** »

Fazyl BEY

Le Livre des Beaux.

Traduit du Turc, avec une introduction et des notes par un **Pacha à trois queues**.

1 vol. in-32 jésus, tiré à 350 exemplaires numérotés, dont : 50 sur Japon impérial. Prix : **12** *fr. et 300 sur Hollande van Gelder Zoonen. Prix :* **6** *fr.*

QUELQUES GÉNÉRALITÉS SUR LES MONUMENTS D'ANGKOR

—

On ne peut parcourir le Cambodge dans une direction quelconque sans rencontrer, presque journellement, une magnifique preuve de la puissance des Brahmanes qui ont, du VI^e^ au XIII^e^ siècle, tenu le pays sous leur domination. Partout des temples s'élèvent à l'abri de solides remparts et de fossés profonds destinés moins à la protection des prêtres et des trésors qu'à augmenter le mystère des asiles divins. Partout des chaussées d'endiguement, des routes, des lacs creusés de main d'homme, des ponts de pierre nous indiquent quels projets grandioses les brahmanes avaient su concevoir et exécuter.

Les plus beaux temples du Cambodge sont ceux de *Vat-Nokor*, à quelques minutes du Mékong et dans le voisinage de la résidence de Kompong-Cham ; *Bati*, sur les bords du lac de ce nom ; *Phnom-Chisor*, dans la circonscription résidentielle de Takéo (ce temple est une sorte de citadelle haut perchée qui rappelle nos forteresses du moyen-âge) ; *Prah-Khan*, dont l'enceinte ne mesure pas moins de 8 kilomètres de tour (circonscription de Kompong-Thom) ; *Beng-Méaléa* (même circonscription), véritable merveille à peu près inconnue parce que située dans une région déserte depuis près de cent ans et dépourvue de toute voie d'accès ; *Koh-Ker* (même circonscription), à une journée au N. de Beng-Méala ; enfin, le magnifique groupe d'*Angkor* (1), situé dans la province de

(1) Angkor et Nokor sont des corruptions du mot sanskrit *Nagara*, qui signifie « Capitale ».

Sien-Réap, qui fut rétrocédée par le Siam au Cambodge, en même temps que tout le territoire de Battambang, par traité du 23 mars 1907. Il serait superflu de nommer ici les monuments secondaires dont la liste demanderait plusieurs pages.

§

On ne sait encore que fort peu de choses, en vérité, de ce qui s'est passé au temps des brahmanes d'Angkor ; et même, à proprement parler, l'histoire ancienne du Cambodge reste masquée sous une ombre épaisse dont elle ne se dégage que bien lentement, au fur et à mesure de la découverte et de la traduction des inscriptions. Les annales de la cour de Phnom-Penh ne donnent, pour les temps antérieurs à la dynastie actuelle, que des relations où la fantaisie tient une si large place qu'il est malaisé de discerner la vérité de la simple légende. Nous ne trouvons de données précises que dans l'excellent livre de M. Aymonier, *le Cambodge*, t. III, et dans celui, non moins excellent, de M. Georges Maspero, *l'Empire Khmer*, mais encore ces ouvrages, qui écartent, autant que possible, tous les faits hypothétiques, ne nous offrent-ils guère que des dates de règne et des noms. Si bien que, s'il est assez facile aujourd'hui d'étudier l'art brahmanique qui étincela, sur le territoire du Cambodge, du VI^e^ au XIII^e^ siècle, on ne peut rattacher cette étude qu'à des aperçus historiques trop brefs et souvent légendaires. Certains auteurs supposent, d'autres affirment, quelques-uns même croient prouver que tels actes ont eu lieu sous tel règne, que certains temples ont été construits par des rois dont ils donnent les noms. Ces affirmations sont indiscutables lorsqu'une inscription se présente pour nous apporter la clarté de ses renseignements, mais pour le reste on peut seulement dire que la chose est possible. Toutes les hypothèses sont admissibles quand elles revêtent un fond de vraisemblance, mais on ne doit les accepter que sous toutes réserves, sans perdre de vue leur caractère dubitatif et, mieux, s'en tenir à la traduction des inscriptions sanskrites que des savants tels que MM. Bergaigne, Barth, Finot, G. Cœdès livrent à la publicité au fur et à mesure de l'avancement de leurs travaux.

L'histoire des Brahmanes qui ont fondé le royaume du Cambodge est intimement liée à celle du peuple « cham », qui,

venu de l'Inde par Java, précéda, dans le bassin du Mékong, les fondateurs d'Angkor. Nous avons en effet la preuve de la rivalité constante de ces deux peuples. Une inscription nous apprend qu'en 1177 A. D., sous le règne de Jayavarman VII, le Cambodge est envahi par les *Chams*, qui dévalisent les temples, mettent le pays au pillage et se retirent presque immédiatement en emportant un riche butin. Nous savons aussi que plus tard, en 1190 (date donnée par une inscription chame), après treize années de préparatifs secrets, Jayavarman VII tire de son ennemi une éclatante vengeance : le *Champa* est conquis, les vaincus se retirent dans les régions accidentées du sud de l'Annam, où vivent encore leurs derniers descendants.

Nous avons dit tout à l'heure que l'histoire des temps brahmaniques n'apparaît que lentement au jour parce que les inscriptions découvertes sont assez peu nombreuses, mais il n'en faudrait pas conclure que l'histoire ancienne complète du Cambodge nous restera pour toujours scellée. On peut même espérer le contraire, car, dans de nombreux temples, aucune fouille sérieuse n'a encore été entreprise. Ces fouilles seront exécutées à leur heure, suivant la marche des travaux scientifiques de l'Ecole française d'Extrême-Orient, et il est probable que les vastes espaces inexplorés d'*Angkor Thom* et de *Ta-Prohm*, pour ne citer que deux exemples, livreront enfin de nombreuses inscriptions.

A côté de données certaines fournies par les documents épigraphiques, se présentent les hypothèses, beaucoup plus nombreuses que les stèles inscrites, car on peut penser si le mystère qui enveloppe l'histoire d'Angkor a fait travailler le cerveau des chercheurs. Nous n'en retiendrons qu'une seule, qui cadre assez bien avec l'histoire des peuples voisins : les Brahmanes, affaiblis par leurs luttes contre le Champa, n'auraient pu résister aux coups que leur portaient subitement à l'ouest les armées Thaïes (1) et se seraient laissé battre, au XIII^e^ siècle, sous les murs d'Angkor-Thom. — C'est en effet vers cette époque, fin du XIII^e^ siècle ou commencement du XIV^e^, que les travaux d'Angkor sont brusquement arrêtés et, selon toute probabilité, cet arrêt ne se serait pas produit si la fortune des armes n'avait trahi les maîtres du pays.

(1) La race Thaïe comprend les Siamois et les Laotiens.

§

Le plus sommaire examen des monuments d'Angkor nous permet de constater que la ruine de certains temples n'est pas due uniquement à la végétation, qui y croît en toute liberté. Il y a eu là destruction systématique. On rencontre partout des constructions ruinées dont l'état ne peut être attribué qu'à l'effort de centaines d'hommes réunis dans l'esprit de détruire. A Prah-Khan, à Angkor-Thom et ailleurs, des tours, des galeries, des édifices entiers se sont écroulés, du faîte à la base, sous une poussée vigoureuse dont la végétation ne saurait être rendue responsable. Nous apercevons sur le sol, et dans les éboulis, des pierres intactes correspondant à d'autres pierres en parfait état restées en place par miracle. Nous voyons les parties massives d'une construction ne formant plus qu'un prodigieux amas de blocs alors que, tout à côté, se dresse encore un mur léger qu'un effort moindre aurait abattu. Et nous concluons à des actes de vandalisme.

Mais à qui imputer la destruction des monuments du Cambodge? Deux hypothèses se présentent : 1° les innombrables esclaves des Brahmanes, après les revers de leurs maîtres, se seraient révoltés et auraient tourné leur rage contre les asiles des divinités, contre les temples dont la construction avait coûté tant de peine et causé tant de morts ; car on peut croire que les gigantesques travaux que les conquérants exigeaient de leurs esclaves, au moins pour l'exploitation des carrières et le gros œuvre, au milieu de forêts habitées par la fièvre, sous un soleil de feu ou des pluies torrentielles, n'allaient pas sans d'innombrables accidents ; — 2° les armées thaïes victorieuses ont porté le comble à l'humiliation du vaincu en détruisant la preuve de son ancienne puissance et de son génie.

Quoi qu'il en soit, nous avons à déplorer aujourd'hui des actes de vandalisme qui ne nous ont laissé, sur certains points, que des squelettes de monuments.

§

Si les faits qui se sont produits dans le royaume du Cambodge à l'époque de la domination brahmanique nous sont à peu près inconnus, deux autres points, pourtant d'une importance capitale, sont restés jusqu'à ce jour le secret du passé : — l'origine exacte des fondateurs d'Angkor; le trajet qu'ont

suivi les conquérants pour aboutir au bassin du Mékong.

Dans son livre de haute érudition, *l'Architecture hindoue en Extrême-Orient*, le général de Beylié aborde ces questions. Il écarte l'idée d'une pénétration par terre « au « moyen de vagues successives venues du bassin du Gange » et adopte l'hypothèse (appuyée d'ailleurs par certaines indications des annales chinoises et par l'étude du système orographique du pays) « d'une civilisation apportée aux peuplades « aborigènes de l'Indo-Chine, non par terre et par larges pous- « sées de peuples, mais surtout par des aventuriers, des exilés, « des prêtres, des commerçants venus par mer. Ces émi- « grants auraient été originaires non seulement du Dekkan « et de l'Inde Méridionale, mais encore de la côte d'Orissa et « de la vallée du Gange. Leur point de départ aurait été la « côte de Madras, avec escale aux différents ports de la côte « Est de la presqu'île de Malacca et transbordement fréquent « à l'isthme de Kra — pour éviter les fâcheuses pannes du « doublement des caps par des navires à voiles — puis les « deltas du Ménam et du Mékong ».

Le général de Beylié doit avoir raison, mais pour l'invasion chame seulement. Il paraît, en effet, naturel qu'une race habitant depuis longtemps les îles de l'Archipel Malais ait possédé les qualités voulues pour mener à bien une expédition par mer. — En ce qui concerne l'itinéraire suivi par les fondateurs d'Angkor, nous nous rapprochons plus volontiers de l'hypothèse présentée par M. Foucher, ancien directeur de l'École française d'Extrême-Orient, qui nous signalait, dans une de ses conférences, l'horreur qu'éprouvaient et qu'éprouvent encore pour les voyages en mer tous les Hindous de caste brahmanique. Du reste, il semble bien que les bas-reliefs de la galerie extérieure du Bayon (Angkor-Thom) et ceux de la galerie historique d'Angkor-Vat donnent raison au savant conférencier. On y voit des armées innombrables défilant en bon ordre sous le dôme élevé de la forêt et suivies d'une foule de femmes et d'esclaves. Les chefs d'un rang élevé sont montés sur des éléphants, d'autres cheminent à cheval, les femmes sont dans des chars. Tout cet appareil éloigne à première vue l'idée d'une invasion par mer. Il est vrai que plusieurs panneaux de la galerie du Bayon nous offrent le spectacle d'embarcations (en tous points semblables aux galères romaines)

aux prises dans un véritable combat naval. Mais comme de chaque côté du relief l'artiste a eu soin de dessiner des arbres, il est évident que l'action se passe entre les deux rives d'un fleuve. Ainsi donc nous adopterons, jusqu'à preuve du contraire, l'avis du professeur Foucher.

§

Les créateurs d'Angkor apportaient avec eux un art tout fait, d'une conception géniale, qu'ils ont prodigué pour le plaisir des yeux. Dès les premiers temps de leur installation sur le territoire qu'ils avaient choisi, sans tâtonnements, du premier coup, les Brahmanes ont édifié des temples gigantesques, les plus vastes du monde, fouillés, décorés, ciselés, du sol à la cime, comme une pièce d'orfèvrerie. Et voici qu'une interrogation se pose : où les architectes d'Angkor ont-ils trouvé les milliers d'artisans nécessaires à la réalisation de leur projet? — Pour l'extraction de la pierre, sa préparation, le transport des matériaux à pied d'œuvre et la mise en place, il est probable que les peuples vaincus ont été mis largement à contribution. Mais pour les travaux d'art, l'exécution des bas-reliefs et des motifs décoratifs qui couvrent la pierre et témoignent d'une maîtrise absolue, on ne peut supposer que les artistes et les ouvriers qui ont exécuté cette besogne colossale ont été trouvés sur les lieux ou instruits en quelques années. Ils venaient donc de l'Inde, à la suite des armées, et peut-être avaient-ils, en cours de route, troqué le maillet et le ciseau pour la lance et le bouclier.

Une deuxième interrogation se présente : Pourquoi les Brahmanes ont-ils installé leur capitale et les plus beaux de leurs temples dans la région du grand lac (1)? Cette question ne peut faire aucun doute, croyons-nous, car le choix de l'endroit était dicté précisément par le voisinage d'un vivier inépuisable permettant de nourrir non seulement les guerriers, mais aussi les innombrables ouvriers, les esclaves et toutes les populations vaincues que les Brahmanes gardaient auprès d'eux en vue de coloniser le pays.

(1) Le grand lac s'étend sur plus de 100 kilomètres de longueur pour une largeur moyenne de 30 kilomètres. Il est situé au N.-O du Cambodge et reçoit les eaux de toutes les rivières qui arrosent les territoires voisins. De plus, il sert de déversoir aux crues du Mékong et les régularise.

§

Trois sortes de matériaux ont été généralement employés dans la construction des temples : la limonite, désignée en Indochine sous le nom de « pierre de Bien-Hoa », le grès et le bois. Sur certains points, assez rares (au Phnom-Chisor, par exemple), nous rencontrons la brique, mais seulement dans de très petits sanctuaires.

La limonite et le grès entrant dans la composition des édifices des deux Angkor et des temples voisins proviennent des montagnes de Koulen qui se trouvent à plus de 25 kilomètres d'Angkor, dans la direction E.-N.-E. On trouve encore, au sommet et sur le flanc de cette chaîne, les puits d'extraction aux trois quarts pleins d'eau, surtout pendant la saison des pluies, et formant de véritables citernes. Les blocs glissaient sur la pente, puis étaient transportés, sans doute sur des rouleaux, pendant plus de 10 kilomètres. Le tracé de la route existe encore dans la forêt et on le reconnaît d'autant plus aisément que ses bords sont couverts de pierres et de déchets innombrables. Dès que les convois atteignaient le point navigable de la rivière, ils empruntaient la voie d'eau et gagnaient sur des radeaux Angkor-Vat, Angkor-Thom, ou l'un quelconque des emplacements choisis. Angkor-Vat est à 800 m. de la rivière, Angkor-Thom à 700. Le transport sur ces courtes distances se faisait probablement, comme dans la première partie du trajet, au moyen de rouleaux. Toute cette besogne pénible : extraction de la pierre, transport par des procédés différents, mise à pied d'œuvre, n'aurait pas demandé des efforts supérieurs aux forces humaines s'il ne s'était agi que d'élever un édifice de la dimension d'une de nos cathédrales : mais pensons aux proportions de l'ancienne capitale royale, d'Angkor-Vat, de Ta-Prohm, de Bantéai-Kedei, de Prah-Khan, à celles des murailles qui enveloppent ces temples, et nous apprécierons l'infinité de travailleurs que la réunion des matériaux a exigée.

§

Les constructeurs d'Angkor n'ont pas disséminé, au petit bonheur, leurs temples et les résidences princières. Il apparaît clairement, au contraire, qu'après avoir reconnu la région qu'ils désiraient occuper et en avoir dressé la carte (1),

(1) Les Brahmanes étaient des maîtres en astronomie et se servaient d'instruments

ils ont conçu un projet situant chaque monument à l'endroit qui lui convenait le mieux, soit pour des raisons militaires, soit à cause des facilités de ravitaillement. Nous en donnerons pour preuve les innombrables *prasat*, sorte de fortins, dont la ligne part d'Angkor pour gagner Beng-Méaléa, Koh-Ker, et s'étendre ensuite sur toute la frontière Nord de la province de Prom-Tep en constituant une véritable zone de protection du territoire conquis. Les temples et les villes étaient reliés par des chaussées surélevées suivant les menaces de l'inondation et, parfois, de véritables digues mettaient à l'abri des crues la campagne et les villages. Des ponts de pierre aux arches étroites franchissaient les cours d'eau. On en voit encore de nombreux vestiges, dont un à 700 m. à l'Est d'Angkor-Thom. Quelques ponts ont même résisté à travers les siècles et nous en rencontrons un magnifique spécimen sur la rivière de Chikreng, le Spean (1) Ta-Ong.

Entre Angkor et Beng-Méaléa, puis de ce temple à la ville de Prah-Khan, enfin de Prah-Khan à Vat-Nokor, sur l rive droite du grand fleuve, les Brahmanes avaient projeté la construction d'une route large et élevée qui aurait réuni tous ces points. Leur projet n'a pu être réalisé en entier, mais une grande partie en a été faite et l'on peut encore aujourd'hui aller de Beng-Méaléa à Prah-Khan sans quitter la chaussée. Malheureusement cette ancienne voie est tombée dans l'abandon, surtout depuis le dépeuplement par les dernières incursions siamoises de toute la région qu'elle traverse, et la plus folle végétation y pousse à l'envi.

Ces levées de terre ont, autour d'Angkor et dans tout le territoire cambodgien, un développement de plusieurs centaines de kilomètres, et cependant elles ne représentent qu'une part, assez importante il est vrai, des travaux cyclopéens entrepris par les Brahmanes pour la colonisation et la prospérité du pays. D'immenses étangs et de véritables lacs ont été creusés partout et parementés sur toutes leurs faces. Nous n'en citerons que deux qui donnent une idée de ce que les maîtres d'Angkor ont fait pour remédier à la sécheresse absolue qui dure ici

de précision qui leur permettaient de faire des observations sur les astres et des observations magnétiques. Il n'y a donc aucune raison pour qu'ils aient ignoré l'art d'établir une carte.

(1) Spean, « pont ».

pendant six mois de l'année : le Baray occidental, situé à l'ouest d'Angkor-Thom, mesure 7 kilomètres de longueur sur 3.500 m. de largeur; le Baray oriental est de dimensions plus réduites, mais s'étend néanmoins sur 4 kilomètres E. O., pour une largeur supérieure à 1.500 mètres. A l'heure actuelle ces lacs, complètement creusés de main d'homme, ne présentent plus qu'une faible dépression de terrain, sauf dans la partie ouest du Baray occidental, mais leur fond se trouvait autrefois à 8 mètres du sol voisin. — On voit, par les chiffres qui précèdent, l'importance de l'œuvre exécutée.

Quelle était la destination de ces gigantesques réservoirs ? Selon toute vraisemblance, on les utilisait à l'irrigation des jardins et des rizières en saison sèche et, sans doute, servaient-ils aussi, pendant les hautes eaux, de viviers où la population pouvait capturer chaque jour le poisson destiné à sa nourriture. Il est bon de remarquer à ce sujet que, si la pêche dans le grand lac est fructueuse pendant les mois de bas étiage, elle donne un résultat presque nul de juillet à décembre, c'est-à-dire à l'époque où les eaux du Tonlé-Sap passent de moins d'un mètre à sept mètres de hauteur. Il était donc essentiel que les habitants d'Angkor et de la région voisine eussent à portée de la main les approvisionnements qui leur étaient indispensables. D'où la nécessité de réserves proportionnées à la densité de la population.

§

Les Brahmanes ont élevé sur le sol du Cambodge des temples isolés (Angkor-Vat, le monument du Phnom-Bakheng, les sanctuaires du Phnom-Krom... etc.) et des villes au milieu desquelles se dressaient des temples nombreux, groupés ou disséminés. L'ancienne capitale, Angkor-Thom, nous offre le type parfait d'une ville construite d'après les conceptions des fondateurs du royaume. Nous retrouvons ce type en plus petit dans toutes les anciennes cités princières du Cambodge. Temples et villes étaient abrités d'une haute muraille précédée souvent d'une douve extérieure pourtournante, dont la largeur variait. Le fossé qui circonscrit Angkor-Vat a 190 m. de largeur, celui d'Angkor-Thom n'a pas 100 mètres et la douve de Prah-Khan d'Angkor (1) n'atteint pas 50 mètres.

(1) Nous distinguons, sous le nom de « Prah-Khan d'Angkor », des ruines qui se

Ta-Prohm et Bantéai-Kedei n'ont pas de fossé ; leurs remparts dominent la plaine environnante.

Dans les enceintes s'ouvraient des portes précédées d'escaliers par où passaient les gens à pied ; et parfois ces entrées étaient flanquées latéralement d'immenses porches réservés aux chars et aux éléphants. Le plus souvent, chaque face de l'enceinte était percée d'une seule entrée, qui servait à tous les besoins. En avant de ces ouvertures, qui étaient sensiblement différentes, se développait, lorsqu'il y avait lieu, une sorte de pont sans arches franchissant le fossé. A l'intérieur des enceintes étaient tracées des avenues rectilignes qui conduisaient au centre, vers les monuments les plus importants.

Dans les villes, les constructions dédiées aux divinités étaient ou n'étaient pas — les exemples sont nombreux de l'un et l'autre cas — à l'abri de petits fossés et de murs assez élevés qui les isolaient. Un groupe de temples réunis dans une même enceinte affectait presque toujours une disposition régulière, mais ce n'était pas une règle générale, car, dans certaines villes, on remarque qu'aucune symétrie n'est observée.

La plupart des monuments du groupe d'Angkor (mais ce n'est pas là non plus une règle générale) présentent les caractères suivants : l'enceinte particulière est percée, sur la face Est, d'une entrée principale surmontée d'une tour et flanquée de deux entrées latérales de hauteur moindre reliées par des galeries. Chacune des autres faces de l'enceinte particulière s'ouvre par une porte unique de même style que l'entrée principale. L'ensemble d'une porte, de ses portiques, de son péristyle et de la tour de couronnement est désigné sous le nom de *gopura*. Quelquefois, l'entrée principale est reliée au temple par une chaussée dallée. Exemples : Angkor-Vat et Baphuon.

Quelques monuments s'élèvent en pyramide par des galeries étagées posées sur des socles dont la hauteur double d'étage en étage. Aux angles des galeries se dressent des tours plus ou moins hautes dominées par une tour centrale qui couronne le sanctuaire et domine l'édifice. Les étages sont séparés par des cours de proportions variables et diminuant de surface à

trouvent à un kilomètre au N. d'Angkor Thom. Deux autres ruines portent la même nom : une dans la province de Kompong-Svai, l'autre près du siège de la résidence de Pursat.

mesure qu'elles se rapprochent de la partie centrale du temple.

D'autres monuments, beaucoup plus nombreux, n'ont pas le relief que nous venons d'indiquer. Les galeries et les cours sont sur un même plan horizontal.

Certains auteurs ont cru pouvoir donner à quelques constructions qui ne ressemblaient pas exactement aux autres une affectation qu'elles ne méritaient pas. Ainsi Moura voit dans deux des édifices d'Angkor-Thom les palais réservés aux ambassadeurs étrangers. M. Aymonier ne se prononce pas catégoriquement sur ce point, mais paraît admettre l'idée des indigènes, qui placent là les anciens magasins royaux. En vérité tous les monuments d'Angkor-Thom et d'ailleurs paraissent avoir un caractère religieux qu'il conviendrait de leur laisser. Toutes ces constructions sont des temples, uniquement des temples, et nous en aurons probablement un jour la preuve écrite de la main même des Brahmanes.

Le roi, les princes, les prêtres, les guerriers, les esclaves, en un mot toute la population des villes habitait dans des maisons plus ou moins vastes et confortables, suivant le rang du propriétaire, construites vraisemblablement en bois et couvertes certainement en tuiles. Les innombrables tessons de tuiles et débris d'argile cuite que l'on rencontre, presque à fleur de sol, le long des avenues d'Angkor-Thom, fournissent, sur le mode de couverture des habitations, une indication qui ne saurait être mise en doute. Le terrain libre d'Angkor-Vat, c'est-à-dire toute la partie circonscrite par l'enceinte, et que n'occupait pas le temple, était également habité. Des tuiles de divers modèles et des épis de faîtage en terre cuite se rencontrent ici par quantités innombrables et nous prouvent que non seulement les maisons particulières étaient couvertes en tuiles, mais encore que les briquetiers de l'époque savaient donner aux toitures le plus d'élégance possible par la perfection qu'ils apportaient dans leur travail. La beauté des échantillons retrouvés montre que, sous le règne des Brahmanes, le goût de la décoration s'étendait aussi bien aux habitations des simples mortels qu'aux splendides demeures des divinités.

§

Chacun des matériaux utilisés par les architectes d'Angkor

avait sa place bien définie et ce n'est que très rarement que des matériaux de qualité inférieure sont entrés dans la composition des parties visibles d'un temple.

La limonite (pierre de Bien-Hoa) est employée, dans les monuments du Cambodge, surtout dans les assises et les murailles d'enceinte. Pour des temples de l'importance d'Angkor-Vat, de Baphuon et du Bayon, les constructeurs ont dû élever d'abord, pour constituer un support assez robuste, de véritables collines de limonite. Tous les blocs étaient taillés sur leurs six faces aussi soigneusement que possible et posés sans la moindre parcelle de mortier.

Sur ce premier travail, déjà considérable, venait s'appliquer un revêtement ou un dallage de grès; puis, sur les bases ainsi obtenues, s'élevaient les portiques, les galeries et les tours.

La pierre de grès, avant sa mise en place, était rodée, c'est-à-dire polie par frottement, sur les lits et les joints. Ce travail de polissage sur des millions de blocs exigeait un nombre d'ouvriers que l'on ne peut guère apprécier. Plus tard, après l'achèvement du gros-œuvre, on traçait les lignes des moulures et on les taillait dans le vif. L'ensemble était poncé et les décorateurs y dessinaient les motifs décoratifs. Enfin les sculpteurs entreprenaient leur interminable besogne.

Le bois n'a été utilisé que pour la fermeture des baies et les plafonds. Il en reste encore quelques fragments, qui témoignent que les décorateurs d'Angkor apportaient autant de soin dans l'ornementation des boiseries que dans celle de la pierre. Les essences résistantes ont seules été employées, et c'est ce qui explique que les environs d'Angkor, pourtant couverts d'une si belle forêt, soient complètement dépourvus de bonnes espèces.

Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que si les constructeurs d'Angkor se sont montrés architectes de talent et décorateurs incomparables, ils ont fait preuve, en matière de construction, d'un manque absolu de technique. Entre autres fautes graves, ils ont commis presque partout celle d'élever les tours et la plupart des murs par tranches verticales à joints superposés, au lieu d'adopter le système connu de tout temps, qui consiste à faire chevaucher les pierres en croisant les joints. Cette erreur est la cause principale de la

ruine des tours du Bayon et de tant d'autres parties qui seraient restées intactes si elles avaient été bien construites. On comprend aisément, en effet, que, dans une tranche verticale, la simple poussée d'une racine agissant sur un bloc des parties basses finira par causer la chute de toutes les pierres qui se trouvent au-dessus. La faute que nous venons de signaler est loin d'être unique dans les monuments d'Angkor, et l'on s'étonne que des architectes, qui ont su conduire une des œuvres les plus colossales du monde, aient ignoré les principes les plus élémentaires de la construction.

§

Si les principaux monuments dus au génie des Brahmanes étaient élevés à la gloire des dieux de l'Olympe brahmanique, quelques chapelles plus modestes étaient nettement, et à la même époque, affectées au culte du Buddha. Nous en trouvons dans Angkor-Thom de nombreux spécimens portant encore des statues énormes du Buddha et des fragments importants. Ces chapelles se présentent toutes sous l'aspect de terrasses non couvertes élevées sur un socle parementé de grès et souvent garnies sur le pourtour d'une rangée de colonnes rondes. La bordure se compose d'une corniche à encorbellement qui supportait une élégante balustrade dont il ne reste plus que des vestiges.

La présence de ces chapelles bouddhiques nous prouve que les maîtres d'Angkor professaient la plus grande tolérance religieuse puisqu'ils permettaient à deux cultes bien différents de cohabiter à l'abri des mêmes remparts. D'autre part, nous savons par les inscriptions que, sous certains règnes, le bouddhisme florissait à Angkor presque à l'égal du brahmanisme.

§

Puisque nous possédons maintenant quelques notions sur l'histoire ancienne du Cambodge et les caractères généraux de l'architecture des temples brahmaniques, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur les deux principales ruines du groupe d'Angkor : le temple d'Angkor-Vat ; la ville royale d'Angkor-Thom.

Dans ses grandes lignes, Angkor-Vat donne l'impression d'un temple assyrien, suivant la définition qu'en fournit

M. S. Reinach : « Les vastes monuments assyriens étaient « composés de salles rectangulaires et de longs corridors « entourant une série de cours intérieures. Nous savons peu « de chose sur les temples assyriens, sinon qu'ils affectaient « la forme de pyramides à degrés, surmontées d'une cha- « pelle où était l'image du dieu (1). »

Ces quelques lignes sont une description résumée du plus grand temple du Cambodge. Nous allons en effet trouver des salles rectangulaires et des galeries étagées entourant des cours intérieures, puis, au sommet de l'édifice, une *cella* qui contenait la statue de la divinité. L'analogie ne s'arrête pas là, puisque nous savons que les Assyriens couvraient de bas-reliefs les grandes surfaces murales ainsi qu'en ont usé les constructeurs d'Angkor avec les murs pleins des galeries. — Il ne faudrait pourtant pas conclure de ce court préambule que le temple d'Angkor-Vat procède de l'architecture assyrienne, ou du moins, si l'on adopte cette conclusion, il vaut mieux la garder pour soi, de crainte de rester seul de son avis.

Si nous nous en tenions aux quelques lignes qui précèdent, notre ébauche serait peut-être insuffisante pour un monument qui est non seulement le plus vaste du groupe d'Angkor, mais encore le mieux conservé. Cependant, comme une description technique nous entraînerait trop loin, nous nous contenterons d'une impression d'ensemble et de quelques notes rapides.

Quand le voyageur suit la route unique qui conduit à Angkor-Vat, il aperçoit tout à coup, dans le lointain, cinq tours qui semblent d'énormes roches battues par les flots d'une mer éternellement agitée. Ce sont les tours du temple émergeant de la magnifique forêt d'alentour et placées en sentinelles au premier plan d'un monde de mystère. Puis cette vision se perd derrière le rideau des frondaisons tropicales et ne se retrouve qu'aux abords immédiats de la ruine. C'est alors une apparition d'enchantement, une surprise des yeux que l'on n'oubliera de sa vie. — Que de splendeurs et quelle évocation des temps passés ! Nous comprenons maintenant que les légendes locales aient écarté le souvenir des hommes qui ont construit ce prodigieux édifice et qu'elles n'admettent plus que la seule intervention des dieux dont la puissance infinie a pu créer, en une nuit, toutes ces merveilles. Et pourtant, mais on a

(1) S. Reinach, *Apollo*.

peine à le croire, c'est bien à quelques hommes, à une poignée de Brahmanes, qu'est due l'œuvre architecturale la plus considérable de tous les temps.

Angkor-Vat est circonscrit par un fossé large de 200 mètres qui isole le temple, comme une île au milieu d'un lac, et longe la muraille d'enceinte à la distance d'une berme de trente mètres. Les parois du fossé sont maintenues par un fort revêtement de blocs de limonite et de grès disposés en gradins. Ce parement existe des deux côtés du fossé, qui atteint 5.540 m. sur le bord extérieur et près de quatre kilomètres en bordure de la berme. Nous avons donc, en additionnant toutes les faces des parois, un développement de plus de neuf kilomètres sur une profondeur de huit mètres. Ce travail prodigieux n'a pas été exécuté, faute de technique, dans les conditions de stabilité qu'il méritait. Presque partout les blocs ont cédé à la poussée des terres, et si les éléments du parement sont encore au complet, nous les voyons déjetés, disloqués, ayant perdu leur unique destination, qui était de maintenir les terres voisines. Aussi les éboulements sont nombreux et se chargent de colmater, au moment des fortes pluies, cette immense douve qui serait si belle, si elle avait conservé, dans son intégrité, son cachet primitif.

On ne saurait songer aujourd'hui, tellement la ruine est avancée, à la réfection des parois du fossé ; car, bien que les matériaux soient restés à portée de la main, il n'en serait pas moins indispensable de reprendre l'ensemble depuis les fondations. Ce travail exigerait une dépense hors de proportion avec les ressources du service de conservation et nécessiterait, par conséquent, l'intervention d'un Osiris ou d'un Mécène quelconque ; supposition agréable, sans doute, mais si téméraire qu'il vaut mieux ne pas l'envisager.

Une chaussée traversière franchit le fossé au centre de sa face occidentale et conduit aux entrées principales du temple, qui sont au nombre de cinq : trois pour les gens à pied et aux extrémités, deux porches extrêmement élevés qui servaient autrefois aux éléphants et aux chars de guerre et sous lesquels passent aujourd'hui les modestes charrettes à bœufs des bonzes. L'ensemble des entrées occidentales et des galeries qui les relient entre elles forme un véritable monument de forme étroite dont le développement atteint 235 mètres. La muraille d'enceinte

est en pierre de limonite et porte un chaperon taillé dans la même matière. Elle ne s'interrompt qu'aux entrées que nous venons de voir et aux porches secondaires ouverts au milieu des trois autres faces. Dans la direction Est, le fossé est traversé par une simple levée de terre.

Il est bien évident que le projet primitif des Brahmanes prévoyait sur tous les côtés de la douve une chaussée analogue à celle que nous avons franchie pour arriver au temple; mais les constructeurs d'Angkor n'ont pas eu le temps d'exécuter complètement ce travail, et les faces N. et S. du fossé sont restées libres.

Après avoir franchi le portique central des entrées principales d'Angkor-Vat, on rencontre une deuxième chaussée dallée, qui domine le terrain voisin et n'est, en somme, que le prolongement de la chaussée extérieure. Cette voie, qui mesure 347 m. de longueur et affecte la forme d'une croix aux branches multiples, passe entre deux édicules et deux étangs pour aboutir à une terrasse large de trente mètres, qui fait le tour du temple. En regard de la chaussée dallée s'élève un perron de forme cruciale qui précède directement l'entrée principale de la première galerie. Nous entrons maintenant dans le temple proprement dit.

La première galerie compose la partie basse de cette pyramide à trois gradins qui constitue le temple d'Angkor-Vat. Toutes les galeries sont concentriques; mais, en les étudiant de près, on s'aperçoit qu'elles se développent davantage vers la partie occidentale que dans l'orientation opposée, et ceci est bien dans les règles de l'architecture cambodgienne, qui exigent que le plan des monuments s'étende toujours plus du côté où se trouve l'entrée principale que sur les autres faces.

Le premier étage comprend, en réalité, huit galeries séparées par les péristyles des entrées. C'est là que se trouvent les bas-reliefs dont tout le monde a entendu parler, mais que peu de gens connaissent parce que, jusqu'à ce jour, la photographie n'avait pu les reproduire d'une façon suffisamment nette. Cette lacune va disparaître; car voici que le général de Beylié, pour couronner son œuvre sur l'archéologie cambodgienne, vient de faire exécuter de magnifiques photographies de ces bas-reliefs et s'occupe, en ce moment, de leur reproduction en phototypie.

Les galeries inférieures du temple pourraient être désignées sous le nom de « Musée de la Mythologie hindoue ». Deux panneaux restent seuls en dehors de légende et nous montrent, le premier une armée en marche sous le dôme de la forêt, le second les joies et les châtiments de l'autre monde.

Les six autres panneaux reproduisent les scènes du Râmâyana et du Mahâbhârata et, comme le fait exactement remarquer M. Delaporte (1) : « jamais le poète Valmiki, tant de fois interprété dans l'Inde, n'a rencontré d'artistes animés d'un souffle aussi puissant que les sculpteurs d'Angkor-Vat ». Un des reliefs les mieux exécutés représente le combat que Râma livre, avec l'aide de l'armée des singes, à Râvana, roi de l'île de Lankâ (Ceylan), qui lui avait ravi sa douce épouse Sîtâ. — Plus loin nous voyons deux armées combattant. Aucune inscription ne précise l'action, mais il est probable que la composition du panneau est inspirée de la légende du Mahâbhârata (2) et qu'elle reproduit une bataille entre Pândavas et Kauravas, près de Delhi. — La galerie dite « historique (3) » ne manque pas d'intérêt parce qu'elle nous apprend d'abord que les armées se faisaient suivre d'une foule de femmes et d'esclaves et aussi que les Pandits, sacrificateurs royaux, accompagnaient les guerriers. — Le panneau suivant est coupé horizontalement en deux parties à peu près égales. La partie supérieure se divise en nombreuses loges richement décorées et soutenues par une rangée de petits Garudas (4). Ce sont les loges des élus. Les personnages, hommes et femmes, vivent dans l'abondance au milieu d'esclaves des deux sexes. Les scènes de supplices se trouvent immédiatement en dessous et sont infiniment plus variées. L'imagination des artistes s'est donné ici libre cours et s'est montrée plus féconde dans la représentation des châtiments de l'enfer que dans celle des félicités célestes.

Le motif le plus connu des bas-reliefs d'Angkor-Vat est celui du barattement de l'Océan. On connaît la légende. Il s'agis-

(1) Delaporte, *Voyage au Cambodge.*
(2) Aymonier, *le Cambodge*, t. III.
(3) Qualificatif employé dans tous les ouvrages sur les monuments d'Angkor.
(4) *Garuda* est un animal fabuleux qui sert de monture à Vishnou. Il a le buste et le bras d'un homme, mais sa tête est celle d'un oiseau à bec crochu, ses jambes sont couvertes d'écailles et se terminent par des griffes de tigre.

sait de retrouver différentes choses perdues pendant le déluge, et notamment le vase qui contenait l'élixir d'immortalité. Vishnou se prêta à la circonstance et, sous la forme de la tortue, se plaça au fond de l'Océan pour soutenir le mont Mandara autour duquel s'enroula le serpent Vâsuki. Les dieux et les démons saisirent de chaque côté le corps du monstre et barattèrent les eaux. Il en sortit une amphore contenant un poison violent. Civa le prenant pour la liqueur d'immortalité s'empressa de l'avaler, mais s'aperçut bientôt de son erreur. Il parvint à s'en débarrasser au prix d'un effort tel qu'il faillit s'étrangler et resta marqué au cou d'une ligne noire; d'où son surnom de Nîla-Kantha (cou noir).

Nous arrêterons là une description qui menace de devenir trop longue, et nous nous contenterons de signaler que deux des panneaux du premier étage n'ont pas été exécutés à la bonne époque d'Angkor. Ces galeries ont été sculptées, bien après la chute des Brahmanes, par des ouvriers qui n'avaient plus qu'un vague souvenir des anciennes traditions.

Dans le développement occidental du temple, le premier étage est relié à l'étage supérieur par des galeries croisées au milieu desquelles sont aménagées quatre piscines. Ces bassins servaient autrefois à la purification des fidèles.

Une vaste cour, sorte de cloître, s'étend entre la galerie du premier étage et celle du second. Dans cette cour s'élèvent, sur de hauts socles, deux petites constructions qui sont de véritables merveilles. On les désigne habituellement sous le nom de « bibliothèques » ; mais cette appellation n'est guère justifiée. En effet, les petites fenêtres percées dans les impostes permettent à la pluie d'entrer presque librement dans ces édifices et cela nous indique que les Brahmanes n'auraient pas choisi un endroit aussi peu abrité pour y déposer leurs livres précieux.

La galerie du deuxième étage soutient, au-dessus des péristyles d'angle, les restes de hautes tours qui étaient de même style que celles que nous verrons à l'étage supérieur. Angkor-Vat était donc dominé autrefois par neuf tours. — L'entrée occidentale de la deuxième galerie s'ouvre en regard d'une passerelle cruciforme aboutissant à l'escalier d'honneur du massif central et à deux édicules qui devaient être les logements des Brahmanes de garde.— La cour du deuxième étage

est complètement dallée de grès. La superficie est de 3.500 mètres carrés.

Enfin nous arrivons aux galeries supérieures. Le massif central est posé sur un socle de treize mètres de hauteur, sur lequel se détachent les puissantes saillies des douze escaliers qui en permettent l'accès. La base de cette assise mesure 75 m. de côté. Tous les escaliers, sauf celui du centre de la face Ouest, sont impraticables à cause de leur verticalité et de l'étroitesse des marches. Au-dessus du socle s'élèvent des portiques à frontons superposés d'une élégance incomparable et la galerie de pourtour qui supporte, aux angles, de hautes tours en forme de tiare. D'autres galeries partent du milieu de chaque face et aboutissent au sanctuaire, que domine la tour la plus élevée du temple. Le sanctuaire se compose d'une simple *cella* précédée, dans chaque orientation, d'un petit péristyle. La statue de la divinité brahmanique qui s'y trouvait autrefois a disparu. — Les cinq tours du massif central sont d'un type uniforme. Elles affectent la forme d'un cône légèrement renflé au tiers de sa hauteur et s'élèvent par une suite de gradins se terminant, en manière de couronnement, par une fleur de lotus. Sur les degrés sont disposés des antéfixes dont le rôle paraît être de rompre la monotonie des étages. Le sommet de la tour centrale est à 65 mètres de la ligne de base du temple.

On a cru longtemps qu'Angkor-Vat était un des monuments les plus anciens, sinon le plus ancien du Cambodge, mais M. Aymonier, dans son bel ouvrage déjà cité (*le Cambodge*, t. III[e]), fixe au XII[e] siècle l'époque de cette fondation pieuse. Nous pouvons accepter cette date, bien qu'elle ne soit confirmée par aucune inscription. L'examen des détails nous prouve, en effet, que les architectes et les artistes qui ont exécuté et décoré cet édifice possédaient une science et un art qui ne se rencontrent pas, du moins au même degré, dans les temples d'une époque notoirement antérieure.

Les quelques paragraphes qui précèdent ne sont qu'une bien vague ébauche et n'ont d'autre prétention que de donner une idée de la composition et de l'allure générale d'Angkor-Vat. Du reste, aucune description, si étendue soit-elle, ne saurait jamais exprimer tout le charme et toute la valeur artistique de ce temple grandiose. Il faut voir ce monument et quelles

que soient les dépenses et les fatigues du voyage, celui-là n'aura perdu ni son temps, ni sa peine, qui viendra vivre pendant quelques jours parmi tant de splendeurs.

§

S'il avait connu la ville morte d'Angkor-Thom, Flaubert y eût passé de bonnes heures, lui qui écrivait un jour : « J'aime la végétation qui pousse dans les ruines. Cet envahissement de la nature qui arrive tout de suite sur l'œuvre de l'homme, quand sa main n'est plus là pour la défendre, me réjouit d'une joie profonde et large. La vie vient se replacer sur la mort; elle fait croître l'herbe dans les crânes pétrifiés, et sur la pierre, où l'un de nous a sculpté son rêve, réapparaît l'éternité du principe dans chaque floraison nouvelle... »

Ici la végétation a tout pris : les avenues, les temples, les portes monumentales, les remparts et même la vie des paysans qui ont voulu vivre sous son ombre mortelle. Nous rencontrons, dans des coins de forêt, l'emplacement de villages abandonnés récemment parce que la fièvre y faisait de trop nombreuses victimes. Deux petits hameaux résistent encore, mais il est probable qu'ils disparaîtront à leur tour. Dans cette vaste enceinte, qui connut autrefois le joyeux tumulte des fêtes et le bruit des armes, le silence règne en maître, rarement troublé par les prières de quelques bonzes qui consentent à demeurer dans cette solitude. Sous la coupole des immenses porches, où passaient autrefois les éléphants richement caparaçonnés portant des guerriers aux armes étincelantes et des princesses scintillantes de pierreries, ne passent plus que quelques misérables bûcherons et les troupeaux des villages voisins.

Angkor-Thom commence à 1.500 m. d'Angkor-Vat. On y arrive par une route charretière tracée dans la forêt. Un fossé de près de cent mètres de largeur entoure la ville qui a, pour seconde protection une haute muraille de limonite. Cinq portes monumentales, une au centre de chacune des faces Sud, Ouest et Nord, deux à l'Est, sont ouvertes dans le rempart. Toutes ces entrées sont précédées d'une chaussée qui franchit le fossé.

L'ancienne capitale s'étend sur un peu plus de trois kilomètres dans les deux axes N.-S., E.-O. Au centre de cet immense carré se dresse le temple du Bayon, un des chefs-d'œuvre de l'architecture brahmanique; au Nord de cet édifice se développe la

place publique, sorte de vaste forum dont la périphérie est occupée par les entrées d'honneur de nombreux monuments. Trois avenues reliaient les portes de l'enceinte au Bayon ; deux autres avenues aboutissaient à la grande place.

Les constructions disposées autour du forum s'appellent *Baphuon*, *Phimeanakas*, la *terrasse d'honneur de ce temple*, la *terrasse dite du Roi lépreux* (1), le *groupe de Prah-Pithu*, les *magasins* (1) précédés de leurs tours et enfin le *Bayon* déjà cité. Tous ces monuments ont un caractère brahmanique indiscutable. Quelques chapelles bouddhiques de bien moindre importance sont disséminées un peu partout dans la forêt d'Angkor-Thom.

A proximité des avenues, autour des étangs creusés de main d'homme, dans le voisinage des temples, près des remparts et dans tout le terrain circonscrit par la muraille d'enceinte, on rencontre d'innombrables fragments de poterie, de briques et de tuiles qui fournissent une indication sur la densité de la population urbaine.

Ainsi, nous visitons en ce moment les ruines d'une ville dont l'enceinte dépassait douze kilomètres de tour. On voit que la capitale des rois *Kambujas* n'était pas une bourgade et qu'elle se rapprochait, par ses dimensions, des centres importants des pays occidentaux. Et si nous la comparons à nos villes franques de la même époque, Angkor-Thom, « la grande capitale », qui est, selon toute vraisemblance, du IXe siècle (milieu du moyen-âge, règnes de Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles II), nous apparaît de proportions colossales.

Angkor-Thom semble avoir été inaugurée vers 820 de l'ère Çaka (900 A. D.) par le roi *Yaçovarman*, qui en fut peut-être le fondateur réel ou qui, plus certainement, l'acheva. Elle fut abandonnée plus tard pendant seize années et redevint capitale royale au cours du règne de Râjendravarman. Nous avons déjà noté qu'à certaines époques le Bouddhisme florissait à Angkor-Thom presque à l'égal du Brahmanisme, grâce à la protection des princes régnants. C'est ce qui explique que de nombreuses chapelles bouddhiques aient été élevées dans le voisinage des temples brahmaniques en même temps que

(1) Ces dénominations sont celles que l'on trouve dans le livre de M. Aymonier (*le Cambodge*, t. III), mais elles paraissent mal choisies.

ces derniers et quelquefois à l'abri de la même enceinte particulière.

On constate avec tristesse l'état dans lequel se trouvent tous les monuments d'Angkor-Thom. En vérité, les actes de vandalisme ont été notoirement plus nombreux ici qu'ailleurs, mais ils n'ont pas seuls causé la ruine de ces temples de grande allure qui s'appellent « Bayon » et « Baphuon ». La végétation entre pour une bonne part dans cette destruction et l'on doit regretter que la cour de Bangkok, dont le territoire d'Angkor a été tributaire pendant presque tout le XIX^e^ siècle, n'ait pas fait d'abord dégager et protéger ensuite toute une série de monuments qui comptent parmi les plus beaux du monde. Voilà un reproche que l'on ne peut adresser à l'Ecole française d'Extrême-Orient (1) qui, dès les premiers jours de notre occupation, a confié à un de ses membres la conservation du Groupe d'Angkor avec mission de le préserver sans tarder d'une ruine plus complète et d'en restaurer les parties essentielles. Mais il est peut-être un peu tard et les Siamois auraient fait œuvre méritoire s'ils avaient distrait chaque année, de leurs florissantes recettes, quelques ticaux en faveur d'Angkor. C'est une honte pour un pays aussi riche et civilisé que le Siam de n'avoir rien tenté pour la préservation d'aussi magnifiques vestiges du passé.

§

Autour de la muraille d'enceinte d'Angkor-Thom règne un fossé analogue à celui d'Angkor-Vat, mais de dimensions différentes. Son développement total, mesures prises sur le bord extérieur, est, à quelques mètres près, de douze mille cinq cents mètres ; sa largeur ne dépasse pas 80 mètres. Les parois de cette douve sont parementées en blocs de limonite, que l'on n'aperçoit plus qu'en de rares endroits, tellement la forêt les recouvre. Autrefois la profondeur du fossé devait atteindre cinq ou six mètres et peut-être même davantage, mais le fond s'est colmaté peu à peu par les apports du vent, pendant des siècles, et les endroits les plus profonds ne mesurent guère aujourd'hui plus de trois mètres. Une grande partie de l'éten-

(1) *L'Ecole française d'Extrême-Orient*, dont le siège est à Hanoï, est la sœur des Ecoles françaises de Rome, d'Athènes et du Caire. Son programme comprend l'étude des langues extrême-orientales et l'étude des monuments anciens de l'Indochine.

due du fossé est occupée par les rizières que les habitants des villages voisins ont coutume d'y cultiver chaque année. Le reste est envahi par les hautes herbes, la broussaille et des arbres de toute venue.

Les chaussées traversières du fossé (nous avons dit qu'elles étaient au nombre de cinq) mesuraient une quinzaine de mètres de largeur et n'offraient entre elles aucune différence. Une forte assise de limonite moulurée soutenait un dallage de grès et une corniche de bordure sur laquelle était posée une énorme balustrade, dont nous avons déjà vu le sujet, en bas-relief, dans la scène du barattement sculptée sur un des murs d'Angkor-Vat: la main-courante se composait du Nâga porté par des géants de 2 m. 50 de hauteur, faisant effort de tous leurs muscles pour soutenir le monstre gigantesque dont les têtes se dressaient à l'entrée du pont. Nous avons là le plus puissant des motifs décoratifs d'Angkor-Thom, et peut-être le plus beau. Les personnages sont largement traités, leur pose est naturelle et pleine de force ; l'ensemble devait être d'une allure supérieure. Malheureusement, le vandalisme et la végétation se sont acharnés sur ces chaussées plus encore que dans les temples, et nous ne retrouvons aujourd'hui, pour nous permettre d'apprécier la valeur de cette composition, que quelques spécimens à peu près intacts. Devant la porte qui commande l'avenue du Bayon (Thvéar Khmoch, « porte des morts »), on peut voir un géant à têtes multiples soutenant la queue du serpent et, à l'autre extrémité de la même chaussée, se dressent encore cinq des géants qui enlaçaient le corps du Nâga. Les autres balustrades sont ruinées au point qu'il faut chercher longtemps avant d'en découvrir quelques fragments informes et les chaussées elles-mêmes semblent n'avoir jamais été que des levées de terre grossièrement maçonnées sur leurs parois verticales. Toutefois, on pourra sans doute, avec infiniment de patience et quelque argent, reconstituer les chaussées et les garnir de leur main-courante, après en avoir rassemblé les morceaux épars. Cette besogne demandera plusieurs années et, pour le moins, cent mille francs par chaussée, car il convient de remarquer que le peu qui existe est à démonter et que tout doit être ensuite replacé, pierre par pierre, de la base au sommet.

M. Delaporte, dans l'intéressante relation (1) qu'il publia à la suite de sa mission au Cambodge, nous laisse entendre qu'en 1873 la balustrade de la chaussée du Bayon existait encore en entier : « Nous venons de passer le pont des morts, « écrit-il, entre les deux dragons heptacéphales, que portent « deux files de cinquante-quatre dieux et géants. Nous fran- « chissons maintenant la porte triomphale... » Mais M. Delaporte fait preuve dans son ouvrage d'un esprit tellement fantaisiste et se complaît si souvent dans des descriptions de forme purement littéraire, que nous doutons qu'il ait bien vu ce qui existait en réalité et que nous le soupçonnons d'avoir restitué, par l'imagination, un ensemble déjà fort endommagé. Dans tous les cas on s'étonne que, sur les 108 géants rencontrés par M. Delaporte, il ne reste plus aujourd'hui que six spécimens. En 1873 la végétation était aussi dense que maintenant, tout ce qu'elle avait pu détruire était par terre, à peu de chose près, et, depuis quarante ans, aucun acte de vandalisme n'a été commis, sauf par quelques iconoclastes européens qui se sont contentés de mutiler sottement de fragiles frontons ou de graver leur nom peu glorieux sur les pierres d'Angkor.

Il nous paraît intéressant de transcrire à cette place le commencement de la description du Chinois Tchéou Ta-Kouan, qui séjourna au Cambodge de 1295 à 1297 (1). — La « muraille de la ville d'Angkor-Thom a environ 20 li de tour. « Elle a cinq portes ; chacune de ces portes est double. Sur le « côté oriental s'ouvrent deux portes ; tous les autres côtés « n'en ont qu'une. En dehors de la muraille est un grand « fossé ; en dehors du fossé, on trouve des chaussées d'ac- « cès avec de grands ponts. Des deux côtés des ponts il y a « cinquante-quatre génies de pierre, semblables à des géné- « raux de pierre, gigantesques et terribles. Les cinq portes « sont identiques. Les parapets des ponts sont en pierre « taillée en forme de serpents à neuf têtes. Les cinquante- « quatre génies retiennent de la main le serpent et ont l'air « de l'empêcher de fuir... » La relation de Tchéou Ta-

(1) Delaporte, *Voyage au Cambodge*. Paris, 1880.
(2) *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, année 1902. — La relation du voyageur chinois est traduite par M. Pelliot, qui fait remarquer, en note, que le chiffre 108 représentant le nombre total des géants qui composent la balustrade de chaque chaussée est un chiffre sacré.

Kouan est de la fin du XIIIe siècle. Il est donc probable qu'à cette époque les balustrades des chaussées d'Angkor-Thom étaient encore en parfait état, mais au temps de la mission de M. Delaporte, c'est-à-dire en 1873, la ruine devait être aussi avancée qu'aujourd'hui.

M. Aymonier signale que « des petits murs latéraux, longs « de six mètres, reliaient l'extrémité intérieure des chaussées « à l'enceinte afin d'empêcher, sans doute, la circulation sur « la berme et de préserver les portes d'une surprise par les « côtés ». En effet ces murs existent, en partie du moins, et plus visibles sur certains points qu'à d'autres, mais il s'agit ici d'ouvrages militaires récents, exécutés il y a une centaine d'années, pendant les incursions siamoises, et leur aspect de fortins construits à la hâte, avec des blocs de limonite empruntés aux assises des temples, témoigne de leur faible ancienneté. Les constructeurs d'Angkor n'auraient évidemment pas déparé la splendeur des portes d'enceinte et des chaussées traversières par un travail aussi peu soigné.

§

Rien n'est plus élégant, ni, en même temps, plus majestueux que les portes monumentales donnant accès dans la ville d'Angkor-Thom. Elles sont d'une conception parfaite et l'artiste qui les a dessinées se tient au même rang que les décorateurs prodigieux de Thèbes et de Memphis. Mais leur construction est aussi défectueuse que leur composition est excellente. Toutes les pierres s'en vont une par une ; les murs, élevés par tranches verticales, sont à la merci du moindre fléchissement d'un sol miné par des pluies torrentielles ; les lianes accomplissent lentement mais sans arrêt leur travail de dislocation et, si l'on n'arrête au plus vite une ruine déjà trop avancée, il ne restera bientôt plus, de ces portes splendides, que des éboulis informes.

Les cinq entrées d'Angkor-Thom sont identiques. Elles mesurent, du sol au sommet, un peu plus de vingt mètres et affectent la forme d'une tour conique à base trapue. Le passage a moins de sept mètres de hauteur. Des deux côtés, à l'intérieur comme à l'extérieur des porches, s'élevaient des portiques dont quelques rares fragments subsistent sous la forme de hauts piliers carrés qui supportaient, et supportent encore en

deux endroits seulement, la toiture terminée par un fronton sculpté encadré du Nâga. Dans la partie médiane du passage se trouvent deux escaliers à marches étroites qui conduisent à des petites chambres latérales, véritables salles de garde ayant une destination purement militaire. Les portes qui communiquaient de plain-pied avec les chaussées d'accès se fermaient au moyen d'énormes vantaux de bois soutenus dans la partie supérieure par une poutre transversale dont on peut voir le logement creusé dans la pierre. Tout l'intérieur de la construction est massif, d'une épaisseur capable de résister aux siècles, et cependant certains murs approchent de la ruine, parce que les éléments en sont mal assemblés.

Dans les angles formés par la saillie des portiques, en regard du fossé comme sur la face opposée, on rencontre un vigoureux motif décoratif qui mérite d'être examiné avec attention. De chacun des angles sort un éléphant tricéphale qui semble soutenir, sur son échine puissante, la superstructure des porches. Sur les têtes se tenaient trois cornacs dont il ne reste que des traces. L'animal est orné d'un riche collier plaqué sur la poitrine et ses pieds sont cerclés de larges anneaux. Il arrache de la trompe une touffe de lotus. En regardant attentivement le faible relief dessiné sur la muraille, autour des jambes du colosse, on distingue toute une flore aquatique indiquant que l'éléphant se trouve dans un étang et expliquant, par conséquent, le geste de la trompe.

Au-dessus du passage, la voûte se développe en une tour conique sur laquelle se détache le relief nettement accusé des quatre faces de Brahmâ coiffées de quatre tiares qui se réunissent pour composer un unique couronnement en fleur de lotus épanouie. La corolle du lotus et les tiares couvertes d'une ornementation précieuse sont d'un bel effet artistique. De lourds pendants d'oreille encadrent les visages de la divinité. A mi-chemin de l'élévation se trouvent des personnages de la cour céleste accroupis et les mains jointes, dans une pose d'adoration.

La muraille d'enceinte est en limonite avec chaperon mouluré couronné par une dentelure de grès. Elle s'amorce à l'extrémité des chambres de garde. Sa hauteur dépasse 7 mètres; son développement total est exactement de douze kilomètres deux cents mètres. Elle s'appuie, à l'intérieur de la ville, sur

un contrefort de terre qui arrive au ras de la partie basse du chaperon et ménage un chemin de ronde de près de dix mètres de largeur. Tout ce remblai est envahi depuis longtemps par la forêt.

L'intérieur de la ville était coupé de cinq avenues mesurant en moyenne quinze cents mètres de longueur pour une largeur variant entre 30 et 40 mètres. Elles ne se distinguaient par aucune particularité bien marquée et n'étaient que de simples levées de terre d'un relief à peine sensible. Les matériaux de remblai étaient pris en bordure de la voie et la ligne d'emprunt se transformait ainsi de chaque côté en une sorte de petit canal qui servait à l'évacuation des eaux de pluie.

On rencontre dans Angkor-Thom une grande quantité d'étangs de dimensions très différentes. Les uns sont des bassins rituels entrant dans la composition des temples ; les autres, en général plus grands et plus profonds, étaient destinés, en cas de siège, à l'approvisionnement d'eau de la ville. En temps ordinaire, la rivière, qui coule à 700 mètres des portes orientales, fournissait plus d'eau que les habitants n'en pouvaient consommer et il était facile de la transporter dans des jarres ou des récipients quelconques. Tous ces bassins, qu'ils aient un caractère religieux ou celui de simples réservoirs, étaient parementés de pierre. Leur profondeur a diminué par suite d'un colmatage continu, et quelques-uns n'offrent plus, par rapport au sol voisin, qu'une faible différence de niveau.

§

Le *Bayon !* Chaos et mystère. Prodigieux amoncellement de pierres dont la moindre particule est une pièce de musée. Galeries étroites et sombres où passent, dans un vol silencieux, des milliers de chauves-souris. Coins d'ombre que jamais ne vient réchauffer un rayon de soleil. Murs épais tapissés de mousse verte et de lichens s'étalant en plaques livides. De souples lianes, des racines tordues disjoignent les blocs, rampent sur les dalles, glissent le long des couloirs, contournent les éboulis, franchissent les portes, continuent plus loin leur marche lente, poursuivent sans arrêt leur œuvre de destruction et semblent l'apparition fantastique de tout un peuple de serpents.

En d'obscures cellules des autels sont encore debout dans

l'espoir d'offrandes qui ne viendront plus. Des statues brisées gisent autour des *somasûtra* (1). Dans un angle de péristyle, un *dvârapâla* (2) mutilé s'appuie. Sa tête, au masque terrible, est auprès de lui et son poing musculeux n'a pas abandonné la massue que les dieux, ses maîtres, lui avaient confiée pour la défense du temple.

Nous passons. C'est l'effondrement, la ruine complète, irrémédiable. Un obstacle à chaque pas. La colonnade d'une galerie est renversée. Une toiture ne reste en place que parce qu'un petit arbre s'est trouvé là pour lui offrir son aide. De nombreuses statues, sans tête, sans bras, sont couchées sur le sol. On ne croirait jamais que la colère des hommes et les efforts répétés de la végétation ont causé tant de mal. Un cataclysme a dû passer sur le temple : ébranlement des couches terrestres ou cyclone comme on n'en vit jamais? Mais Angkor est en dehors de la zone dangereuse.

Sur les murs pleins que la rage des destructeurs n'a pu abattre, d'innombrables bas-reliefs, exécutés dans un style se rapprochant un peu de celui de Nicolas de Pise, mais sans les mêmes qualités de dessin, attestent la gloire des dieux brahmaniques et celle des Brahmanes qui les honorèrent. Nous voyons des rois, des princesses, des guerriers se prosterner, le front aux dalles, devant Çiva ou Vishnou. Une foule se rend au temple : les personnages de qualité sont à cheval ou dans des chars; de nombreux esclaves portent les présents qui vont être offerts à la divinité et dont les prêtres feront leur profit. Offrandes diverses : coupes d'or, armes de prix, bijoux enrichis de pierres précieuses, des fruits, quelques étoffes, des fleurs, des animaux dont le sang est apprécié de Çiva, moins cependant que celui d'une vierge. Les bénédictions célestes sont proportionnées à l'importance des oblations, aussi chacun s'efforce-t-il de faire passer tout son bien dans les mains des Brahmanes.

La galerie du rez-de-chaussée nous offre, dans ses bas-reliefs, une documentation beaucoup plus intéressante, parce qu'elle représente, presque uniquement, des scènes de combat, de chasse, de pêche, de la vie intime du peuple d'autrefois et même, mais avec sobriété, des incidents qui ne se produisent

(1) Rigole pour l'écoulement des eaux lustrales.
(2) Génie gardien des portes.

ordinairement pas devant témoins. Ces panneaux, qui couvrent approximativement mille mètres carrés, composent un véritable album dont chaque page nous renseigne sur l'existence que menaient les princes et les habitants d'Angkor. — D'une manière générale, les bas-reliefs sont ici d'une tenue assez médiocre, mais paraissent traités dans un esprit d'observation qui ne laisse aucune place à la fantaisie. Toute une partie de la face Nord n'est pas terminée, et nous y voyons une série d'esquisses qui permettent de constater que celui qui les a tracées avait quelque connaissance du dessin. Les personnages sont bien campés et d'une académie suffisante, qualités qui disparaissent après l'achèvement des sculptures. Il est donc probable que les deux phases du travail étaient exécutées par des artistes d'inégale expérience : la composition du sujet était confiée à des dessinateurs de talent, la sculpture à des artisans qui n'ont fait preuve que de patience.

Il ne reste de la première galerie du Bayon que le mur plein, sauf en de rares endroits. Les toitures se sont effondrées, la double colonnade est arrachée, les portiques ne sont plus, pour la plupart, que des tumuli de pierres et de piliers brisés. Seuls les panneaux couverts de bas-reliefs ont été respectés, et cela nous étonne à cause de la fragilité des éléments qui les composent.

Au centre de la face septentrionale de la deuxième galerie, se trouve un escalier aux marches étroites qui conduit à l'étage supérieur. Brutalement, on passe de l'ombre sépulcrale à la pleine clarté et c'est un éblouissement. Cinquante-trois tours disposées, croirait-on, sans ordre, comme les pièces d'un gigantesque échiquier, découpent sur un écran de turquoise leur silhouette trapue. La forêt est tout près, mais on ne la voit que plus tard, tant l'impression est grande devant la splendeur du monument. Ici, tout est pour la divinité, rien pour les hommes. Des galeries basses, aux parois rapprochées et chargées d'ornements, se croisent sur une terrasse minuscule, au centre de laquelle se dresse la plus haute tour. Quelques portiques et des fenêtres à claustras donnent, à regret, un peu de jour à ces couloirs mystérieux. D'innombrables figures de femmes, des rinceaux, des linteaux, des frontons, des trumeaux sculptés se cachent en des recoins où l'on est étonné de les rencontrer. Mais, à côté de parties miraculeusement con-

servées, que de ruines ! Quel acharnement dans la destruction de ce temple de premier ordre, consécration matérielle de la formidable puissance des dieux brahmaniques. Partout des pierres de toiture, des piliers de portique, des fragments de muraille sont amoncelés sur les dalles. La terrasse en est obstruée et ce n'est pas sans peine que l'on parvient à en faire le tour. Les petites cours de l'étage inférieur sont remplies d'éboulis qui interdisent sur ce point toute circulation ; et c'est dommage, car ces courettes, qui ont souvent moins de deux mètres de largeur, sont entièrement décorées. Cependant on peut en apercevoir, du haut de la terrasse, quelques détails qui ne laissent pas de surprendre. Ainsi nous voyons deux beaux linteaux se faisant face à la distance de cinquante centimètres et d'autres morceaux de sculpture tapis dans des encoignures où personne ne songerait à les chercher. Ceci nous prouve que le Bayon n'a pas été construit pour le plaisir des yeux, ou dans le seul but d'en imposer aux fidèles, mais que les artistes qui l'ont conçu et exécuté poursuivaient l'idée de donner à la demeure de leurs dieux une incomparable parure, même aux endroits les plus invisibles.

La tour centrale repose sur une large base de forme polygonale ouverte par quatre baies précédées de petits portiques. Au milieu de chacun des pans une cellule est ménagée, où l'on voit encore quelques socles de statue. Sous la coupole, une assez vaste chambre, où l'obscurité est absolue, représente le sanctuaire de la divinité. Les murs sont humides et nus ; toute trace d'autel a disparu pour faire place à un trou profond qui recélait autrefois, paraît-il, des statuettes en métal précieux, des lingots d'or et d'argent, des bijoux et différentes offrandes de valeur que les prêtres y avaient enfouis. A mi-hauteur de l'élévation, des balcons décoratifs disposés en encorbellement sont encore visibles. Plus haut, c'est la ruine à peu près complète, et si la superstructure de la tour centrale s'effondrait un jour d'un seul coup, sous le choc de la foudre ou même sans autre cause que l'état de délabrement dans lequel elle se trouve, il ne faudrait pas en être surpris. Déjà des tranches du revêtement sont tombées et le reste s'apprête à subir le même sort.

Par contre, les tourelles placées au-dessus des péristyles d'axe et des angles des galeries inférieures se trouvent encore

en assez bon état. Toutes ces petites tours sont du même style que la partie haute des portes d'Angkor-Thom et se composent, comme ces dernières, des faces de Brahmâ coiffées de quatre diadèmes réunis au sommet sous une fleur de lotus qui constitue le couronnement. Cette composition est vraiment très belle, et bien qu'elle ne marque d'autres différences que celles commandées par la dimension des tourelles, elle ne présente nullement le caractère monotone que l'on pourrait attendre d'un sujet cinquante-deux fois répété. Les artistes ont su donner aux visages, pourtant identiques puisqu'ils appartiennent à une seule divinité, une expression de calme, de repos, de douce philosophie qui varie par une légère accentuation du sourire. Mais c'est surtout à ce prestigieux décorateur, qui s'appelle le soleil des tropiques, qu'est due la diversité que nous trouvons ici. Parfois les faces du dieu sont baignées d'une lumière crue indiquant, par de larges touches d'ombre, le relief ; d'autres reçoivent obliquement la caresse des rayons ; d'autres encore, abritées sous la verdure, se pointillent de mouchetures d'or ; quelques-unes restent dans l'ombre. Et, suivant leur part d'éclairage, les visages de Brahmâ se montrent souriants, tristes, sévères ou désabusés. Cette dernière expression est celle qui leur convient le mieux au milieu de tant de ruines accumulées par la colère et, plus tard, par l'indifférence des hommes qui n'ont rien fait, quand il en était temps, pour arrêter la destruction d'une œuvre sans pareille.

Une véritable forêt d'arbustes a pris possession des tours et y croît librement. De solides racines, tendues comme des câbles autour des blocs, les maintiennent, mais d'autres, plus subtiles, se sont glissées dans les joints, ont gagné peu à peu le sol humide qui les a nourries, ont pris de la force et, depuis longtemps, se font un jeu de désunir les pierres. Sous leur poussée irrésistible les faces du dieu s'entr'ouvrent pour livrer passage à des lianes énormes, les nez se partagent, une partie des diadèmes va tomber. Cependant, le magnifique décor ne perd rien de sa grandeur, les têtes sont aussi calmes, le même sourire erre sur les lèvres divines.

Il faut avouer que cette emprise de la nature sur une œuvre abandonnée est d'un effet artistique saisissant : les frondaisons voisines enveloppent d'un cadre sans prix l'une des plus

belles manifestations d'art qui soient ; les mousses, favorisées par l'humidité constante qu'exhalent les galeries, donnent à la pierre des colorations vives ou atténuées suivant les caprices de la lumière ; des fleurs ponctuent de gemmes variées les folles broussailles qui ont envahi les cours ; des baies carminées incendient les buissons. Mais il faut convenir aussi que toute cette végétation contribue pour une large part à la ruine du Bayon et que cette ruine est aujourd'hui tellement avancée qu'il devient nécessaire de l'enrayer sans retard. Nous laissons à penser ce que coûtera d'efforts la restauration de ce temple.

§

Baphuon (1) ; autre splendeur. Mais ne sommes-nous pas au pays des merveilles ! Trois gopuras précédaient le temple. Il n'en reste rien que d'énormes tas de pierres et deux petits murs étonnés de se trouver debout. Une gracieuse passerelle, établie sur des colonnettes rondes partait des entrées placées en bordure de la place publique, traversait un bassin, s'élargissait en son milieu pour soutenir un édicule cruciforme et aboutissait à la façade orientale du monument. Longtemps après sa construction, cette passerelle fut modifiée par des mains inhabiles et peu scrupuleuses qui en firent une chaussée par l'addition de parois verticales et en comblant de terre les intervalles des piliers. Les matériaux du parement proviennent d'une galerie du temple, qui fournit aussi les éléments d'une ébauche du Buddha couché, image grossière et d'autant plus regrettable qu'elle masque toute la face occidentale du deuxième étage.

Le Baphuon se composait de trois galeries concentriques supportées par de robustes socles et séparées, comme celles d'Angkor-Vat, par des cours pourtournantes. Au centre de chacune des faces et à chaque étage existaient des escaliers à larges limons ; quelques-uns sont encore en assez bon état, d'autres ont disparu sous la coulée des parties hautes du monument.

Le socle de l'étage inférieur mesure de 4 à 5 m. de hauteur et 120 m. de longueur sur toutes ses faces. On peut à peine se rendre compte de l'importance et de la disposition de la

(1) Prononcez Bap-Houon, en faisant sonner l'N.

première galerie par les amorces qui se retrouvent encore en flanquement des portes Est et Sud.

Le socle et la galerie du deuxième étage sont loin d'un état parfait, mais ce qu'il en reste permet du moins d'en étudier la composition. Ici les constructeurs ont commis la lourde faute de maintenir les linteaux des fenêtres par un poitrail de bois. Il est évident qu'une matière aussi peu résistante devait céder à la pression continue d'une superstructure pesante et se désagréger rapidement sous l'action de l'humidité. Cela n'a pas manqué et depuis longtemps les poitrails ont disparu. Les étroits linteaux se sont brisés en maints endroits et les toitures présentent des affaissements qui vont en s'accentuant chaque année.

Nous trouvons à l'extérieur des péristyles de la deuxième galerie des bas-reliefs qui ne manquent pas d'intérêt et qui sont traités dans un esprit d'observation au moins égal à celui que nous avons rencontré dans les bas-reliefs du Bayon. Les scènes sont divisées en petits panneaux richement encadrés. Un des tableaux les plus curieux nous montre un brahmane occupé à baratter du lait dans une jarre. Le matériel de barattement est simple mais ingénieux et les détails sont si fidèlement reproduits qu'aucun doute n'est possible sur la signification du sujet.

Le troisième étage comprenait une petite galerie, dont on ne retrouve que deux tourelles d'angle, une cour étroite et une haute tour dont il ne reste plus rien du tout. Cette tour est une de celles que cite le voyageur chinois, Tchéou Ta-Kouan : « A un *li* environ au N. de la tour d'or (*dôme central du Bayon*), il y a une tour de cuivre encore plus haute « que la tour d'or et dont la vue est réellement impressionnante... » Selon toutes probabilités, jamais la tour du Baphuon ne fut revêtue de feuilles de cuivre, pas plus que celle du Bayon ne fut couverte d'or. Ces noms ne sont donc que des désignations que les habitants employaient entre eux pour différencier les temples de la ville. Dans tous les cas on ne rencontre dans les éboulis aucune parcelle de métal.

Si l'on en juge par la base solide et trapue que représente la pyramide du Baphuon, l'unique tour de ce temple devait atteindre une hauteur considérable. Elle s'est effrondrée sous l'effort d'une armée de barbares ou, plus simplement, parce qu'elle

était mal construite. Les fautes de métier commises ici par les Brahmanes accréditent cette dernière hypothèse.

Bien qu'il n'ait pas et n'ait jamais eu le cachet mystérieux du Bayon, le Baphuon n'en était pas moins un des plus beaux temples du Cambodge et l'un des plus grands. Mais sa ruine est à peu près complète : la forêt s'est emparée des cours et des galeries, des escaliers et des toitures et tous les efforts seraient impuissants à rendre à ce monument une part, si minime soit-elle, de son allure d'autrefois.

§

A côté des colosses que nous venons de voir, le *Phimeanakas* est un petit, tout petit édifice, dont la base n'a pas plus de 40 m. E.-O. sur 30 m. N.-S. Sa composition est des plus simples : un socle, une galerie, une cellule qui était le sanctuaire de la divinité. — Le socle s'élève en trois gradins mesurant ensemble une dizaine de mètres. Il est entièrement construit en limonite et porte une sobre décoration de moulures parallèles. Quatre escaliers (un sur chaque face), aux marches ridiculement étroites, le gravissent. La galerie est posée sur la bordure du troisième gradin. Un homme de taille moyenne peut à peine s'y tenir debout ; sa largeur est de 1 m. 10. Elle prend jour par ses péristyles d'axe et de nombreuses fenêtres à balustres. Sur le même plan que la galerie se trouve une petite cour dallée, au centre de laquelle un deuxième socle s'élève pour soutenir le sanctuaire, dont les dimensions intérieures sont de 3 m. sur 2 m. 50, vestibules non comptés.

Tchéou Ta-Kouan nous dit qu'une tour d'or, analogue à celle du Bayon, dominait le Phimeanakas. C'est une erreur. Jamais ce monument n'a supporté de tour et nous affirmons même que les constructeurs n'ont pas eu le temps d'achever le sanctuaire. Il n'y a qu'à voir de quels matériaux de fortune il est construit pour se rendre compte qu'il fut bâclé à la hâte. Du reste, on ne retrouve sur place, ni dans les environs, aucun des éléments dont la tour aurait été composée. Tchéou-Ta-Kouan nous en conte, et l'erreur qu'il commet ici, ajoutée aux inexactitudes qui émaillent de temps en temps sa relation, nous laisse croire que ce voyageur chinois n'est jamais entré dans Angkor-Thom et qu'il a rédigé ses notes d'après ce

qu'il entendait dire autour de lui des merveilles de la capitale royale.

Le Phimeanakas qui est, comme l'indique une inscription, un temple dédié à Vishnou, devait avoir un rôle religieux très important, si nous en jugeons par la magnifique terrasse d'honneur qui le précède à l'Est et la double enceinte qui l'isole complètement du reste de la ville. Peut-être même avait il un rôle politique, ainsi que semblent le prouver les inscriptions gravées sur les murs du péristyle de l'entrée orientale, inscriptions relatant le serment de fidélité des peuplades soumises par les maîtres du royaume. Toujours est-il que ce monument se trouve à l'abri de deux remparts que séparent des cours profondes et qui ont un développement total de plus d'un kilomètre. Toute la façade orientale (250 m.) est occupée par une terrasse d'honneur de 15 m. de largeur établie en bordure de la place publique. Cette terrasse, sorte de vaste tribune d'où la cour royale pouvait assister aux jeux, était garnie, dans toute son étendue, d'une balustrade analogue à celles que nous avons déjà rencontrées: les têtes du Nâga se dressaient de chaque côté des perrons ; le corps, posé sur un des dés, formait la main-courante. Au centre et aux extrémités existaient autrefois des édicules qui ne sont plus représentés que par des éboulis. Les perrons se développaient en saillie sur la place. Le ressaut du perron central est beaucoup plus accentué que celui des perrons latéraux. Les escaliers sont ménagés entre d'énormes limons qui s'étendent, à la partie supérieure en une plate-forme supportée par des éléphants posés en cariatides. Le parement faisant face à la place se compose d'immenses panneaux couverts de reliefs représentant une multitude d'éléphants presque de grandeur naturelle montés par des cornacs et des chasseurs. Il s'agit sans doute d'une chasse royale. De nombreuses pièces de gibier gisent dans la forêt. Quelques-unes sont mortes et les éléphants les ramassent au passage. D'autres ne sont que blessées; les cornacs les achèvent d'un coup de pique ou les font écraser par leurs colossales montures. Les parois du perron central et des cours ménagées entre la terrasse et l'entrée principale de l'enceinte sont décorées de Garudas en haut-relief qui soutiennent de leurs bras vigoureux la corniche sur laquelle était posé le parapet. Cet ensemble est d'une

incomparable grandeur et, par bonheur, toutes les parties couvertes de reliefs se sont conservées à peu près intactes jusqu'à l'extrémité septentrionale de la terrasse où se dresse le belvédère dit « du Roi lépreux ».

§

Nous n'avons présenté dans cette rapide étude que quelques temples de la région d'Angkor. Bien d'autres ruines font du Cambodge le pays du monde le plus riche en monuments anciens. Leur splendeur dépasse tout ce que les Indes anglaises et néerlandaises peuvent offrir à la curiosité des visiteurs. Disséminées sur cet immense territoire que fertilise un des plus beaux fleuves d'Asie, elles jalonnent, les de pierre dans un océan de verdure, les étapes successives du peuple artiste et guerrier qui, vers la fin du v^e^ siècle de notre ère, fonda dans le bassin du Mékong le royaume des Kambujas.

J. COMMAILLE.

QUELQUES LETTRES
A
FRANÇOIS COPPÉE ET ANNETTE COPPÉE

—

Saint-Sauveur-le-Vicomte, 2 novembre 1873.

Mon cher monsieur Coppée,

Je me permets de vous écrire pour vous prier de me venir en aide auprès de ce damné *homme qui rit*. Vous m'avez promis de le *daguer*, en mon nom et place. Daguez-le donc un peu, je vous prie. Croyez-vous que depuis mon retour en Normandie je n'ai pas reçu, en fait d'épreuves, de quoi faire une papillote ?... Ce matin, un paquet pourtant de sa librairie, — un volume de vers de M. Aimé Gyrion, mais de *l'Ensorcelée*, rien! Daguez donc! Daguez, et que ses rires ne vous désarment pas ! Je vous fais mon lancier.

Nous avons ici un temps qui ferait fuir vers l'affreux Paris tout autre moins *canard sauvage* que moi. Cela ressemble à une gageure du Diable. Figurez-vous des pluies frénétiques et continues, quoique ce ne soit pas l'usage de la frénésie de durer.

Je ne vous écris pas davantage. Je hais tant d'écrire à présent ! A quoi bon, d'ailleurs? Je suis sûr de vous et de votre intervention auprès de *l'homme qui rit*. Si vous voyez M. Nicolardot, dites-lui mille choses ! A vous trois mille,

et tout à vous,

(En hâte.)

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

—

Valognes. Hôtel Grandval-Caligny.
6 juillet 74.

Mon cher Coppée,

J'ai reçu une lettre du rédacteur en chef de *la Chronique illustrée*, M... (ma foi, je ne me rappelle pas le nom, et il

faudrait chercher sa lettre, et je suis si paresseux par cette chaleur) ; vous savez, du reste, qui je veux dire. Il me propose de lui écrire tous les mois *une fantaisie*. Le prix qu'il m'offre est convenable. Tout est bien ; je ne demande pas mieux, et je lui écrirai, quand vous m'aurez répondu.

Mais voici les questions que je vous fais, INTER NOS. Il a fait chatoyer les deux diamants fascinateurs : votre nom et celui de Banville ; mais je vous demande, à vous, l'un de ces deux diamants, qui ne me ferez point une réponse *Strazz :*

Cette *Chronique* a-t-elle de la vie dans son petit ventre ? A-t-elle paru ? Pourquoi ne m'a-t-on pas envoyé *les numéros* ou *le numéro* si elle a paru ?

Si elle n'a pas paru, qu'on me l'envoie quand elle paraîtra, pour que je puisse juger de l'esprit de la chose, et de son corps : le format, les lignes, la longueur des articles, etc., etc. Et vous, si vous le pouvez, renseignez-moi sur tout cela.

Je vous le répète, j'attends vos renseignements pour répondre.

Nicolardot me mande que Lemerre, qui bâtit des châteaux, au lieu d'en brûler, comme un Rouge, qu'il *affecte* d'être, mais qu'il n'est pas, le farceur ! doit vous emmener prochainement dans son pays. Je serais fâché que ce fût *bientôt*, car, *bientôt*, moi, je retournerai à Paris et je ne vous verrais pas. Nous ferions l'X d'un chassé-croisé. Dans les derniers jours du mois (celui-ci) mes affaires avec Palmé me rappellent à Paris ; et, — ceci va vous faire mépriser un peu plus la nature humaine, si vous, jeune homme, vous vous permettez de la mépriser autant que moi, — et ce ne sera pas sans plaisir que je retournerai à *ce Paris que je déteste*. Le pays où je suis retourné, comme un chien à l'abreuvoir, ne me paraît plus si charmant que l'année dernière, *O cæca pectora mortalium !* Le Diable m'emporte si je comprends un mot de ce qui se passe en moi.

Mes souvenirs respectueux à Madame votre mère et à Mademoiselle votre sœur. Je n'oublie pas même Mélanie, au rire sonore,

et croyez-moi votre très dévoué

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Sans relire ;
je n'ai pas le temps.

—

Mardi.

Mademoiselle,

J'irai donc dîner chez vous, ce soir, puisque vous êtes assez bonne pour m'en prier, et quoique je sois horriblement malade du plus *défigurant* des rhumes.

Je vous sais gré de vous intéresser à mes *peines*. Quel conte vous aura donc fait le Nicolardot?...

Je n'en ai pas d'autres que de ne pas vous voir... et ce soir je serai consolé.

Votre respectueux,

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

—

Valognes. Jeudi [5 août 75].
Hôtel Grandval-Caligny.

Mademoiselle,

Le cachet qui va fermer cette lettre porte la mauvaise devise de ma vie. Tout ce qui m'est jamais arrivé d'heureux est arrivé toujours *trop tard*. Et tenez! C'est pour moi un bonheur que de vous écrire, et c'est trop tard aussi que je vous écris.

Mais c'est la faute de la vie éparpillée que je mène ici. Pardonnez-moi donc, Mademoiselle; je suis toujours par voies et chemins. Je me dépense en plein air et je mène la vie la plus désordonnément extérieure. Je ne sais pas si votre frère travaille beaucoup sur son rivage, mais je sais bien que je ne fais pas grand'chose sur les miens, car j'en ai *trois* (moi!), au bord de trois mers différentes. Cependant, j'agite encore ma cliquette d'articles pour n'en pas perdre l'habitude. Je vous en ai envoyé un, il y a deux jours. L'avez-vous reçu? Il a dû intéresser plus votre frère que vous. Vous vous souciez bien de l'Empire romain! Les femmes ne se soucient que du leur. Mais votre frère, qui est un bonapartiste (avec *fatuité, chez* les Hayem), a dû comprendre la portée du livre de Fustel de Coulanges, lequel est un *futé* et qui, je vous le jure, ne se *coulera* pas! Il est inouï que les journaux bonapartistes n'aient pas fait tapage autour d'un livre qui, sans *avoir l'air d'y toucher*, établit une tradition superbe à l'Empire des Bonaparte. Ils

n'ont rien vu dans ce livre... L'ont-ils même lu? et d'ailleurs c'est toujours la même bêtise qui règne sur le monde, et son empire, à celle-là, est encore le plus grand de tous les empires!

Mais que vous fait toute cette historico-politicaillerie? Je vous enverrai dans deux ou trois jours un article qui pourra vous intéresser davantage. C'est une dissection du vieux cœur de Mme Geoffrin. J'ai découvert que c'était un reliquaire d'amour. L'article a paru mardi, et dès que j'aurai reçu mes numéros je vous l'enverrai.

Merci, Mademoiselle, de la petite anxiété que vous m'exprimez sur ma santé. Elle est raffermie. Les nerfs sont solides et l'épigastre d'acier comme un busc, — le busc que vous ne voulez pas porter, et qui est le *sabre de Mahomet* pour les femmes! C'est avec cela qu'elles pourraient faire la conquête de l'univers! La vie que je mène me rend fort comme un Turc. Je bois du cidre comme un Normand, de l'air comme un cheval arabe, et de *l'odeur* des roses comme un poète persan. J'en ai dans mon jardin, Mademoiselle, à vous en faire un matelas, si un matelas pouvait s'offrir. Tout irait donc bien sans mon pauvre frère, dont la santé empire chaque jour, avec toutes les apparences physiques de la force. Il n'est pas même intellectuellement le fantôme de lui-même. Il meurt du cerveau, sans voir qu'il en meurt (heureusement!). L'ombre monte vers *sa* cime, qui était éblouissante autrefois, et le rayon qui y tremble encore va tout à l'heure s'évanouir.

Il ne faut pas que je pense à cela, si je veux rester *l'enjoué* qui a le bonheur de vous plaire un peu.

Puisque je vous parle de mon frère, parlez-moi du vôtre. Comment va sa bile, à ce doux morose? Son *Olivier* avance-t-il, dans ce pays de sable où il est et où ne poussent guères d'oliviers? Il doit *engranger* des poésies pour le temps où il reviendra à Paris, — dans cet exécrable et pied-plat de Paris!! S'il est comme moi, le pays où il vit lui plaira davantage quand il n'y sera plus. Se retourner par le souvenir vers les choses laissées derrière soi les rend plus charmantes. Je le sens, en vous écrivant.

Dites-moi, Mademoiselle, l'époque où vous retournerez à Paris. Moi, je continue à vouloir y être pour la *Saint-Louis*, cette date mystérieuse que vous appelez de ce si joli nom!...

qui me charme! J'entends d'ici votre éclat de rire... Il égaie une fin de lettre qui, sans cela, serait triste, puisque c'est une fin...

Votre sentimental *Gramadoch*.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

—

Mademoiselle,

La laryngite va mieux, mais je suis *chambré* jusqu'à demain.

Je tousse à me jeter hors de la tête ces yeux qui aimeraient mieux vous voir.

Votre GRAMADOCH.

Voici mon Reményi.

Violon sur violon!

Mardi soir.

—

[Juin, 1876.]

Mardi soir.

Le dévoré par les Répétitions, *ces goules*, s'il reste quelque chose de la personne qui me visitait autrefois, veut-il me prendre demain *à VI heures*, pour aller dîner chez M. Hayem?...

J'ai une voiture à sa disposition.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

—

Juillet 1876.

Mon cher triomphateur,

Je vous demande deux billets pour le jour que vous voudrez de cette semaine, et pour des êtres qui ont soif de vous admirer.

Votre très à vous,

JULES BARBEY D'AUREVILLY

—

[Mars 1877].

Dormez!

Endormez-vous, en vous berçant de l'espérance *de ne pas me voir ce soir!*

Que dis-je, espérance? C'est une certitude!

Ronflez donc de bonheur, — et ne rêvez pas de moi, car cela vous réveillerait !

Le Dieu de vos nièces m'a protégé ! Je dînais et devais enrager chez Mme *** jeudi prochain, et, joie de ma vie! le dîner est renvoyé à la semaine prochaine. Qu'il aille!

Je verrai donc les demoiselles *aux noms bibliques* jeudi, si vous voulez de moi à dîner. Je vous envoie pour Coppée le 2e volume de la *Légende*.

Adieu, marmotte! Marmottisez! Marmottisez tout votre saoûl !

Le Sagittaire.

GRAMADOCH.

—

1877.

Mademoiselle,

Depuis samedi, *grippe*, *fièvre*, et *chambre gardée*, — et même *le lit*.

Résultat du dîner chez Madame*** et des feux éteints, non pas parce qu'il fait chaud, mais parce qu'après Pâques les bourgeois éteignent les feux. C'est de tradition *moutonnière*.

Je suis sorti une fois, — jeudi, — pour dîner chez madame de B..., et rentré plus souffrant.

Je ne puis donc dîner avec vous aujourd'hui. Demain peut-être, mais je ne saurais rien affirmer. Je ne suis pas bien.

Votre respectueux

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Si vous ne m'avez pas vu jeudi soir, en sortant à 9 heures de chez madame de B..., c'est qu'à neuf heures vous êtes couchée.

—

Vendredi [avril 1887].

Mon cher ami,

Donnez-moi un renseignement. N'y a-t-il pas trois éditions de la même *Vie* d'Alfred de Musset par Paul de Musset : —

Une pour l'édition Lemerre,

Une pour l'édition Charpentier,

Une pour l'édition Jouaust ?...

La *Vie* de Paul servirait donc à trois fins ?

Ajoutez à cela votre volume de la *Vie* (pour l'édition Le-

merre) que je n'ai pas,— et si vous avez le volume de l'édition Jouaust, envoyez-le-moi aussi.

Faites cela demain matin de bonne heure. J'ai besoin de cela pour assurer la correction de mon article.

Je ne suis pas sorti depuis votre visite et je suis resté dans les horribles fureurs de cette monstrueuse grippe qui m'a déchiré et mis en morceaux !

J'irai vous présenter mes débris demain,

Your's.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

—

12 avril [1877].
La saint Jules
donc !

Mademoiselle,

Cela ne peut être que vous... Quand une chose est très aimable, elle porte vos couleurs, et on la reconnaît toujours.

Je suis, par le fait de cette atroce grippe, à peu près muet, et quand je m'entends, je voudrais l'être tout à fait. Mais mon cœur ne l'est pas, et que ne puis-je mettre toute ses voix dans ce billet !

Si je puis traîner mes morceaux, j'irai chez vous dans la journée... vous faire au moins les pantomimes de la reconnaissance !

Votre respectueux,

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

—

[Décembre 1878.]

Mademoiselle,

Me voici, — ce n'est pas le jambon (1), — (ne pas confondre) !

Mais l'un suivra l'autre. Voulez-vous me donner un *pied de cochon*, ce soir?

On peut tant s'aimer dans cette bête !

Votre bouffon, *revenu* triste.

GRAMADOCH-MANFRED.

(1) Il était très fier des superbes jambons fumés que lui préparait, accrochés dans sa monumentale cheminée, à Saint-Sauveur le-Vicomte, sa chère amie d'enfance, Mlle Elisabeth Bouillet.

—

1879 Vendredi soir.

Mademoiselle,

J'espérais aller moi-même répondre à votre lettre, ce soir, — mais je me suis regardé dans la glace, qui me vient de vous, et je me suis trouvé si défiguré par mon rhume que je n'ai pas voulu vous effrayer de mon horreur.

Vous savez que je suis *Monsieur Célimène*.

Je dînerai chez vous lundi si le démon du rhume le permet. Merci de compter sur moi.

Comptez-y *toujours* et *pour tout*. Mademoiselle.

Votre très respectueux,

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Mon cachet n'est pas ce que vous croyez. — C'est le *cachet d'un spectre*.

—

[1880] Dimanche.

Mademoiselle,

Impossible d'aller ! Grippe d'abord. C'est la tunique de Nessus, *à froid*, que je ne puis arracher de mes os. Article et corrections ensuite. J'écrirai à M. de Lescure pour lui dire mes regrets, mais *dites-les-lui*. En, passant par votre bouche, ils seront mieux accueillis.

Un bonheur perdu qu'il faudra retrouver. Je vous écris en *vert*, ce matin. C'est la couleur de l'espérance pour plus tard. Aujourd'hui, pour moi, c'est la couleur de l'absynthe.

J'aimerais mieux être à vos côtés dans le waggon que dans cette triste lettre à vos pieds, où je me mets, Mademoiselle.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

—

[1881]

Mademoiselle,

J'ai vu la pièce du Palais-Royal, et même j'en ai *rendu compte*.

Je ne tiens pas à faire du *consommé* avec ma personne dans la *chaudière* d'une loge, — par ce temps colonial.

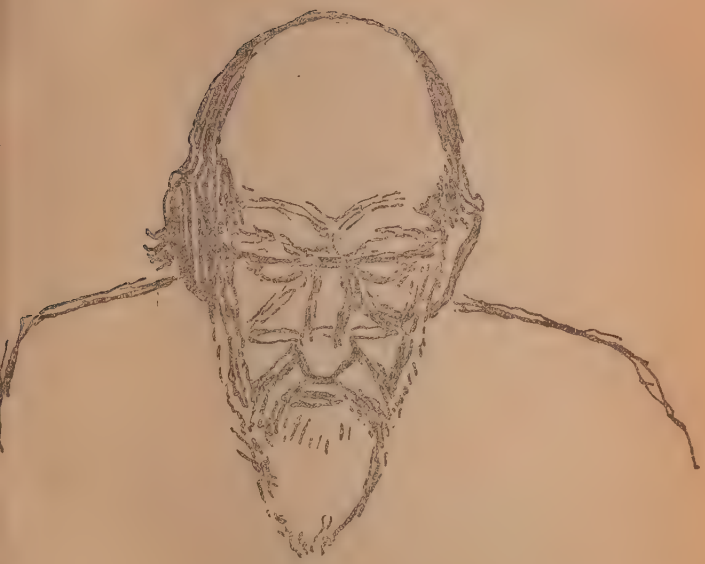
Je suis bête comme un lazzarone. Je boite comme une chinoise.

Mon cœur est aux regrets, mais mon pied est bien content de n'avoir pas à mettre de botte.

Votre respectueux,

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

AUGUSTE LONGNON



PAUL MEYER

POÈMES

—

AUX ANNÉES QUARANTE

Epoque aimée, tu t'élèves sur le fond pâlissant du temps,
Ardente et grise,
Pleine d'espoirs déçus et de fruits demi-clos,
Charmante et vieillotte en ta robe de feu et d'eau
Qui enferme des rêves, des sciences et des églises.

Tes livres sont très gros, avec de rouges tranches ;
Libres et chastes, entre leurs feuilles sombres,
Vont enlacées sous la voûte des branches
De folles ombres.

Tu as le goût de l'ambre et du génie et de l'amour,
Tu fis des dieux très beaux et leur chantas des chants ;
Ignorante du rire,
Tu brûlas devant eux des flammes de ton ire,
Et tu ne t'attendris qu'avec l'herbe des champs,
A l'heure où sentent bon les fraises, vers le déclin du jour.

Tu aimas renverser des cornes d'abondance,
Convier, fils de roi, l'esclave à tes repas,
Et, tirés par le son divin de tes cadences,
Bouvard et Pécuchet s'essoufflaient sur tes pas.

.... Tu t'en vas, emportant en ta barque assombrie,
Avec des lueurs et des catégories,
Ton cher fardeau d'espoirs, de sciences et d'églises,
Epoque aimée, ardente et grise,
Vers le fond pâlissant du temps.

★

SOIR D'EUROPE

L'or du soir est rosé comme un ciel de l'Albane,
Il est fondant et blond comme la mirabelle :
C'est l'heure sensuelle et calme des amantes,
Où l'Europe se mire aux gorges de ses belles.

C'est l'instant où Vénus est sœur de l'édelweiss,
Où les êtres de feu que Manfred a rêvés
S'élèvent des glaciers, où la Dame des Alpes
Empourpre son écharpe aux vignes de Vevey.

Le chant des bateliers est sonore sur l'eau,
Et devant que bulbul à l'Elvire voilée
Ait soupiré sa plainte, et l'âme du Tyrol
A l'aquilon commis son amour étoilée

De lourds sanglots, des voix chantent la volupté
De la tendre Herminie au milieu des bergers,
De Juliette au balcon, de Laure à la Vaucluse
Et de Fabrice en pleurs sous les chauds orangers.

Europe, antique Europe, ardente et blonde Europe,
C'est ta forme, ce soir, en un bond turbulent,
Qui passe, les yeux clos, aux campagnes pennines,
Et les deux bras pendus au cou du Taureau blanc !

★

ÉPIGRAMME DÉSENCHANTÉE

Où que la barque vous dépose,
On veut aller ailleurs, n'importe où
Mais ailleurs, et qu'on ne soit pas tout
Dégoûte d'être quelque chose.

☆

H. B.

Je crois que la rêverie a été ce que j'ai préféré à tout.
(Vie de Henri Brulard, ch. II.)

Mélanie, Angela, Métilde, Giula,
Sous les bosquets Farnèse est-ce vous qui passâtes
En châles de cachmyr et soulevant vos nattes,
Un soir de fin d'automne : « il » n'avait plus trente ans...

Ne fut-ce pas plutôt, ingénieuse et belle,
L'image que de vous son âme romantique
Et son esprit exact aimèrent dès le temps
(Redis-le, Louason...) qu'en son habit cannelle,
Aux « Français », à la queue, il notait le prélude
De sa charmante vie, y rêvant de mêler
La mûre dauphinoise aux lauriers d'Isola?

Images de plaisir, d'orgueil et de tendresse
Où du riche Occident reluisait le génie,

— Clémentine, Métilde, Angela, Mélanie! —

Vous qui savez si bien la gaîté des cortèges
Du carnaval latin, et le charme effacé
D'évoquer à minuit, près d'un café glacé,
Shakespeare et Canova, Mozart et Métastase,

N'ignorez pas l'émoi voluptueux des larmes,
Soit que l'enlèvement, dans la nuit milanaise,
Mette aux mains des bravi les flambeaux et les armes,
Ou que Cimarosa soupire les extases
D'un rossignol perdu dans la nuit du Corrège.

★

Ma douleur, à la fin, vous perdez la mesure ! —
Encor, quand vous daigniez borner votre rigueur
A me prêter avec une offensante usure
Le pain qui, chaque jour, alimentait mon cœur,
Je vous remerciais, vous appelais : ma mère,
Epuisais tous mes vœux à serrer le lien
Qui me liait à vous, parce qu'il fallait bien
Composer avec vos nécessités amères,

Mais, aujourd'hui, profondément je vous renie ;
Et lorsque vous viendrez, me nommant par mon nom,
Pour me renouveler vos offres d'ironie,
Je serai sourd, et ne dirai pas même : Non.
Car vous fîtes hier ce crime épouvantable
D'activer la fumée aux lampes du festin
Tant que mes yeux se sont rougis à votre table
Et qu'ils n'ont pas joui du soleil ce matin !

★

Tircis, il a passé le temps de nos amours,
Comme un dernier reflet du soleil sur la mer,
Comme un soupir d'enfant vers le soir d'un beau jour,
Comme une ombre d'oiseau sur tes cheveux amers.

Ta jeunesse oublieuse a connu d'autres soins
Et ta lèvre écrasé la pulpe d'autres lèvres,
Mais ni ton oubli sûr, ni l'horreur d'être loin
N'ont brisé ma tendresse aux tiges de ses fièvres,

Et, cygne, du nocturne effrayé de mes ailes,
Je couvre la duperie aqueuse des prêles,
Avide encor devoir en ces divines proies
Ma tristesse sourire aux larmes de ta joie.

★

...Mais, vous le saviez bien, mon Destin trop fidèle,
Lorsqu'à mon jeune espoir timide et triomphant
Vous imposiez la pourpre et la fleur d'asphodèle,
Vos regards le savaient, et vos gestes aussi,
Que je devais pleurer jusqu'à crier merci,
Pour n'avoir pas compris comme il fallait vos signes,
Et que je mourrais nu de ma beauté d'enfant!

Et si vous le saviez, pourquoi votre silence?
... Ah! c'est qu'en me voyant apparaître au soleil,
Vous avez redouté la belle violence
Qui me fait aujourd'hui loin de votre rivage
Précipiter le don funeste de mon âge,
Paré des œillets noirs et des mépris insignes
De ma haine déçue, en les eaux du sommeil.

★

La Douleur est grande mère et la génitrice éternelle
Qui peut tirer sans se lasser, de sa matrice inépuisable,
Pour le malheur humain des douleurs innombrables
Semblables à leur mère et funestes comme elle.
Et, dans sa soif d'être féconde, à tous ceux sur qui vient poser
La pesanteur de son amour et l'outrage de son baiser
Elle donne ce don d'être pleins de puissance
Pour mille fois souffrir d'une seule souffrance:
On devient victime et tyran, archer en même temps que cible,
Au réel on mêle le songe, aux maux vrais les imaginaires,
Et son cœur on apprête à n'être plus qu'une aire
Où viendront festoyer les vautours du Possible.

✶

LE CHANT DES PRÉCURSEURS

Ah ! si tu dois venir un jour, ô Déifique,
imprimer de ta main à la roue inféconde
et si lasse ! du monde
l'ampleur d'un tour puissant, nouvel et magnifique,

tu n'auras pas pour précurseurs
ces hommes d'eau venus vers la fonte des neiges,
guidés par l'envol mou des cygnes de Norwège,
et dont la robe a des plis lourds
marbrés de vertes taches,
de vertes taches de pistache,
par les mains de jeunes sœurs
qui se noyèrent, dans les jours...

Non plus tu n'auras pas
ces pêcheurs aux jambes mouillées,
qui dans le clair-obscur des trop longues veillées
pleuraient, tout en jetant leurs lacs,
sur ce fantôme blanc qui marchait sur les lacs
et mettait leurs pas dans ses pas :

car tu hais ces maigres pilotes
qui côtoient la rive au grêles arbustes
et tous ces prophètes d'ilotes
qui tendent encore leur cou renversé
quand le nuage qui devait pleuvoir le Juste
est déjà passé.

Non, tu n'auras pas devant ta venue
tous ces oiseaux de marécage,
et l'on n'entendra pas sous la novembre nue
l'aigre cri des canards sauvages.

Mais l'épi bruissant et crissant de chaleur
par toutes ses gousses barbelées,
mais le pommier noueux veuf de toute sa fleur,
mais le chèvrefeuille aux souples mêlées,
mais la giroflée ouverte au rocher
où son pied d'isard aime à s'accrocher,
mais l'ardente forêt distillant sur la pierre
les sucs de ses ciguës
et cachant sous le lierre
aux folioles aiguës
des coupes de lumière où luisent des couleuvres,

voilà les précurseurs que tu veux pour tes œuvres !

Aussi, quand je verrai tournoyer l'aigle noir
au-dessus des vallons creusés en entonnoir,
et quand retentiront les multiples tambours
des cigales géantes,
et quand s'allumeront sous le grand soleil lourd
les glaciers escarpés,
et quand s'alourdiront les pivoines sanglantes,
rondes comme des seins coupés,
alors je saurai que le temps est proche
où tu dois paraître,
portant dans tes deux mains la flamboyante torche
qui doit purifier et rajeunir les êtres.

★

L'autre silvestre où Pan brunit sous Saint Jérôme
A séduit ma chair et tenté mon désir
Pour l'effort de confondre en un croissant plaisir
L'Antiope et l'Automne à leurs flaves arômes.

JEAN BRUANT.

LE BONHEUR INDIVIDUEL ET LA REPOPULATION

De ce que nous sommes depuis quarante ans en république pacifique et pacifiste, opportuniste jusqu'à vouloir pratiquer la « politique d'association » avec les socialistes comme avec les indigènes des colonies, on n'a jamais tant écrit de livres sur le Bonheur. Rien n'étant plus relatif, quelle est donc la notion qu'on s'en forme aujourd'hui? Et comment prétend-on bien y arriver? Sur quoi le veut-on fonder en France maintenant que les anciennes morales groupent de moins en moins d'adeptes? Notamment les maîtres de l'Université radicale ont-ils su depuis 1870 constituer sur le patriotisme une conscience de devoirs et de droits modernes assez catégoriques, puissants et radieux pour donner les grandes joies spirituelles avec des satisfactions matérielles?

§

Comme par une fièvre d'adolescence en cette première décade d'un siècle avide d'inventions, romanciers et critiques multiplient les enquêtes et les rêveries de haut vol sur le bonheur prochain. Le sceptique Anatole France se complaît, au lendemain de l'affaire Dreyfus à instaurer les Salentes socialistes dans des songes caressés de belles filles en complet aéronautique (1). Macterlinck (2) cultive les fleurs intelligentes pour les abeilles altruistes, enrichissant l'humanité d'un nouvel art du jardinage fertile en satisfactions égalitaires; Jean Labor, adaptant pour les municipalités lyonnaise et parisienne les utopies de W. Morris et de Paul Adam, persuade nos édiles d'élever des restaurants à bon marché décorativement ornés de modern style et, par la lanterne magique de la presse illustrée et des conférences à projections, en promène la vision enchantée dans tous les ménages bourgeois des villes modiques; Paul Adam (3),

(1) Anatole France, *Sur la roche blanche*, Calmann-Lévy, 1907.
(2) Maurice Macterlinck, *La Vie des abeilles*; — *L'Intelligence des fleurs*, Fasquelle, 1908.
(3) Paul Adam, *Cœurs nouveaux*, Ollendorff; *Lettres de Malaisie*, Fasquelle.

plus optimiste qu'au temps des *Cœurs nouveaux*, distribue les Morales d'énergie dispensant les joies maîtresses d'activités opulentes; demain sans doute J.-H. Rosny, après nous avoir suggéré le retour à des civilisations naturistes où abondèrent les fortes félicités, nous construira quelque cité flottante d'aviateurs, rajeunis par un air plus oxygéné, plus vifs à jouir et émerveillés à capter pour des émotions imprévues les ressources et les grâces des nuages et des brises. Mais tout cela n'est que littérature d'imagination. Il est plus significatif de voir éditer des ouvrages didactiques sur le Bonheur.

Entre autres livres récents (1), *la Science du bonheur*, de M. Jean Finot (2), s'offre à l'examen de ceux qui désirent connaître le fond de la pensée et la nature des aspirations des libéraux. Après avoir bataillé pour la concorde de tels grands peuples européens dont il attend la pacification de l'Europe, il a publié *le Préjugé des races* et une *Philosophie de la longévité* qui précède logiquement sa *Science du bonheur* et nous en éclaire les origines. C'est un document d'autant plus représentatif que les opinions du directeur de la grande revue radicale sont soutenues par les avis des plus notoires laïques. En effet, considérons-le, les Nordau, les Brandès, les Lombroso en ont à l'étranger vanté les principes ; après M. Jules Claretie, de l'Académie française, qui y voit un des ouvrages les plus importants de ces dernières années, M. Gabriel Monod, de l'Institut, expose que « ce beau livre, ayant montré admirablement la vanité de tous les raisonnements basés sur l'histoire despeuples européens, mérite d'être lu et médité par tous les historiens ». Nous voici déjà un peu fixés à l'avance sur l'esprit de la « triologie optimiste » de M. Jean Finot et de notre temps.

Pour lui comme pour Nordau et Brandès, comme pour les membres précités de l'Institut et la plupart des leaders de notre Parlement, le bonheur est d'ordre matériel et dépend du progrès. D'ailleurs ce n'est point là « le matérialisme grossier » du XVIII^e siècle si souvent attaqué : il s'est idéalisé par le rationalisme des républicains de la Révolution et de 1848. Il s'est

(1) Paul Gaultier : *l'Idéal moderne*, Hachette, 1908. — A la librairie Alcan a paru aussi un livre sur *le Rêve du Bonheur depuis Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre*, 1908.

(2) *La Science du bonheur*. Juven, éd., 1909

tout d'abord épuré du préjugé de la richesse : une des choses dont on a le plus de gré à M. Finot dans un pays qui ne se perdra que par sa richesse, c'est de s'être élevé contre elle dans son livre de « morale domestique ». « La croyance au bonheur par l'argent, formule-t-il pittoresquement, ressemble à la tradition, si répandue au Moyen-âge, des caresses glaciales du diable. Toutes les femmes accusées de sorcellerie étaient unanimes dans leurs aveux. Les soirées passées avec Belzébuth manquaient de charme. Ses étreintes étaient mortellement froides. Ces plaintes reviennent chez toutes les maîtresses d'une nuit du diable. Il était beau et irrésistible, mais ses baisers glaçaient d'épouvante. » L'auteur voudrait qu'on ne cessât de répéter aux enfants qu' « à notre époque la richesse ne nous satisfait jamais, qu'elle crée l'inquiétude, le mécontentement et donne à ses élus une soif qui n'est jamais éteinte. Qui oserait douter que les jeunes êtres ainsi transformés ne sauraient résister davantage aux influences fâcheuses de la vie ? »

Combien de temps notre démocratie mettra-t-elle à se libérer du préjugé social de la richesse ? En tout cas elle s'affranchit déjà du préjugé littéraire du pessimisme. Nous avons profondément évolué depuis la Restauration et Louis-Philippe : le pessimisme routinier des naturalistes ne dut son développement qu'à de grands désastres, vite oubliés. Une partie très bienfaisante du livre de M. Finot est sa campagne contre le pessimisme, si déprimant pour les nouvelles énergies de la France, ainsi que l'a démontré avec une fervente constance un autre moraliste démocrate, M. Paul Adam (1). Nous ne sommes malheureux que par suggestion : « L'homme désire vivre longtemps et il aspire au bonheur : pourtant il ne vit en réalité qu'une parcelle minime de sa vie et se nourrit patiemment de malheurs qu'il se crée de son plein gré ou qu'il se laisse imposer. » La littérature a exercé la plus néfaste action sur le public :

Voici un peuple gai et de philosophie douce. On lui attribue la conception de la vie la plus riante et la plus harmonieuse. C'est le

(1) Paul Adam : *La Morale de l'éducation*, Flammarion, 1908 ; *La Morale de Paris*, Ambert ; *La Morale des sports*, librairie Mondiale ; *Les Impérialismes et la morale des peuples*, Boivin ; *Les Disciplines de France*, Vuibert et Nony, 1909.

peuple français. Pourtant il suffit de s'arrêter devant ses esprits représentatifs pour les voir rongés par tous les maux, en commençant par celui de penser et en finissant par celui d'aimer : Stendhal, Taine, Baudelaire, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, Renan, Goncourt, Zola, Maupassant, Anatole France.

Et l'auteur rappelle encore Corneille, Racine, Bossuet, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues, Chamfort, Voltaire. Voltaire, le plus pondéré, le plus attaché à la vie, annonce avec gravité :

Le bonheur n'est qu'un rêve et la douleur est réelle... Les mouches sont nées pour être mangées par les araignées, et les hommes pour être dévorés par les chagrins.

« De toutes les cimes de la pensée française, conclut M. Finot, dans son livre synthétique qui recueille heureusement les avis les plus autorisés, se dégage la tristesse de la désolation. » Or, il n'est même pas vrai de prétendre, avec Musset, que la douleur soit un maître qui exerce les facultés de l'homme pour en obtenir la plus grande activité. Nos ouvriers attendent plus de bienfaits de la réduction de la journée à 8 heures de travail que des mortifications auxquelles les soumet pastoralement le capitalisme. La santé, le bonheur, l'optimisme seuls sont féconds aux yeux des laïques.

Tout crie à l'homme que les calomniateurs de son bonheur ont tort. Cette voix intérieure est plus forte que les déceptions réelles des infortunés ou les boniments des courtisans du néant. L'optimisme pénètre notre vie comme l'espoir de réussite et de bonheur nos actions.

Ruskin affirme que la volonté de Dieu est que nous vivions par le bonheur au profit de la vie de nos frères, et non point par leur misère et par leur mort : les hommes s'entraident par leurs joies, mais non point par leurs tristesses. John Lubbock fait de la joie un devoir élémentaire de l'homme moderne :

Nous devrions être aussi joyeux que possible, parce qu'être heureux soi-même est une méthode excellente pour aider au bonheur des autres.

Mais comment être heureux? Le deviendra-t-on simplement par la diminution des tâches sociales? Sur ce point les moralistes de la démocratie se distinguent de ses politiciens.

Après Zola, M. Jean Finot fonde le bonheur individuel sur la consolidation et le développement de la famille. La bonté, la charité donnent des satisfactions graves ; les joies vives et rayonnantes ne viennent que des enfants. Contrairement à ce qu'ont avancé tous ses détracteurs, la morale démocratique ne dissocie pas la famille.

Du haut en bas de l'échelle sociale, il n'y a aujourd'hui qu'un seul cri : rendons plus heureuse la vie de famille (1).

§

Mais comment conçoit-on le bonheur de la famille : faut-il qu'elle soit restreinte ou nombreuse ? C'est ici la question de la dépopulation, à laquelle se rattache celle de l'amour libre.

Une considération domine tous commentaires : l'abaissement actuel de la famille, la décroissance de la natalité ne sont point le fait de la démocratie, mais l'œuvre, systématique, de la bourgeoisie, grande et petite. Cela se trahit jusque dans la confidence des préoccupations des plus nobles écrivains issus de cette classe tout autant que par l'inertie de ses politiciens. Ainsi, tandis que, depuis la promulgation de la nouvelle loi Lemire sur les mariages, le nombre des unions légitimes, rien qu'à Paris, s'est accru d'un cinquième, *pour la plus grande partie dans les quartiers pauvres* (2), tandis que les conférences *populaires* sur la Dépopulation et la repopulation se multiplient, ce sujet continue à laisser à peu près indifférents les écrivains malgré l'exemple de Zola, dont *Fécondité* mérite les honneurs d'une édition nationale. Dans une récente enquête sur *le Mariage et le divorce de demain* (3), de M. Henri Coulon et de M. René de Chavagnes, gros livre substantiel et pourtant vif, disert et très érudit, fort ingénieux à plaider la cause du mariage le plus libre possible mais aussi le plus sûr, on est surpris de voir que les littérateurs et féministes éminents se préoccupent avec une

(1) Concernant le sentiment sur la famille au XIXe siècle, cf. Balzac, *Histoire de deux jeunes mariées ;* Michelet, *l'Amour, la Femme, le Prêtre* (et la famille) ; Le Play, *passim ;* P. Bourget, *passim ;* Zola, *op. cit.* J.-H. Rosny ; *Nell Horn, Marc Fane, Contre le sort, Sous le fardeau, la Charpente.*

(2) Jacques Bertillon, dans *le Journal.*

(3) *Le Mariage et le Divorce de demain*, Flammarion, 1909. Cf. sur la même question, parmi les publications les plus récentes, *le Divorce*, de Paul Margueritte, dans les *Documents du progrès*. Alcan, 1909. L'éminent écrivain a d'ailleurs mené la plus énergique campagne en faveur de la libération du mariage dans *le Journal* et *la Dépêche de Toulouse.*

énergie enthousiaste de libérer l'amour, mais que, en voulant rendre les unions plus faciles, ils ne songent jamais au développement de la population française. Rien n'étonne davantage à l'heure même où les circonstances diplomatiques autant qu'un idéal pacifiste judicieux le font également souhaiter en face de l'Allemagne prolifique et, quoi qu'on puisse dire, en grande partie militariste et impérialiste. *Aimer* les passionne, *créer* les laisse froids, comme s'il pouvait y avoir du bonheur sans fécondité. Dans un autre livre remarquable (1), suscité par l'enquête de M. Coulon, un des plus fins esprits critiques de ce temps, M. Léon Blum, disserte le plus subtilement sur le mariage en n'invoquant jamais que l'expérience des couples stériles, comme si la procréation n'était plus la principale garantie de l'union.

Notre élite serait-elle une élite de décadence? Pour un être sain et puissant, en effet, l'idée de l'amour s'accomplit toujours dans la volonté — consciente ou non — de la procréation, et la formation d'une famille constitue sa plus grande fierté de vivre, son honneur patriotique. Quoi qu'en puissent penser après Coppée les grands chefs du nationalisme, il n'est point sincèrement et courageusement patriote celui qui se refuse à avoir des enfants et il ne mérite aucune dignité civique; il ne saurait avoir droit qu'à des satisfactions professionnelles.

La Commission de réforme du mariage, dont il a été quelquefois parlé, avait réuni MM. Paul Adam, Henry Bataille, Jules Bois, Armand Charpentier, Lucien Descaves, Jean Finot, Léopold Lacour, Maurice Leblanc, Sébastien-Charles Leconte, Lucien Le Foyer, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Magnaud, Paul et Victor Margueritte, Octave Mirbeau, Charles Morice, Marcel Prévost, Jules Renard, J.-J. Renaud, J.-H. Rosny, Séré de Rivières, C.-M. Savarit, Dr Toulouse, Octave Uzanne. On se demande pourquoi n'y avait point été appelé entre autres Gustave Geffroy, qui a étudié la cause des ouvrières dans plusieurs romans (2) pathétiques avec une si grande délicatesse psychologique, une conscience d'historien et un tact sûr de démocrate. On a publié le texte de leurs discussions et de leurs réponses (3). Aucun de ces écrivains n'y a attesté quel-

(1) Leon Blum, *Du Mariage*, Ollendorff, 1907.
(2) Gustave Geffroy, *l'Apprentie*, Fasquelle, 1907, — *Hermine Gilquin*, 1908, *l'Idylle de Marie Biré*, 1909.
(3) *Le Mariage de demain, op. cit.*

que souci de voir s'accroître le chiffre de la population française. Seul, le maire-anarchiste, M. Jules Renard, exprima ce souci sous une forme d'utopie humouristique en proposant de décerner une médaille de mérite aux filles-mères. A part lui, il n'y a guère que le poète Sébastien-Charles Lecontes, socialiste patriote, esprit très élevé, idéaliste, mais aussi très heureusement positif (1), qui traite sérieusement la question. Juriste (il est président de tribunal à Dôle), il déclare :

Dans la situation actuelle de la France et de la société française, le seul point important est la crise de la natalité aggravée par la mortalité infantile, et l'éducation stupide donnée aux enfants qui naissent encore, aux plus rares survivants. La France est mourante. Il faut faciliter le mariage parce l'union libre est généralement infé-conde...

Par contre, tandis que quelques-uns — MM. Finot et Louys — réclament la protection de la mère, non seulement on en voit se prononcer délibérément contre la recherche de la paternité, mais même proclamer qu'il n'y a pas à protéger la mineure. « La femme rendue mère, dit M. Paul Adam, ne doit s'en prendre qu'à elle-même de l'aventure. Elle a consenti. Les conséquences lui doivent incomber. » M. Pierre Louys (2) demande d'« accorder les droits du mariage à tout couple qui exprimera librement la volonté de s'unir devant l'officier de l'état civil, sans frais, sans délai, sans production de pièces et *sans aucune soumission* au consentement d'un tiers. M. Léon Blum, dans ce livre hardi et éloquent sur *le Mariage* qui a été l'objet de tant de controverses, désire qu'on accorde aux jeunes filles la liberté de l'amour sans garanties. C'est ne tenir nul compte de ce que peuvent devenir leurs progénitures, c'est négliger, au détriment de tous, d'assurer le bonheur individuel sur le respect des intérêts du prochain, sans quoi il n'y a pas plus de morale « libre » laïque que de morale religieuse.

Une autre idée se fait jour avec M. Lucien Le Foyer, celle du mariage à terme. Déjà, il y a cent ans, Maurice de Saxe,

(1) Rappelons, parmi ses œuvres où s'atteste précisément l'esprit philosophique le plus noble et gravement généreux : *l'Esprit qui passe*, *le Bouclier d'Ares*, *la Tentation de l'Homme*, *le Sang de Méduse* (éditions du Mercure de France), qui en font un des premiers et plus représentatifs poètes d'aujourd'hui.

2 Dans *Archipel*, Fasquelle, 1907, se trouvent d'importantes études, fort lucides, sur le mariage.

le grand-père de George Sand, préconisait le mariage de 3 à 5 ans. Il semble que cette mesure n'ait point assez sérieusement retenu l'attention studieuse de la commission, non plus que celle des féministes, parce qu'elles inclinent de préférence à la solution anarchiste de l'union libre. A notre arrivée en France, il y a dix ans, nous avions été frappés de constater la situation extrêmement douloureuse de la jeune fille dans la bourgeoisie parisienne, nous avions remarqué quelle difficulté éprouvaient à se marier même les jeunes filles riches dans notre immense capitale où, au fond, on a bien moins de relations qu'en province, et nous en avions fait le sujet social de notre premier roman *les Vies Parallèles* : nous y montrions ce qui surprenait le plus dans Paris nos yeux d'exotiques. Evidemment, une des choses qui troublent davantage la société, c'est la juste aigreur des innombrables demoiselles qui ne peuvent pas se marier (1). Combien parmi elles préféreraient au célibat déprimant, presque déshonorant, à la consomption — qui tue tant d'êtres stériles — un mariage de trois ans avec le droit de garder et d'entretenir, même exclusivement à leurs frais, les enfants qui en seraient issus ! Celui qui a quelque peu causé avec les jeunes filles sait que, dans toutes les classes, très fréquemment dans la bourgeoisie, un grand nombre d'entre elles désirent avant tout dans le mariage l'enfant (2). Parmi les hommes, beaucoup n'hésiteraient pas à convoler jeunes avec des jeunes filles par lesquelles ils ne désirent point être retenus toute la vie, s'ils avaient la facilité de redevenir libres au bout de trois ans sans soumettre leur compagne aux formalités compliquées et injurieuses du divorce.

On n'a pas le droit aujourd'hui, dans une France qui se dépeuple et où la vie est devenue monstrueusement cruelle pour la partie la plus charmante de la race, de n'envisager la question que sous son côté plaisant et un peu vaudevillesque :... « trois, six, neuf. » Si l'on veut bien la considérer d'un point de vue patriotique, elle mérite la discussion la plus sérieuse. La morale catholique — qui ne serait nullement atteinte de façon nouvelle, car les catholiques n'auraient qu'à rester sépa-

(1) Nous avons trouvé depuis dans Meredith cette pesante sentence : « Dans les Indes on sacrifie les veuves ; en France, ce sont les vierges. »

(2) C'est, croyons-nous, ce que n'ont pas point fait ressortir MM. Gaston Leroux et Pierre Wolf dans *le Lys*, d'après les chroniques que nous avons lues sur cette pièce.

rées de leurs époux sans se remarier — pouvait répugner profondément à un mariage à terme quand elle assurait le bonheur spirituel aux jeunes filles disgraciées; mais qui ne voit qu'aujourd'hui ce bonheur ne suffit plus à presque personne et que les êtres les plus religieux réclament satisfaction terrestre à leurs droits? D'ailleurs, faut-il ajouter, nous ne songeons point à soumettre de propositions précises à l'opinion publique; nous requérons simplement la réflexion à propos de quelques chiffres alarmants : pendant la période 1887-1890, il y avait encore 58.000 naissances annuelles à Paris; l'année dernière on n'en a plus compté que 50.811, bien que la population se soit accrue d'un demi-million dans les vingt dernières années; dans les villes françaises de plus de cent mille âmes. nous avertit un patriote militant, le Dr Jacques Bertillon, les naissances par 1.000 habitants ont décru de 25,5 à 21,1 et dans les petites cités de 23,3 à 20,6.

§

Or, cette question de Dépopulation est celle dont dépend le plus étroitement pour tous et pour chacun la réalisation du bonheur possible en France. Non seulement on peut rendre à un grand nombre de jeunes filles, claustrées par la routinière observance des institutions actuelles, le droit au bonheur par le droit à la famille; mais, en règle générale, il n'y a pas de bonheur individuel qui dure s'il n'est altruiste, s'il n'est donc tout d'abord favorable au développement de la nation. Tout être qui jouit d'être français — et nous n'écrivons point ici pour les autres — finira tôt ou tard par être affecté personnellement de l'amoindrissement de la France. Nous vivons déjà dans une angoissante torpeur par la sourde conscience des dangers prochains. Les cris d'alarme même nous sont un allègement. M. Louis Dumur a entrepris, dans *l'Action Nationale*, *la Dépêche de Toulouse* et *le Matin*, une vaste enquête, la plus passionnante qui se puisse offrir aux méditations publiques, sur la Dépopulation. Le pays ne saurait assez lui être reconnaissant d'une telle initiative et nous devons nous employer tous à ce qu'elle soit fructueuse. Il a adressé aux sociologues et écrivains illustres de la France et de l'étranger le questionnaire suivant, qu'il a intelligemment accompagné des

statistiques nécessaires, des projets de loi déjà rédigés et des opinions de nombreuses personnalités (1) :

J.-J. Rousseau dit, dans *l'Emile* (livre V) : « Dans tout pays qui se dépeuple, l'Etat tend à sa ruine. »

Etes-vous de son avis ?

Si non, quelles sont les raisons qui vous font penser que la dépopulation ou tout au moins l'arrêt dans l'accroissement de la population ne sont pas un mal pour un pays, et plus particulièrement pour la France ?

Si, au contraire, vous êtes de l'avis de Rousseau, quels sont les remèdes que vous préconisez contre la dépopulation en France ? Dégrèvement d'impôts pour les familles nombreuses; rétablissement sous une forme moderne des tours ; droit d'aînesse ou liberté absolue de tester; prime à la naissance aussi bien illégitime que légitime, en y consacrant, s'il le faut, les ressources qui vont actuellement à la vieillesse, aux retraites, aux pensions; admission extrêmement facilitée des étrangers à la naturalisation ; remaniement des droits de succession, des charges militaires, etc. ; impôt progressif sur les personnes n'élevant que trois, deux, un ou pas d'enfants; mesures sanitaires ou économiques tendant à abaisser le taux de la mortalité ou à améliorer la race ; lois contre l'alcoolisme, la syphilis, la tuberculose, etc.

Qu'en pensez-vous? Voyez-vous d'autres mesures à proposer? Sont-elles applicables? Faut-il les appliquer, et comment?

L'examen des réponses diverses amène à dégager les rapports qui existent entre le bonheur individuel dans une nation et la dépopulation. Ils n'ont guère été envisagés par la plupart, qui proposent seulement des moyens matériels pour remédier au mal. On les veut « radicaux, héroïques » : M. Charles Richet réclame qu'on consacre en quatre ans un milliard à accorder

(1) Nous relevons celles-ci :

« Depuis 1870, la France perd chaque jour une bataille. » Moltke. — « Le terrain compris entre les Vosges et les Pyrénées n'est pas fait pour que 38 millions de Français y végètent, du moment que 100 millions d'Allemands y peuvent prospérer. Le fils unique de la famille française est inexorablement destiné à être dépouillé par les cinq fils de la famille allemande. » Dr Rommel. — « Les Français savent encore mourir pour la Patrie. Comme masse, ils ne savent plus vivre pour elle, vivre pleinement, en créant la vie. Si braves quand il ne faut que mourir, ils ont la peur de vivre. » Van der Smissen. — « Il y en a qui redoutent les progrès de la France en Asie et craignent de la voir s'annexer les provinces du Sud et de l'Ouest. Ces craintes me paraissent sans fondement. La France n'est plus ce qu'elle était autrefois. Malgré l'éclat extérieur de sa civilisation, elle est absolument pourrie au cœur ; on peut lui envier son raffinement, ses beaux-arts et sa richesse, mais son énergie vitale est épuisée. Sa population diminue de jour en jour, et il n'est point déraisonnable de croire qu'elle disparaîtra du rang des nations vers la fin de ce siècle. » Journal japonais Taiyo.

des primes de 500 fr. aux seconds enfants et de 1000 fr. aux suivants; il escompte qu'on obtiendrait ainsi un million de naissances supplémentaires. M. Alfred Fouillée estime qu'on devrait aux élections accorder 2 voix aux pères de famille, ce qui est plutôt une récompense qu'un appât. C'en serait au contraire un réel pour les femmes qu'on réservât le droit de vote à celles qui peuvent justifier de trois enfants vivants au moins, comme le demande M. Jacques Lourbet. Dans sa judicieuse lettre à M. Dumur, publiée par *la Dépêche*, après avoir rappelé avec d'autres qu'il faut commencer par diminuer la mortalité infantile — qui est en France de 150 pour 1000 au lieu de 69,4 en Norwège, de telle sorte qu'en la ramenant au taux de la Norwège nous compterions chaque année 247.000 hommes de plus, — il établit qu'elle dépend de la mauvaise répartition du travail : le nouveau ministère du Travail et de la Prévoyance sociale, en publiant au moins une fois par mois dans chaque mairie les tableaux des professions avec en regard le mouvement du personnel ouvrier, contribuerait puissamment à réaliser l'équilibre entre le nombre des artisans et la diversité des métiers; il ferait disparaître progressivement le chômage, qui est un des principaux fauteurs de la dépopulation. M. Sébastien-Charles Leconte, à qui l'on doit la plus belle et pressante réponse, logique et pratique, demande que l'Etat assure le repos avec le salaire aux femmes enceintes.

C'est, à notre sens, le moyen le plus radical, légitime et aisément légalisable. La façon la plus impérieuse d'obtenir qu'on l'applique est, comme il le demande si ingénieusement, d'en faire une question électorale. L'auteur du *Sang de Méduse* touche là au nœud gordien. Car comment en faire une question électorale, qui saurons-nous persuader de s'y attacher? On peut arriver à former quelques comités d'intellectuels patriotes, mais ceux-ci mêmes, déterminés par tant de contingences, n'oseront employer vis-à-vis des candidats les procédés de pression indispensables. Et le public, lui, restera indifférent, au moins confus.

C'est donc bien une réforme morale qu'il faut avant tout entreprendre, selon l'avis de M. Gabriel Monod. « La question est surtout psychologique, confirme M. Georges Brandès. Il faudrait pénétrer hommes et femmes de cette pensée que, pour le salut du pays, il faut avoir plus d'enfants. » Cependant dans

aucune nation contemporaine les gens ne se décideront à doubler leur progéniture dans l'intérêt de la patrie : ils veulent avant tout et presque exclusivement être heureux. Il faut donc de préférence leur démontrer qu'il y a un intérêt matériel en jeu. Un de nos plus importants économistes (1), M. Levasseur, a établi, *contrairement à la croyance commune*, que la dépopulation, que « la condition démographique de la France est regrettable non seulement au point de vue politique, mais aussi au point de vue économique. La France, avec sa densité moyenne de 73 habitants par kilomètre carré, est loin d'être saturée de population. Son agriculture et surtout son industrie pourraient en faire vivre un plus grand nombre; ce ne sont pas les capitaux qui lui manquent. Or l'homme en général rapporte au moins ce qu'il coûte, souvent même il rapporte davantage; la densité, quand elle est formée de travailleurs actifs, contribue à la prospérité d'une population et l'accroissement régulier de cette population stimule l'émulation des producteurs ».

Voilà qui est excellent à répandre avant tout; et c'est le lieu de réfuter l'opinion vulgaire rapportée avec approbation par Lombroso et même par un homme d'expérience de la valeur de Vandervelde :

> Il est un fait qui me paraît incontestable, dit-il, et qui justifie plus que tout autre les inquiétudes que suscite l'arrêt de la population française; c'est que, dans l'Europe actuelle, ce sont en général les populations les plus arriérées, les plus ignorantes, les plus fermées à toutes les influences progressives, qui ont beaucoup d'enfants; les plus développées, les plus instruites, les plus avancées à tous points de vue qui en ont peu : les Parisiens sont stériles, les Bretons sont prolifiques; les citadins ont peu d'enfants, les campagnards en ont beaucoup; les gens des partis avancés ne se reproduisent guère, les catholiques et leurs succédanés des pays protestants croissent et se multiplient.

Nous discernons ici une fois de plus comme les généralisations sont dangereuses en sociologie. Tout d'abord, à une telle destination, les Canaques de la Nouvelle-Calédonie, et nombre d'Océaniens chez lesquels la natalité est en régression définitive, seraient les peuples supérieurs de l'humanité. En Europe, il y a en effet fréquemment concomitance entre le progrès in-

(1) Cf. sa *Population française*.

tellectuel dans un milieu envisagé globalement et l'arrêt de la population ; mais qui prouve que le premier est la cause du second? Quand, au contraire, nous observons avec soin les cas individuels, nous voyons très souvent que les paysans les plus intelligents d'un village et en tout cas les plus conscients de leurs intérêts sont ceux qui y ont le plus d'enfants, et, d'autre part, que les ménages de la petite bourgeoisie parisienne les plus stupides s'attachent, par futilité, par vanité et par égoïsme ignorantin, à rester stériles dans leur flasque accouplement. Même est-il si juste de dire que les Parisiens soient supérieurs aux Bretons? On a coutume quand on le pose de penser d'une part à l'élite parisienne, formée en majeure partie de provinciaux, et d'autre part aux ivrognes des ports ; ceux qui ont habité quelques mois la Bretagne restent au contraire charmés moins encore de la nature que de sa charmante civilisation pastorale : les villages les plus féconds sont ceux qui n'ont pas encore été contaminés par les Parisiens ; la race y est belle, élégante, parée avec une poétique originalité, fine ; l'hygiène n'y est pas plus rare que dans les loges et les mansardes de la capitale. La littérature entière du XIX^e^ siècle, à l'inspiration de Rousseau, s'est efforcée de démontrer que le vrai progrès n'était nullement dans le raffinement de la civilisation tel que le comprennent les gens des villes.

M. Vandervelde relate encore un rapport entre le nombre et la richesse, et le célèbre Lombroso décrète :

> La diminution de la natalité est un phénomène qui accompagne toujours les progrès de la civilisation. La France ne saurait en éprouver de dommage, car elle en est plus riche. Sa richesse augmentant, il lui est loisible de recevoir et de nourrir une immigration de robuste sang étranger et d'y chercher le même avantage que dans une augmentation de la natalité, sans la peine d'avoir à pourvoir à celle-ci.

Un des bénéfices de la richesse serait donc de nous acquiner à l'impuissance. Pour les néo-malthusiens qui procèdent de Lombroso, « une seule chose importe, l'augmentation de la richesse, et celle-ci a chance d'augmenter dans la mesure même où la population ne s'accroît pas ». Or, au contraire, la consomption dont souffre la France résulte d'un engorgement de richesse. Ne voyons-nous pas tous les jours, quand nous considérons les gens qui vivent autour de nous, que, dès qu'ils ont acquis la fortune et surtout lorsqu'ils naissent nantis

d'héritage, les facultés d'activité, de progrès, s'amollissent, diminuent ou disparaissent? Nos romanciers, depuis Zola, n'ont-ils pas dénoncé où la jouissance avait conduit la bourgeoisie? Il en est des peuples comme des individus et des classes. Après les Hollandais et les Espagnols du XVII^e siècle, les Anglais du XIX^e siècle nous le prouvent. Dans un admirable livre qui a fait école, *l'Angleterre et l'impérialisme*, M. Victor Bérard, historien sagace et psychologue minutieux, montre substantiellement ce qui a causé la ruine du commerçant anglais : celui-ci oublie que c'était la pauvreté et la tempérance qui avaient fait la prospérité de son grand-père au commencement du siècle, il se lève tard après des soirées énervantes dans des villas luxueuses et il sort tôt de son bureau pour des repas copieux de viandes saignantes et de vins alcoolisés, il a pris dans l'habitude de la richesse celle du commandement où se perd toute souplesse. Résultat : en vingt ans, le commerce allemand, souple, obéissant, prévenant, voire quémandeur, a presque partout supplanté le commerce anglais, routinier et arrogant.

Le bonheur ne saurait être dans l'embourgeoisement. Un des arguments qui frappent le plus dans l'admirable déposition de M. Sébastien-Charles Leconte, c'est le commentaire des statistiques par lequel il expose que nous avons de moins en moins d'adolescents, plus d'adultes, beaucoup plus de vieillards ; le nombre des naissances décroissant chaque année, la population restant la même, la majorité des Français est composée d'hommes et de femmes de 40 ans ; *nous sommes un peuple de quadragénaires*. Nous manquons de jeunesse, d'élasticité, d'élan généreux vers la vie : il ne saurait y avoir là de vigoureux bonheur, tout au plus une jouissance lasse de repos qui s'aggrave déjà de la peur de la mort, bientôt lancinante. D'ailleurs tout peuple chez qui la natalité décroît est en décadence, non point seulement morale, mais physique. Dans son importante communication, M. Vacher de Lapouge écrit :

L'indifférence de l'avenir, le peu de souci de laisser des enfants, la dysgénésie réelle paraissent des syndromes communs de cet état neutre qui chez les races métissées précède immédiatement la dislocation. L'instinct le plus nécessaire à l'espèce, le plus primordial, le plus loin hérité se trouve tellement affaibli qu'il est mis en échec par des considérations de l'ordre le plus misérable, et cet affaiblissement a une

importance qui dépasse de beaucoup celle des causes occasionnelles.

Or nous sommes encore, pour la plus grande partie de la nation, à une période de diminution volontaire de la natalité, elle peut devenir rapidement involontaire, donc irrémédiable; nous avons juste le temps d'y parer.

C'est aux écrivains les premiers qu'il appartient d'entreprendre la campagne moralisatrice de persuasion. Emile Zola a composé pour le peuple et la petite bourgeoisie *Fécondité* et *Travail*. Mais c'est la grande bourgeoisie qui limite le plus méthodiquement et strictement sa progéniture : il revient à ses auteurs favoris, aux Bourget et aux Marcel Prévost, de lui imprimer la leçon patriotique ; dans le monde qu'ils hantent, les décès ou la mauvaise éducation des enfants uniques leur présentent assez fréquemment les plus pathétiques sujets. Mais reconstituer les majorats, léguer à chaque fille une dot égale à celle de sa mère, tel est l'idéal que persévèrent à proposer explicitement ou inconsciemment à la bourgeoisie nos moralistes académiciens. Parmi les démocrates, les auteurs que nous préférons, les Paul Adam et les Rosny eux-mêmes s'entêtent à la glorification de l'argent et provoquent leurs lecteurs à la poursuite d'héritages et de trésors enfouis. La forte odeur du luxe s'exhale de notre meilleure littérature et échauffe le public. Nos écrivains artistes croient le satisfaire en lui démontrant les jouissances raffinées que procure l'or : le succès de tels auteurs bourgeois prouve qu'ils lui plairaient tout autant en lui exposant avec une élégante érudition les joies luxuriantes du bonheur antique dans les familles actives. Ils ne sauraient assez écrire sur la dépopulation actuelle et les maux qui en résultent : de tels sujets seuls peuvent soutenir un nouveau Balzac. La principale cause de la dépopulation est l'ignorance des meilleures conditions qui puissent ménager le bonheur. Qu'ils répandent donc, avec véhémente éloquence ou atticisme, la compréhension de la félicité ; qu'ils réclament le droit au bonheur pour tous et, entre tous, pour les jeunes femmes condamnées au célibat par une morale qui n'est ni laïque ni catholique, qui a été légitime au temps où la France se trouvait un des pays les plus peuplés de l'Europe, mais qui ne répond plus aux nécessités impérieuses de l'heure.

MARIUS-ARY LEBLOND.

SUR CLAUDE TILLIER

Lorsqu'on mesure avec quelle rapidité l'amour des arts et des belles-lettres parti des sphères de l'élite a gagné les degrés plus humbles du peuple, lorsqu'on voit combien, en ces dernières années, les éditions à bon marché et les publications sans cesse plus nombreuses ont mis de chefs-d'œuvre à la portée de la démocratie, c'est avec un grand sentiment de tristesse que l'on constate l'oubli dans lequel est tombé Claude Tillier, romancier, journaliste et pamphlétaire.

Quelques voix généreuses ont voulu dire son nom au peuple, quelques esprits éclairés ont tenté par l'analyse de son œuvre de l'offrir à l'admiration, mais en vain. Tillier est resté jusqu'ici l'auteur favori d'un petit nombre de lettrés, et si demain on tentait de les réunir, on resterait surpris en constatant que leur groupe se compose en grande partie d'étrangers et de provinciaux.

Est-ce donc que l'œuvre soit médiocre, conçue étroitement, sans autre intérêt qu'un intérêt pédagogique souvent en opposition avec le goût littéraire français? Non pas, disons tout de suite que l'œuvre de Claude Tillier est éminemment française tant dans son caractère général que dans ses tendances particulières, et que si elle a été jusqu'alors méconnue, cela tient à des causes plus profondes que celles qu'on soupçonne généralement.

Tillier est né en 1801 ; son père était serrurier à Clamecy, ses frères occupaient des emplois modestes ; c'est donc un véritable enfant du peuple.

Après de bonnes études au lycée de Clamecy, il fut envoyé comme boursier au lycée impérial de Bourges ; il en revint bachelier en 1820. Maître d'études au collège de Soissons, puis instituteur primaire, Tillier vécut en opposition constante avec la haute bourgeoisie nivernaise dont l'arrogance et la vanité le révoltaient.

Placé sous le contrôle d'un comité cantonal, bien qu'il eût ouvert une école privée, il ne voulut se soumettre à aucune

des exigences que cherchait à lui imposer le parti conservateur. Il tint tête à l'orage, mais la coalition de ses ennemis était trop forte, on le condamna à la prison pour outrages envers un de ses anciens concurrents devenu magistrat, et l'effet moral fut considérable, puis, l'ayant accablé du poids de la loi, on l'accabla du poids du ridicule; après avoir employé la force on se servit de l'ironie; un soir, pendant son absence, les dames de la ville firent planter sur le toit de son école le drapeau noir qui, à cette époque, était l'emblème révolutionnaire. Ce fut le dernier coup porté à son prestige, les familles riches lui retirèrent leurs enfants, puis les commerçants et les bourgeois les imitèrent, et enfin il n'y eut pas jusqu'aux ouvriers qui ne suivissent l'exemple général. Abandonné de tous, Tillier dut fermer son école.

Malgré son air de misanthrope, Tillier, sous son apparence fruste, était cependant un sensible. Il n'y a pas une page de *Mon oncle Benjamin*, son chef-d'œuvre à beaucoup près, qu'il n'éclaire de sa sensibilité particulière, pas un épisode où il ne se mette lui-même en scène, dirigeant le combat, maniant le paradoxe, cherchant à faire naître la vérité par une sorte de maieutique, tel Socrate autrefois.

L'abandon de son école par les enfants des meilleures familles de la ville avait porté sans doute un coup terrible à son crédit ; cependant, tel que nous apparaît son caractère si hautain dans son désintéressement, si pur dans sa sincérité, ce fut l'abandon des enfants du peuple qu'il dut prendre le plus à cœur.

« Oh, le peuple est lâche, s'écrie-t il, il est lâche, je le dis avec amertume comme une mère dit que son enfant a mauvais cœur. Toujours il abandonne au bourreau ceux qui se sont sacrifiés pour lui, et s'il manque une corde pour les pendre, il se charge de la fournir. Deux mille ans ont passé sur la cendre des Gracques, et dix-sept cent cinquante ans sur le gibet de Jésus-Christ; et c'est toujours le même peuple. Il a parfois des lubies de courage, il jette le feu par la bouche et par les naseaux, mais la servitude est son état normal, et il y revient toujours, comme un serin apprivoisé revient à sa cage. »

Ainsi que Cormenin le lui disait plus tard, dans une lettre restée célèbre, Tillier, en butte aux haines, chassé par les persécutions, devait en venir à faire le « plus noble des métiers »,

celui d'éducateur. Ayant tenté en vain de faire un cours, il rédigea des articles ; ayant échoué dans sa tâche d'instruire les enfants, il résolut d'instruire les hommes.

Collaborateur à *l'Indépendant* il se signale à l'attention par ses premiers articles, mais ce ne fut vraiment que dans les dernières années de sa vie, à partir de 1840, époque de la fondation du journal *l'Association* à Nevers, qu'il entra dans la plénitude de son beau talent, je dirais presque de son génie.

Soit qu'il publie en feuilletons *Mon oncle Benjamin* ou qu'il lance des pamphlets dont le sujet lui était inspiré par les nécessités de la lutte quotidienne, toujours on retrouve à chaque page, comme trait distinctif de son caractère, l'indépendance de pensée, la sincérité grave, l'honnêteté intraitable qui devaient lui valoir, à côté d'un petit nombre d'admirateurs enthousiastes, tant d'ennemis irréconciliables.

Pessimiste, il ne l'est que dans ses considérations touchant l'ordre social ; contempteur de la société dont il flagelle les abus et dont il raille les faiblesses, il se révèle, tant par la forme élevée qu'il donne à ses descriptions de la vie de province que dans les sentiments qu'il exprime, admirateur fervent de la nature. Une certaine lassitude se trahit cependant à certains endroits de son œuvre, mais elle est commune à tous les esprits qui ont trop souffert, à tous ceux pour qui l'hypothèse du grand nivellement final a été parfois une consolation.

J'ai quarante ans, j'ai déjà passé par quatre professions : j'ai été maître d'études, soldat, maître d'école, et me voici journaliste. J'ai été sur la terre et sur l'océan, sous la tente et au coin de l'âtre, entre les barreaux d'une prison et au milieu des espaces libres de ce monde ; j'ai obéi et j'ai commandé, j'ai eu des moments d'opulence et des années de misère, on m'a aimé, on m'a haï, on m'a applaudi et on m'a tourné en dérision. J'ai été fils et père, amant et époux, j'ai passé par la saison des fleurs et par celle des fruits, eh bien ! je n'ai trouvé dans aucun de ces états que j'eusse beaucoup à me féliciter d'être enfermé dans la peau d'un homme plutôt que dans celle d'un loup, dans l'écorce d'un arbre ou dans la pellicule d'une pomme de terre.

L'homme est une machine qui a été faite pour la douleur ; il n'a que cinq sens pour percevoir le plaisir, et la souffrance lui arrive par toute la surface de son corps. Ainsi donc la mort n'est pas seulement la fin de la vie, elle en est aussi le remède.

Individualiste farouche, l'extrême orgueil qu'il avait de lui-même lui avait rendu plus odieuses les différences de classes et plus sensible sa pauvreté. L'amour qu'il a de sa misère prête un air d'héroïsme à sa fierté. Il se sent pauvre, isolé, malade, mais sa conscience le soutient, et tout en regrettant le temps dont il parle quand il évoque son enfance, il puise cependant dans ces évocations assez de force et de confiance pour continuer sa tâche du lendemain en suivant l'exemple de ceux qui, les premiers, lui ont appris la droiture et l'honneur.

Nous autres, les Tillier, nous sommes faits de ce bois dur et noueux dont sont faits les pauvres. Mes deux grands-pères étaient pauvres, mon père était pauvre, moi je suis pauvre, il ne faut pas que mes enfants dérogent. Mes parents ne m'ont rien donné à moi, et je leur en suis reconnaissant ; s'ils m'avaient donné beaucoup, je n'oserais peut-être pas mettre leur nom au bas de mes pamphlets.

Indomptable fierté, admirable résignation d'un esprit pour lequel l'accomplissement du devoir était plus haut que tout !

A ses débuts dans le journalisme, il avait eu nettement conscience du labeur que sa nouvelle carrière allait lui imposer, et sans se faire illusion sur les difficultés qui l'attendaient, il s'était promis de ne pas dévier de son chemin. Maître d'école, il avait tenu jusqu'au bout à imposer son enseignement à ceux qu'il s'était chargé d'instruire ; journaliste que la hauteur de son talent mettait au rang des philosophes, il devait rester résolu à observer toujours la même règle de conduite, c'est-à-dire à ne rien écrire qui ne fût l'expression même de sa conscience littéraire et philosophique. Quelle profession de foi pourrait jamais être rédigée qui dépassât en grandeur celle-ci, établie à ses débuts dans le journalisme ?

L'âme d'un citoyen doit être grande et propre, et il ne suffit plus pour être honnête homme de ces petites vertus qui s'exercent au coin du feu ; la vertu de ce siècle ce doit être le désintéressement, le dévouement à tout ce qui est généreux ; c'est la puissance d'être soi-même, de rouler dans son propre tourbillon et de ne pas se laisser entraîner par celui des grosses planètes.

La puissance d'être soi-même, quelle forte expression, et comme on a nettement conscience que les tourments endurés et les luttes soutenues étaient nécessaires à un pareil athlète pour qu'il parvienne à la complète réalisation de sa valeur !

De son premier recueil de pamphlets, *les Cousins*, un seul nous a été conservé dans ses œuvres. Il y défend les intérêts des contribuables contre la municipalité et proteste avec véhémence contre l'exclusion du peuple d'un bal offert avec ses deniers. Dans les réformes locales qu'il propose, comme dans les moyens qu'il indique pour leur aboutissement, c'est toujours le même sentiment qui domine, favorable aux ouvriers, favorable aux malheureux, hostile aux bourgeois et aux conservateurs.

Peu à peu, cependant, suivant une méthode de généralisation qui lui est chère, il porte le débat plus haut, chaque question particulière se rattache toujours par quelque angle au problème social tout entier, et après avoir rêvé d'embellir sa ville natale, et d'élever l'esprit de ses concitoyens, le voilà qui conçoit l'intérêt supérieur de la patrie et les grandes réformes qui pourraient la servir. C'est ainsi qu'il en vient à publier ses *Lettres au système électoral*, dans lesquelles il tend à remplacer le système censitaire par le suffrage universel, puis, convaincu de plus en plus de la nécessité de frapper le mal à sa base, il bâtit tout un plan de *réforme de l'enseignement*. Ce qu'il veut, c'est une éducation nationale, affranchie du prêtre et de l'universitaire, capable de donner aux générations à venir les principes de solidarité sociale qui tendront à réaliser l'égalité de tous les citoyens.

J.-J. Rousseau avait voulu que l'homme fût, avant tout, fils de la nature, Tillier veut qu'il soit fils du corps social tout entier. Son système est renouvelé en somme plus des Romains et des Spartiates que de Jean-Jacques, et de nos jours un homme politique (1) n'a pas craint de le préconiser.

L'éducation des enfants appartient non aux familles, mais à la nation elle-même. Il faut que l'âme des enfants grandisse, comme leur corps, sous le regard de la loi.

La fougue de Tillier, sa profondeur de vues, la richesse d'argumentation par laquelle il avait su rendre vivant le très haut intérêt de toutes ces questions l'avaient signalé à l'attention publique, et quelques écrivains de l'époque, comme Cormenin et Félix Pyat, s'étaient liés d'amitié avec lui. Peu s'en fallut à ce moment que le chemin de Paris ne lui fût ouvert.

(1) M. Ferdinand Buisson.

Malheureusement, l'enthousiasme dont il témoignait, en face de ces pures conceptions d'un ordre social meilleur, ne l'empêchait pas de jeter les yeux autour de lui, et dès qu'un abus le frappait ou que le ridicule de ses adversaires prêtait le flanc la critique, il devenait impitoyable ; le philosophe s'effaçait devant le journaliste.

Une condamnation à 3.000 francs de dommages et intérêts qu'obtint contre lui M. Avril, président du tribunal de commerce de Nevers, porta à *l'Association* un coup dont elle ne se releva pas. Alexandre Tillier, qui aidait son frère comme gérant du journal, mourut sur ces entrefaites, et *l'Association* elle-même cessa de paraître dès les premiers mois de 1843. Le rôle de cette feuille avait été considérable. Pendant trois années, elle avait été, comme organe du parti démocratique, le plus redoutable adversaire du journal du gouvernement : *l'Echo de la Nièvre*.

C'est presque exclusivement dans ses colonnes que se trouvent les pages lumineuses dont nous avons pu, au hasard des souvenirs, citer quelques extraits; c'est aussi dans ses feuilletons que fut publié le chef-d'œuvre de Tillier, *Mon oncle Benjamin*, roman auquel nous devons une mention spéciale tant à cause de sa réelle valeur littéraire que pour la lumière qu'il jette sur la vie et sur le caractère de l'auteur des pamphlets.

L'oncle Benjamin était, dans la réalité, le grand-oncle maternel de Claude Tillier. On peut voir dès les premiers traits — et ce que nous avons cité rendra cette constatation encore plus sensible — que Benjamin et l'auteur ne font qu'un, et que ce médecin de campagne haut de cinq pieds dix pouces, grand redresseur de torts, très fort en paradoxes, rabelaisien dans ses propos et dans son appétit, aura moins à charge de guérir ses clients de leurs maux que leurs esprits des préjugés et des sottises.

Il n'y aura donc, à vraiment parler, pas d'intrigue. Avec une bonhomie et une simplicité charmantes, quelques personnages évolueront sous la férule toute amicale de Benjamin, dans un coin de la Nièvre admirablement décrit.

La plupart des entretiens auront lieu à table, non pas autour d'une table étroite entourée de gens mal à l'aise, mais dans un beau décor champêtre ou dans une vieille auberge de province

où l'on discute en faisant ripaille, et où l'on boit jusqu'à ce qu'on chante.

Voici le portrait de la famille :

Mon grand-père était porteur de contraintes ; ma grand'mère était une petite femme à laquelle on reprochait de ne pouvoir voir quand elle allait à l'église si le bénitier était plein. Elle est restée dans ma mémoire comme une petite fille de soixante ans. Au bout de six ans de mariage, elle avait déjà cinq enfants, tant garçons que filles ; tout cela vivait avec le chétif bénéfice de mon grand-père et se portait à merveille.

On dînait sept avec trois harengs, mais on avait le pain et le vin à discrétion, car mon grand-père avait une petite vigne qui était une source intarissable de vin blanc.

Tous ces enfants étaient utilisés par ma grand'mère selon leur âge et leurs forces. L'aîné, qui était mon père, s'appelait Gaspard ; il lavait la vaisselle et allait à la boucherie ; il n'y avait pas de caniche mieux apprivoisé que lui ; le cadet balayait la chambre, le troisième tenait le quatrième sur ses genoux, et le cinquième se roulait dans son berceau. Pendant ce temps, ma grand'mère était à l'église ou causait chez la voisine. Au demeurant, tout allait bien ; on arrivait cahin-caha sans faire de dettes jusqu'au bout de l'année. Les garçons étaient forts, les filles n'étaient pas mal, et le père et la mère étaient heureux.

Ce tableau de la vie de province est, n'est-ce pas, d'une vérité saisissante, et n'y eût-il que des pages comme celles-là, la saveur de leurs détails suffirait à assurer l'intérêt de l'ouvrage ; mais l'analyse des caractères ne le cède en rien à l'exposition des faits, et on pourra voir, par cette présentation de Benjamin, que l'auteur sait aussi bien tracer un portrait que définir une situation.

Mon oncle Benjamin avait cinq pieds dix pouces, il portait une grande épée au côté, avait un habit de ratine écarlate, une culotte de même couleur et de même étoffe, des bas de soie gris-perle et des souliers à boucle d'argent. Sur son habit frétillait une grande queue noire presque aussi longue que son épée, qui, allant et revenant sans cesse, l'avait badigeonné de poudre, de sorte que l'habit de mon oncle ressemblait, avec ses teintes roses et blanches, à une brique sur champ écaillée.

Mon oncle était médecin ; voilà pourquoi il avait une épée. Je ne sais si les malades avaient grande confiance en lui, mais lui avait fort peu de confiance en la médecine. Il avait cependant des prin-

cipes ; il prétendait qu'un homme à jeun était un homme encore endormi, que l'ivresse eût été un des grands bienfaits du créateur si elle n'eût pas fait mal à la tête, et que la seule chose qui donnât à l'homme la supériorité sur la brute, c'était la faculté de s'enivrer. La raison, disait mon oncle, ce n'est rien ; c'est la puissance de sentir les maux présents, de se souvenir des maux passés et de prévoir les maux à venir. Le privilège d'abdiquer sa raison est seul quelque chose.

Voilà un des exemples de paradoxes tels qu'on les rencontre à chaque instant. Ils sont exprimés pour la plupart avec une verve gauloise qui fait plaisir. Qui songerait en effet à se choquer de la franchise d'allures de l'oncle Benjamin? Il boit, il mange, il rit, il a bon estomac, et l'impression qui se dégage de ses paroles comme de ses actes, c'est qu'il est, aussi bien au moral qu'au physique, d'une constitution robuste et saine.

Rien n'est plus amusant que l'état de discorde continuelle qui règne entre ce gros réjoui-bon-temps et sa sœur, cette petite femme forcée de se hausser pour prendre de l'eau bénite.

Leurs querelles sans fin, dont l'une se termine par une bataille à coups de pincettes, les remontrances quotidiennes que Benjamin accueille, quand il est gris, en chantant mironton mirontaine, et enfin l'énergique résistance de cet insouciant aux conseils de sa sœur, qui veut lui faire épouser M^lle^ Minxit, sont des épisodes délicieux traités avec humour, et dignes des bons conteurs anglais.

Présenté à M^lle^ Minxit malgré ses efforts, il trouve en elle une fiancée qui ne lui convient guère et dissimule tant bien que mal son dépit, pour ne désobliger personne, mais en revanche, il s'éprend d'une amitié très vive pour son futur beau-père, médecin de Corvol, un peu charlatan, peut-être, au demeurant toutefois le meilleur homme du monde.

M. Minxit était médecin, je ne sais pourquoi. Il avait une très belle bibliothèque, mais il ne mettait jamais le nez dans ses livres. *Il disait que, depuis que ses bouquins étaient écrits, le tempérament de l'homme avait changé.* Comme il ne savait rien, il comprit que pour réussir il fallait persuader à la multitude qu'il en savait plus que ses confrères, et il s'adonna à la divination des urines.

On peut voir, par ces quelques lignes, le parallélisme des deux caractères de Benjamin et de M. Minxit, qui étaient si

bien faits pour s'entendre, si bien même que Benjamin consent enfin, un jour, à aller faire sa demande en mariage ; mais Arabella est éprise d'un certain M. de Pont-Cassé, bretteur insolent, et désespérée d'appartenir à un autre elle se laisse enlever.

La mort brusque de M. de Pont-Cassé, tué en duel par un voyageur, et celle d'Arabella, qui meurt en apprenant la fatale nouvelle, surprennent un peu au premier abord. C'est du reste la partie la moins vraie et la moins intéressante du livre. Mais les pages qui suivent rachètent amplement ce défaut et il semble que Tillier ait eu hâte, en quelque sorte, d'arriver à l'admirable épisode qui termine l'ouvrage.

La mort si soudaine de sa fille avait fortement ébranlé la santé de M. Minxit. En vain, Benjamin et quelques amis essayent-ils de lui rendre son insouciance, il tomba dans une mélancolie profonde, et ni les soins de son entourage, ni l'approche du printemps et des premiers beaux jours ne purent le ramener à la vie.

C'était un soir de mai. Il se promenait appuyé sur le bras de Benjamin. Le ciel était limpide, la terre était verte et parfumée, les demoiselles voltigeaient avec un harmonieux frôlement de leurs ailes entre les roseaux du ruisseau, et l'eau toute couverte de fleurs d'aubépines murmurait sous la racine des saules. — Voilà une belle soirée, dit Benjamin, cherchant à tirer M. Minxit de cette sombre rêverie qui enveloppait son esprit comme un linceul. — Oui, répondit celui-ci, une belle soirée pour le pauvre paysan qui va entre deux haies fleuries, sa pioche sur l'épaule, vers sa chaumière qui fume et où l'attendent ses enfants, mais *pour le père qui porte le deuil de sa fille, il n'y a plus de belles soirées.*

Il convenait d'attirer l'attention sur cette admirable réponse inspirée par l'amour paternel, pour bien établir la profonde sensibilité de ces rieurs chez qui on retrouve parfois les procédés des sophistes, mais dont les sentiments, malgré l'ironie et les paradoxes, savent rester de bon aloi. Les pages qui vont suivre sont toutes consacrées au récit de la mort de M. Minxit, et c'est là surtout que Tillier s'élève à une hauteur de pensée et à une puissance d'émotion qui le mettent de pair avec les plus grands écrivains.

Malade lui-même, ayant à ce moment à peine deux années à vivre, il semble que le pressentiment de sa fin prochaine

lui ait inspiré ces accents, dont la sincérité gagne l'esprit du lecteur.

L'analyse forcément trop brève de ce livre ne nous permet malheureusement pas de citer en entier ici toutes ces pages dans lesquelles il est presque impossible de faire des coupures. Il nous reste, d'autre part, à signaler certains passages où, après tant de verve et de finesse, on aime à retrouver l'énergie de parole et la sobriété d'expression du rude pamphlétaire.

La noblesse est la plus absurde de toutes les choses, c'est une révolte flagrante du despotisme contre le créateur. Dieu a-t-il fait plus hautes les unes que les autres les herbes de la prairie, et a-t-il gravé des écussons sur l'aile des oiseaux ou sur le pelage des bêtes fauves ?

Et ceci :

Quand j'apprends que le roi a créé une famille noble, il me semble voir un cultivateur planter dans son champ un grand niais de pavot qui infectera vingt sillons de sa graine.

Et plus loin :

La gaieté du pauvre est une espèce d'orgueil. J'ai été pauvre entre les plus pauvres, eh bien, je trouvais du plaisir à dire à la fortune : je ne me courberai pas sous ta main, je mangerai mon pain dur aussi fièrement que le dictateur Fabricius mangeait ses raves.

On peut s'étonner à bon droit qu'en dehors des pamphlets un livre aussi puissant et aussi varié dans son intérêt ait pu laisser le nom de Tillier inconnu du grand public.

M. Marius Gérin, dans une très belle étude à laquelle nous devons beaucoup de documents intéressants, cherche à percer les raisons de cet abandon, et, après avoir constaté, non sans quelque dépit, que, depuis 1866, les Allemands, grâce à la traduction de Pfau, considèrent Tillier comme un classique, il attribue l'ostracisme dont il a été frappé à sa trop grande indépendance de pensée et de caractère.

Il a poussé l'indépendance jusqu'au scrupule, dit-il, jusqu'à un état presque maladif. Sa vie a été une lutte de tous les instants pour préserver son moi de toute atteinte. C'est un nouveau Diogène cherchant en vain son homme, mais tandis que le philosophe grec s'isola volontairement des hommes par raison philosophique, lui demeura

isolé par nécessité, par refus de se plier aux exigences de son époque, par intraitable humeur, par excès d'individualisme, par orgueil de sa propre valeur. C'est un isolé dans la société, dans la politique, dans la littérature, dans la gloire. Il serait difficile de le rattacher à aucune école, *il lui échapperait toujours par quelque côté.*

Argument excellent s'il en fut, et qui montre avec beaucoup de précision la raison la plus profonde pour laquelle Tillier est resté méconnu. Il a voulu, en somme, *être lui-même*, sans s'inféoder à aucun parti. Son but fut l'affranchissement du peuple et l'amélioration du sort des humbles ; il y travailla donc sans cesse, saluant la beauté et la vérité quand il les rencontrait, mais résolu cependant à se montrer toujours sévère, lorsque sa conscience lui en ferait un devoir.

Socialiste ? Il admet le droit de propriété et d'hérédité. Révolutionnaire ? Il se déclare patriote. Chrétien ? Il s'incline devant la religion de J.-C., mais non pas devant celle des prêtres.

Dans l'affaire dite des *Flotteurs*, il admire ces gens qui en sont venus à se liguer sans avoir eu « d'autre enseignement que celui de la misère », mais il ne va pas, néanmoins, jusqu'à la création d'un syndicat.

Tous ces traits prouvent sa sincérité et la noblesse de son caractère, mais, ainsi qu'il a été dit plus haut, ils contribuent à faire de lui un être à part qu'aucun parti, qu'aucune école n'aimeront citer, de peur de le trouver en contradiction sur quelque point de leur doctrine.

Claude Tillier mourut à Nevers, place Guy-Coquille, d'une maladie de poitrine, le 12 octobre 1844.

Peut-être les privations et les tourments qu'il avait endurés au cours de ces années de lutte ardente n'étaient-ils pas étrangers à sa mort prématurée. Un sentiment d'amertume et de regret vous envahit lorsqu'on songe à l'infortune de pareils hommes, et cependant qui pourrait dire si les maux dont ils ont souffert n'ont pas été la cause même de leur génie ?

Il ne s'agit pas là de dissertations plus ou moins fantaisistes construites sur des hypothèses par un rêveur habile; toujours en effet dans Tillier on trouve le penseur derrière le sophiste et s'il rappelle Zénon d'Elée et la méthode éristique par la forme de son argumentation, il laisse paraître volontiers dans

ses plus belles pages, l'amour de la beauté antique, de la beauté platonicienne.

Nous ne saurions mieux faire, pour terminer cette étude, que de citer les éloquentes paroles prononcées par Michel de Bourges au cours d'un procès intenté au journal *la Tribune*, quelques années avant qu'il n'en vînt à plaider pour *l'Association*.

On dirait que déjà ces paroles s'adressent à Tillier.

> Encouragez donc, au lieu de les punir, les écrivains qui vivent d'abnégation et de sacrifice, qui se dévouent à la patrie et qui flétrissent partout où ils l'aperçoivent cette corruption qui avilit, qui dégrade, qui éteint l'homme dans ses plus nobles facultés.
>
> Et vous aussi, Messieurs, écrasez-la, cette corruption, faites appel à votre conscience, à votre probité ; que, parmi nous, se réveillent enfin les vertus patriotiques, que, par elle, notre France redevienne noble, forte, grande et généreuse. C'est son lot, c'est sa gloire, n'allez donc pas frapper ceux qui combattent pour lui assurer de hautes destinées.

Temps admirable et fécond, tout de vaillance et d'héroïsme, où, d'un bout à l'autre de la France, un même désir de grandeur et de liberté faisait battre les cœurs et fermenter les cerveaux, dans l'attente des réformes prochaines !

C'est seulement plus tard que Félix Pyat eut l'idée de réunir en volume et de publier les œuvres éparses de Tillier. Il fit ce travail en prison, où Frébaut, l'avoué de Nevers, lui envoya les documents dont il avait besoin. Un article diffamatoire à l'adresse de J. Janin lui avait valu sa condamnation. Il la purgea à Sainte-Pélagie, dans la cellule même qu'avait occupée Lamennais.

Enfin, vers la même époque, sur sa recommandation, George Sand entrait aux *Débats*.

MARTIAL PERRIER.

L'ESPRIT MYSTIQUE
DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE

—

> Il disait qu'en la Bible était contenue la plus pure des doctrines, et qu'à côté de l'histoire de Dieu les prophètes inspirés y avaient tracé l'histoire future du monde.
>
> DOM PORELLI, *Souvenirs*.

Ce n'est pas sans surprise qu'en l'an 1628 les membres du Parlement virent un nouvel élu prendre place au milieu d'eux. C'était un homme à l'aspect rustique, commun de mise, gauche dans son attitude, et d'une sommaire instruction. D'un caractère sombre, souvent brutal, il avait parfois des accès de gaieté exagérée, qui toujours dissimulaient le jeu d'une diplomatie habile. Nature bizarre, incompréhensible, énigmatique, dans laquelle, parmi d'autres contrastes, on remarquait la plus fine des courtoisies enrobée dans une rusticité grossière.

Le nouveau député venait des marais de Huntingdon, pays mélancolique et crépusculaire, qui mire sa tristesse dans les flots troubles de l'Ouse. Il avait quitté sa ferme, ses plantations d'orge et de houblon, ses gras troupeaux, et ses verts pâturages tout bordés d'arbres à fruits et de saules argentés. Des heures paisibles pour lui s'étaient écoulées là, au sein d'une population de métayers-marchands, rudes et bons compagnons de glèbe. Mais il ne regrettait rien de la paix immuable des champs. Et s'il s'était ainsi décidé à quitter ces chose sylvestres, pour venir s'agiter au centre des passions politiques du temps, c'est que son imagination extraordinaire rêvait d'un horizon plus vaste que celui de son paysage humide et brumeux. Au lieu d'une métairie, il ambitionnait un palais ; au lieu d'un troupeau, il voulait une armée; et au lieu d'une simple influence de député cantonal, il se sentait capable d'une prépondérance mondiale.

En attendant les décisions de sa destinée, la tribune parlementaire le porte peu. Ses relations familières avec les puri-

tains et les Ecossais, ses conversations avec Hampden et Saint-John, qui sont ses parents, suffisent pour attirer sur sa personne l'attention de ses collègues politiciens. Mais nul député, nul auditeur ne soupçonnent le génie enfermé dans cet obscur inconnu. Seul, Hampden devinera tout ce qu'il y a de force matérielle et morale en la personne de son étrange cousin. Et un jour qu'après une séance les membres du Parlement se moquaient ouvertement de l'allure un peu grotesque de ce provincial, Hampden dit à ses ironiques voisins : « Riez et « souriez, Messieurs ! Pourtant, qui sait si ce vendeur d'orge « ne sera pas bientôt l'un des plus grands personnages de « l'Angleterre? »

Or, la prophétie de Hampden devait pleinement se réaliser. Ce rustre, ce pousseur de bœufs, c'était le futur Protecteur d'Angleterre. C'était Olivier Cromwell, cette conscience rigide, ce républicain austère qui plus tard décapitera un Roi. C'était ce puritain tour à tour triste et joyeux, doux et cruel, hypocrite et loyal, qui bouleversera les institutions du *Droit divin*, la cour, la chevalerie, les Parlements. Il fera cela avec sa gaucherie, avec sa horde des *Cottes de fer*, avec son bâton d'éleveur transformé en sceptre, avec le décret du *renoncement à soi-même*, enfin..... avec la *Bible*.

La *Bible*..... Voilà vraiment l'arme offensive de la Révolution d'Angleterre. Cet in-douze modeste, que Cromwell, Hampden, Ireton, Ludlow, et autres grands révolutionnaires portent constamment dans les fontes de leur selle, ou dans la poche de leur pourpoint; ce livre, petit par son format, mais si grand par l'intellectualité de son texte, voilà ce qui, mieux que l'épée, va transformer la vie des trois nations symbolisées en la *croix*, le *chardon* et la *harpe*.

C'est par la *Bible* et par les théories de Jean Knox, que le fermier de Huntingdon va grouper et ameuter tous les puritains contre l'élégante dynastie des Stuarts, contre Charles Ier et Henriette de France, ces princes qui lisent l'Evangile. Novateur positif, Cromwell est en même temps un chercheur d'idéal. Il a compris que l'Angleterre, par sa foi, pouvait devenir une nouvelle Judée, que c'était là sa sauvegarde, son soutien dans le monde, et qu'en cultivant ce sentiment il assurerait le salut et la supériorité de sa race. Par la lecture des sermons calvinistes, par le chant des psaumes, il subju-

guera les foules. Il leur communiquera la fièvre théologique qu'il a contractée dans le brouillard épais de son comté natal. Il leur fera toucher du doigt les prédestinations de l'*Apocalypse* et des *Nombres*. Enfin il persuadera la nation anglaise qu'elle est désignée de par le monde pour accomplir une mission de justice, *une mission du Seigneur*, et que c'est lui, Olivier Cromwell, qui la guidera dans cette voie d'affranchissement et de perfection.

Avec ce fanatisme il va créer l'armée, et avec l'armée il établira la dictature. D'ailleurs il ne dissimule pas son plan. Après l'événement de Edge-Hill, un jour de l'année 1642, il eut la conversation suivante avec Hampden :

— Nos commis de Londres, dit-il, et nos fils de marchands de vin enrégimentés sous le drapeau du comte d'Essex tiendront peut-être difficilement contre les *Cavaliers* dont le métier est de battre?

— Nos ennemis, répond Hampden, ont en effet pour eux l'antique honneur.

— Sans doute, reprend Cromwell, mais nous les attaquerons maintenant avec la primitive foi. Sans la foi, nous serions vaincus. Par la foi, nous serons vainqueurs.

Ce principe trouvé et résolument arrêté, Cromwell se met à l'œuvre. Avec un choix minutieux, il constitue d'abord une compagnie. Puis il transforme ce premier groupe en un fort régiment dont chaque unité possède l'âme d'un antique apôtre. En un règlement intérieur et extérieur mêlé de préceptes bibliques, Cromwell défend tous les abus et les excès auxquels se livrait ordinairement la soldatesque en pays vaincu. Les fers aux maraudeurs; à l'ivrogne, la cangue en un tonneau ou l'emprisonnement avec jeûne; au violateur de femmes, la mort. En dehors des contributions obligées et limitées aux strictes besoins journaliers, Cromwell défend expressément de toucher aux animaux domestiques du paysan, de coucher dans les greniers sans l'autorisation des propriétaires, d'endommager les récoltes par malveillance ou par esprit de répression. Ce capitaine religieux se souvient avant tout qu'il est lui-même laboureur, et c'est pourquoi il exige qu'un soldat soit fort, mais sans barbarie, sans l'inutile destruction dont les résultats sont toujours nuisibles à la masse des citoyens. Avec une voix merveilleusement convaincante, il dit à ses *Cottes de fer* :

— Allez et ne buvez jamais, ne blasphémez et ne jurez pas.

Chantez en votre âme les psaumes et les lois de Dieu, et faites-vous tuer comme des saints. Heureux ceux qui savent mourir pour le Seigneur !

Par des sermons semblables il suscitait la Révolution partout où il passait, préparant par le prêche l'idéal qui devait être la caractéristique des armées révolutionnaires. A ces hommes farouches, il parlait de l'austérité, du repos et de la béatitude morale que l'on trouve dans les saintes écritures. Par des élans d'imagination il les enflammait en leur développant les idées de famille et de patrie, voilant sous cette éloquence puritaine et hébraïque tout ce que son cerveau détenait de plans politiques. Mieux encore, Cromwell possédait, à certaines heures des saillies d'esprit, des exposés de théories d'action, qui forçaient l'attention de son auditoire, obligeant ainsi ceux qui l'écoutaient à méditer sur ses observations d'inspiré. Et des acclamations enthousiastes partout l'accompagnaient.

Un des traits principaux de la diplomatie de Cromwell, et qui démontre comment il entendait placer la politique au-dessus du sectarisme, c'est la tolérance dont sont empreints tous ses gestes de capitaine à l'adresse de ses soldats. On le vit un jour donner une sévère leçon de respect religieux au major Crawford, qui avait suspendu dans ses fonctions un lieutenant colonel, officier hardi dont les opinions calvinistes ne correspondaient pas à celles de son chef :

L'Etat, Monsieur, écrivit-il à Crawford, en choisissant des serviteurs, ne s'occupe pas de leurs opinions. S'ils consentent à servir avec fidélité, cela suffit. Je vous ai conseillé précédemment d'user d'indulgence envers ceux qui pensent autrement que vous ; si vous l'aviez fait quand je vous en ai donné l'avis, j'estime que vous n'auriez pas tant trouvé de difficultés sur votre chemin.

Tel est Cromwell. Pour lui, le soldat doit être avant tout honnête et brave. Que lui importe la forme de la foi ! Si le soldat en possède une, tant mieux, car, dans la pensée de ce conducteur d'hommes, la foi c'est le complément et le fortifiant de la droiture et du courage. Mais il ne l'impose pas ; il la cite en exemple, la présente et la propose seulement avec tact, avec justesse, de même qu'il ne donne jamais un ordre sans une politesse exquise. Avec ces principes-là, il réussira

toujours ; et dès ses premiers essais dans la lutte, tout s'inclinera sous la virile souplesse de son génie, amenant insensiblement les individualités à cette confiance, à cette tenue, à cette grandeur de vie dont il puisera les moyens dans Ezéchiel et qui fera toute sa puissance conquérante.

§

Tandis que les troupes royales vont dans les comtés, dans les villages, pillant chaque demeure, n'agissant que par violence avec une absence totale d'organisation, les *Cottes de fer* marchent avec leur illuminisme dans le cœur et dans le regard, se faisant tuer sans plainte, gagnant une bataille sans exagérée manifestation de joie, sans poursuite de vengeance. Mais l'heure du repos arrivée, lorsque le moment est venu d'examiner les pertes subies, tous à genoux, *Bible* en mains, les bataillons du Parlement remercient le Seigneur de leur avoir accordé le succès de la journée, ou le prient de les épargner dans les luttes du lendemain. En vain Henriette de France s'obstine-t-elle à ce que son époux commette faute sur faute pour avoir enfin raison de ce Parlement d'énergies mystiques et de ses troupes hardies ! En vain le Roi s'attache-t-il Hotham et sir Hugh Cholmley ! En vain sacrifie-t-il la tête de Strafford ! Les obstacles s'accumulent, se multiplient contre les splendeurs du trône, contre le droit de souveraineté prétendûment basé sur la décision divine. La *Bible* est là, cuirassant le droit et la volonté d'un Peuple, terrassant les abus d'une dynastie, élevant les âmes dans une ardeur vraiment israëlienne.

Cette armée n'est-elle pas un pouvoir réel appelé par Dieu ? dit Cromwell à Robert Hammond, qui hésitait devant le futur régicide. N'est-elle pas créée pour sauver le peuple et combattre le Roi de façon à obtenir le triomphe de la Patrie ? Robert, oublie les hommes et interroge le Seigneur. Ne crains pas les dangers, mais mesure-les et agis ensuite... Je t'écris tout cela parce que je t'aime et que je ne voudrais pas te voir écarté de la ligne droite...

Et cette armée, dont le cri de ralliement était : *Dieu avec nous !* sabrait au nom de l'Eternel, déroutait les *Cavaliers* en priant, égorgeait à Grantham et à Gainsborough en chantant les versets lyriques de Saül. Après chaque triomphe de la cause populaire, Olivier Cromwell envoyait au Parlement les détails de la bataille gagnée. Mais ce n'est jamais lui ni ses

soldats qui sont les vainqueurs ; c'est toujours le Seigneur. Dans ces rapports traduits par Dargaud (1), la foi de Cromwell et des siens y est exposée sans détour, avec ce grand sentiment qui est le levier puissant de toute la masse anglicane :

Grantham, 13 mai 1643.

Dieu nous a accordé une glorieuse victoire sur nos ennemis. Ils avaient vingt-et-un étendards de cavalerie légère et deux ou trois de dragons. C'est vers le soir qu'ils sont sortis et se sont formés devant nous, à deux milles de la ville. Aussitôt que nous entendîmes le cri d'alarme, nous déployâmes nos forces, qui consistaient en douze escadrons... Quelques-uns de nos soldats étaient dans un état de faiblesse et de fatigue aussi grand que vous n'en avez jamais vu. Pourtant il a plu à Dieu de faire pencher la balance en faveur de cette poignée d'hommes... L'ennemi nous attendait de pied ferme ; nos hommes le chargèrent vigoureusement. Par la Providence divine, nous le mîmes aussitôt en déroute...

Après l'importante victoire de Gainsborough, même lettre, même reconnaissance à l'adresse du Ciel, même audace dans cette mêlée de titans où chaque poitrine se faisait trouer pour une idée ; « où cheval contre cheval, dit encore Cromwell, chacun travaillait ferme de l'épée et du pistolet ». Complétant ces bulletins, le futur Protecteur écrivait des lettres fort curieuses et fort documentées à ses parents et amis ; lettres dans lesquelles il expose la valeur de ses troupes et leur attachement à la cause sainte :

Mes troupes augmentent, dit-il dans une lettre adressée à Saint-John. Ce sont des hommes que vous estimeriez si vous les connaissiez. Pas d'anabaptistes ! Ce sont d'honnêtes et sages chrétiens qui s'attendent à être traités comme tels... J'espère en Dieu et je veux y risquer ma peau. Les miens pensent de même. Chargez de fardeaux leur patience, mais ne l'écrasez pas.

Et plus loin il ajoute encore :

Je réussis à enrégimenter des hommes qui ont la crainte de Dieu devant les yeux et de la vertu dans ce qu'ils font. Aussi ne sont-ils jamais battus, mais toujours battants.

C'est avec ces éléments et cette tactique que les événements se multiplièrent si rapidement. C'est par cette conception

(1) Jean-Marie Dargaud. *Histoire d'Olivier Cromwell*, 1867. Cet ouvrage constitue à mon avis la plus intègre des études françaises faites sur Cromwell.

philosophico-militaire que gravitent autour de Cromwell tous les acteurs du grand drame social qui se joua sur la terre britannique du XVII^e^ siècle. C'est par elle que tomba l'étendard palatin du prince Rupert ; que s'éteignirent les acclamations et la vie des *Cavaliers ;* que s'exila Henriette de France, cette fille d'Henri IV si funeste à son époux ; que cinq mille cadavres restèrent sur la plaine tragique de Marston-Moor ; que tombèrent les têtes de Laud et des Hatham père et fils ; que tour à tour la guerre et la paix, l'ordre et l'anarchie éclatèrent en lueurs terribles dans les trois états. Troubles sanglants, justice exterminatrice, refuge illusoire du Roi au sein des Ecossais, trahisons sourdement combinées, agonie morale d'un monarque de château en château, tout cela fut le résultat voulu et habilement calculé de l'idéal biblique que Cromwell sut développer dans le cerveau des *Têtes rondes*.

Au cliquetis des épées parlementaires et au chant lugubre des psaumes, Charles I^er^ vit disparaître un à un tous ses partisans, sa femme, ses enfants, son armée. Cromwell était enfin parvenu à son premier but ; encore un pas et la République d'Angleterre sera fondée sur les ruines d'une dynastie brillante. Mais le dictateur conservera sans cesse son timbre de mysticisme qui lui fut si précieux. C'est toujours le Seigneur Dieu Sabaoth qui le guidera ! C'est toujours aux cris de David que les *Cottes de fer* enlèveront les villes et renverseront les Parlements ! Et l'ancien fermier de Huntingdon conclura que ce vaste ensemble, de faits révolutionnaires et évolutionnaires, n'est pas son œuvre, *mais uniquement celle d'un Dieu vivant, et qu'il faudrait être athée pour ne pas le reconnaître.*

§

Dieu et Cromwell...Cela ne fait qu'une seule et même force. Alliance extraordinaire autant que redoutable, mélange de deux noms prestigieux, union troublante du poignard et de la prière. Longtemps le Roi luttera sans comprendre, sans voir ce formidable assemblage. Pourtant, on en parle dans son entourage, on ose même lui faire entrevoir que le céleste appui semble abandonner le sceptre royal ! Dans son exode lamentable, il pense à cet abandon, mais ne veut pas y croire. Courses affolées par la campagne, soupers frugals dans une hutte,

sommeil agité sous la tente ou sur la bruyère des landes désertes : immense palais où Charles Ier a les étoiles pour lambris d'or. Partout, en dépit des déroutes successives, l'espoir d'un relèvement l'accompagne obstinément.

Une nuit, la superstition, ce soutien ordinaire des désespérés et des faibles, vint confirmer cette espérance malheureuse. C'était dans la chambre à coucher d'Oxford. Le roi sommeillait, gardé par le comte de Lindsey, fidèle compagnon d'infortune qui reposait là sur un lit de sangles. Selon l'habitude du roi, un morceau de cire, traversé par une mèche de coton brûlait lentement dans un vase d'argent posé sur un tabouret et répandait dans la chambre une clarté douce. Soudain, le comte de Lindsey, s'éveillant dans les ténèbres, se leva pour ranimer la veilleuse qu'il jugeait très basse. A son grand regret il la trouva complètement éteinte; de peur d'éveiller le Roi, il se recoucha sans la faire rallumer par le valet chargé de ce soin. Paisiblement Lindsey se rendormit jusqu'au matin. Mais quel ne fut pas son étonnement en constatant à son réveil que la lampe brillait d'une flamme inaccoutumée. Charles étant également éveillé, Lindsey lui expliqua que la veilleuse n'avait pas toujours répandu cet éclat lumineux, ce à quoi le Roi répondit qu'il savait, car ayant eu au milieu de la nuit une courte insomnie, il avait regretté l'obscurité profonde de la chambre. Le comte repartit que s'il n'avait pas appelé un valet c'est qu'il s'était refusé d'interrompre le sommeil de sa Majesté.

Vous avez bien fait, reprit Charles. Sans cette attention de votre part je ne constaterais pas aujourd'hui un bon présage. Ma dynastie subit maintenant une éclipse comme l'a subie cette lampe. A son tour, comme ce rayon de cire, elle brillera d'un éclat plus vif que jamais (1).

C'est sous l'influence de cet oracle qu'il se rendit, déguisé en bourgeois, au camp des Ecossais, devant Newark (5 mai 1646). Après un accueil plein de déférence, Charles s'aperçut qu'il était prisonnier lorsque le comte de Leven lui refusa le mot d'ordre des troupes. C'était fini...

Inutiles les discussions dogmatiques avec le pasteur Henderson ! Inutiles les essais de conciliation avec le Parlement de

(1) Mémoires de sir Thomas Herbert, pages 89 et 90.

Westminster, les entrevues avec sir Walter Earle et John Hipperly. Inutile le refus des propositions présentées par les comtes de Pembroke et de Suffolck ! Le Roi est à vendre et les Anglais sont acheteurs. Pour la somme modique de *quatre cent mille livres sterling*, cette marchandise leur est livrée par les Commissaires écossais, le 16 janvier 1647.

§

A partir de Holmsby, première prison du Roi, c'est une nouvelle *via dolorosa* qui commence pour Charles Stuart. Entre des désirs de paix générale, des appels à la justice parlementaire et des attentes toujours vaines de délivrance, Charles traîne une existence vraiment navrante. En dehors des quelques promenades à cheval, des méditations évangéliques quotidiennes et des parties de boules sur la terrasse du château, Charles n'a plus désormais aucune distraction, aucune conversation d'intérêt général, aucune amicale causerie. Lorsque les Commissaires lui enlevèrent ses serviteurs, ce fut un douloureux sacrifice dont il essaya de se consoler en la compagnie de Harrington et Thomas Herbert, deux distingués gentilshommes qui délibérément s'attachèrent à la personne royale. Avec un dévouement merveilleux, Herbert, surtout devint le compagnon des tristes heures. C'est lui qui, chaque jour, procurera à l'illustre prisonnier la plus grande somme de douceur possible dans sa geôle. C'est lui qui notera heure par heure les minutieux détails de la captivité et de la mort royales, pour les léguer à l'histoire avec une impartialité et une exactitude minutieusement scrupuleuses.

Pendant que Charles était transféré de prison luxueuse en cachot splendide, Cromwell et ses partisans poursuivaient leur action. Cromwell notamment, devenu lieutenant-général, était l'âme des armées. Il multipliait çà et là les adversaires de la royauté, et formait des juges comme il avait formé des soldats. Oui ou non le Roi était-il coupable ? Etait-il vraiment l'auteur de la guerre civile qui saignait le pays par toutes ses veines ? Or, la question, ainsi posée, était peu discutable. Les lettres royales saisies au cours de la bataille de Naseby prouvaient surabondamment la culpabilité de Charles Ier. Oui, le sang du peuple anglais avait été versé par sa faiblesse, par son impéritie gouvernementale, par son despotisme malhabile, par la

confiance aveugle avec laquelle il accueillait les dangereux conseils de la Reine. Et devant ces constatations, la sombre parole de Saint John, *l'homme à lanterne sourde*, s'adresse aussi bien à Charles Ier qu'elle s'était adressée à Strafford : « *Il est des personnes auxquelles on ne doit pas accorder* « *la protection des lois, et qu'il faut abattre n'importe* « *comment.* »

Alors, le principal geôlier du Roi, le major-général Harrison, illuminé sectaire qui fut l'aide le plus actif de Cromwell dans le procès royal, ouvre la *Bible* pour établir un réquisitoire rhapsodomantique. Il est écrit au verset 33 du chapitre XXV des *Nombres* :

> L'expiation pour le pays du sang qui aura été répandu ne se fera que par le sang de celui qui l'aura répandu.

Il est écrit aux versets 5, 6 et 7 du chapitre VIII du livre de Samuel, grand juge des enfants d'Israël : « Il faut rejeter l'homme qui veut régner sur les autres hommes. »

Ainsi la divination était claire et précise. Pour obéir à Dieu, pour être fidèle à son code, il fallait tuer Charles Ier, il fallait pour toujours anéantir l'autorité dynastique des Rois. Quand Charles apprit que son sort était en toutes lettres tracé dans le livre du Seigneur, dans cette Bible d'Harrison que Dargaud a feuilletée, il comprit pour la première fois l'importance du pacte conclu entre Cromwell et Dieu. Plus d'influence révélée, plus d'espérance ! C'est bien l'irrémédiable. Le ciel est ouvertement contre le trône, et Charles constate l'inutilité de l'ardent appel que Saül clame à côté de l'inquiétante prophétie :

> Seigneur, tendez votre arc, levez-vous, jugez-moi !
> Emplissez mon carquois de vos flèches brûlantes.
> Que des hauteurs du Ciel, vos foudres dévorantes
> Portent sur eux la mort qu'ils appellent sur moi !

Dès lors, son unique préoccupation devait être sa fin. Il ne lui restait plus qu'à mourir saintement, dignement, élégamment, en homme de cœur et de courage qui saura dédaigner la hache. Cette détermination prise, les versets terrifiants d'Ezéchiel ne l'effrayent plus, mais le font penser. Avec calme il se les fait lire pour bien persuader son âme de l'irrévocable décision.

Il est écrit :

Et toi profane, prince impie d'Israël, il est venu le jour marqué par Dieu pour le châtiment de tes crimes !

Voici ce que dit l'Eternel : Arrachez-lui le diadème, arrachez-lui la couronne. Elle ne sera plus. J'élèverai ce qui est bas et j'abaisserai ce qui est haut !

Et c'est bien à lui que s'adressent ces menaces : *De te fabula narratur.* Avec un frisson sur la nuque, il se redit la phrase qui vient conclure l'avertissement fatal du prophète :

Voici l'épée ! Elle a été aiguisée et fourbie pour la confier à la main de celui qui tue.

Toutes ces pensées, tous ces troubles intérieurs du royal prisonnier, l'évêque Gauden, par une inspiration sublime, les a groupés en un livre d'une émouvante originalité et d'une dramatique évocation : c'est l'*Eikon Basiliké*. Or, vingt et une années passeront, et l'*Eikon Basiliké* tuera la République d'Angleterre tout comme la *Bible* en avait tué la royauté. Ainsi, parodiant le saint adage, celui qui frappa par le *Livre* devait périr par le *Livre*. Et là encore les esprits retrouveront l'implacable volonté du divin Eternel.

§

Le 30 janvier 1649, dans la chambre à coucher du palais Saint-James, Charles Ier s'éveilla à quatre heures du matin. C'était le suprême réveil, dans la dernière prison. Une lampe à la flamme pâle et fumeuse brûlait encore, unissant sa triste clarté à celle des bûches qui agonisaient dans l'âtre. Sur un matelas posé à terre dormait paisiblement sir Thomas Herbert, qui remplissait les fonctions de valet de chambre royal. Doucement, Charles éveilla sir Herbert et tira les rideaux...

Dehors, c'était la nuit noire, une nuit d'hiver humide et froide, sans astres visibles : ténèbres précurseurs de la nuit sépulcrale. Au loin, dans les jardins de White-Hall, sans pourtant parvenir aux oreilles du condamné, résonnaient déjà les coups de marteaux des charpentiers, dresseurs du funèbre échafaud. Silencieux, Thomas Herbert ranima le feu ; et les ombres des deux hommes dansèrent lugubrement sur la muraille. Charles, en robe de chambre, agenouillé près de la cheminée, pria durant une heure. Puis il convia sir Herbert à l'habiller. Il était exactement cinq heures :

Je veux être aujourd'hui, dit-il, paré comme un marié. Peignez-moi, Herbert, et accommodez-moi avec plus de soin qu'à l'ordinaire.

Et, sans émotion, il choisit lui-même ses vêtements : pourpoint et culotte de velours noir uni, bas de soie, manchettes au petit-pli, col en point de Gênes et souliers à boucles d'or. Soucieux de son courage et de sa dignité ferme, il ajouta :

Herbert, il me faudrait une seconde chemise, car dans une telle saison, je pourrais trembler de froid et les spectateurs abusés croiraient que c'est de peur.

Juxon, évêque de Londres, arriva bientôt. Charles l'accueillit avec joie. La journée précédente s'était entièrement écoulée dans un dialogue religieux entre le Roi et cet évêque qui lui avait administré la communion pascale dans la soirée. En une conversation aimable, Charles fit ses derniers souhaits et ses derniers cadeaux. A sir Thomas Herbert, il remit une *Bible* pour le prince de Galles : « Je souhaite, dit-il, que mon fils « soit toujours respectueux et tendre pour sa mère, affectueux « pour ses frères et sœurs. Ce que je souhaite beaucoup aussi, « c'est que Charles lise souvent cette *Bible* que j'ai tant lue « moi-même. » Peut-être qu'en ce dernier désir faisait-il allusion aux pages menaçantes d'Ezéchiel ?

Également à sir Herbert, il donna, pour le faire parvenir au duc d'York, un petit cadran solaire en argent, et divers livres pour la princesse Elisabeth, le duc de Glocester et le comte de Lindsey. Enfin, destinée à la duchesse de Richmond, il lui remit aussi une superbe montre en or.

La donation de ces choses intimes terminée, il pria l'évêque Juxon de lui lire l'Evangile. D'une voix lente et pleine d'ardente conviction, le prélat commença la lecture du vingt-quatrième chapitre de saint Mathieu, où il est dit : « *Ils l'ont maltraité par haine, et ils ont crucifié leur Roi* ... » D'un geste, Charles arrêta le lecteur... Il pensa que l'Evêque avait choisi ce chapitre pour lui en faire l'application. Mais Juxon lui fit observer que c'était là l'évangile du jour.

Alors, Charles Stuart vit, dans cette coïncidence curieuse, un retour tardif de la protection divine, une lueur de salut dans laquelle lui apparut toute la béatitude où sa pauvre âme allait être bientôt recueillie. C'est dans cette minute poignante

que chantèrent en son cœur les paroles de commisération, de repos et de pardon que l'évêque Gauden nous a léguées dans l'*Eikon Basiliké*.

Tu connais, ô Seigneur ! les reproches et l'opprobre dont on m'accable ? Mes adversaires sont tous devant toi. Mon âme est au milieu des lions, parmi ceux qui s'appliquent à souffler l'incendie. Mais c'est toi, ô Dieu, toi qui par ta justice, nous infliges la mort et par ta miséricorde nous en sauves. Si tu veux être avec moi, Seigneur, je ne craindrai ni ne sentirai aucun mal, même dans mon passage à travers la sombre vallée. Lorsque je meurs, je sais que toi, mon Rédempteur, tu vis à jamais. Bien que tu me donnes la mort, tu m'as encouragé à espérer en toi une vie éternelle. Tu m'as permis, comme homme, de te prier que ce calice s'éloignât de moi, mais tu m'as enseigné comme chrétien, par l'exemple du Christ, cette conclusion sublime : « Que ta volonté soit faite et non pas la mienne. »

Oh ! que la voix de ton sang se fasse entendre en faveur de mes meurtriers, et qu'elle s'élève plus haute que la mienne qui peut être contre eux ! Seigneur, laisse en paix ton serviteur, car mes yeux ont vu ton salut (1) !

Heureux par cette mystique consolation, Charles se découvrit et dit à Juxon : « Puisque c'est l'Évangile du jour, je rends grâce à Dieu de ce que cela se rencontre ainsi. » La lecture terminée, il tomba dans une longue méditation, semblant vouloir se détacher par avance des choses d'ici-bas. Soudain, sortant de cette absorption mentale, il se leva du fauteuil où il reposait et dit encore : « Maintenant, les coquins peuvent venir. Je suis résigné et pour eux je serai indulgent. »

Peu d'instants après, entra le colonel Hacker, qui commandait les hallebardiers. Avec une visible émotion il dit au Roi que l'heure de se rendre à White-Hall était arrivée. « Bien, Monsieur, » répondit Charles, « je vais vous rejoindre. » Hacker sortit et le Roi, étreignant la main de l'évêque Juxon, dit avec force : « Partons. » Puis il pria Herbert de décrocher du mur sa montre d'argent, et tous trois descendirent dans la cour de Saint-James.

Selon les ordres de Cromwell, Hacker avait disposé ses troupes sur deux lignes, haies humaines qui s'étendaient depuis les jardins de Saint-James jusqu'au parc de White-Hall, et entre lesquelles le cortège passa. Le colonel Hacker

(1) *Eikôn Basiliké*, chapitres XV et XXVIII.

ouvrait la marche avec une compagnie de hallebardiers. Derrière venait à peu de distance le Roi, ayant à sa droite l'évêque Juxon et à gauche le colonel Thomlinson, officier très attaché à la cause royale et auquel Charles donna son étui d'or à cure-dents. Sir Thomas Herbert suivait le Roi et une seconde compagnie de hallebardiers formait l'arrière-garde.

Ce fut ainsi que Charles gagna le grand escalier de White-Hall et son ancienne chambre à coucher. Tranquille il s'assit dans un fauteuil et demanda sa montre à sir Herbert. Il constata qu'elle marquait dix heures et quelques minutes ; en la rendant à ce gentilhomme, il lui dit avec affection : « Herbert, gardez-la en mémoire de moi. » Puis il retomba dans sa méditation profonde.

Vers midi l'évêque Juxon engagea le Roi à ne pas aborder la rude épreuve sans avoir pris quelque nourriture. Après un premier refus, comme Juxon insistait avec bienveillance, il accepta cette proposition, mangea un peu de pain et but un verre de vin de France, que lui apporta sir Herbert. Cette rapide collation achevée il dit à Herbert qu'il désirait mettre pour le supplice le bonnet de soie dont il se coiffait ordinairement pendant la nuit. Herbert l'alla aussitôt chercher et le confia à l'évêque.

Le colonel Hacker se présenta ; c'était le suprême signal. Alors le confesseur et le serviteur tombèrent à genoux, en pleurant, devant le Roi qui leur présenta sa main à baiser. Relevant le prélat aux blancs cheveux, Charles, d'un pas assuré, marcha derrière Hacker, traversant ainsi, entre deux files de soldats la galerie et la salle des banquets. La tête haute, ses cheveux bruns finement bouclés et parfumés, admirable de sang-froid et d'élégance dans son costume à la fois riche et simple, il était vraiment d'une fierté superbe. Jusqu'au bout il fut Roi par la gravité de ses manières, de sa démarche et de son regard. C'était bien là le petit-fils de Marie Stuart qui, soixante-deux ans auparavant, avec la même recherche d'élégante et d'imposante distinction, avait perdu la vie comme il allait la perdre.

Pour la circonstance, l'une des fenêtres de la salle des banquets avait été rapidement transformée en porte donnant de plain-pied sur l'échafaud dressé contre la façade de White-Hall. Le Roi marcha droit à la sinistre plate-forme toute ten-

due de drap noir. Un instant, son regard erra sur la foule et les régiments qui entouraient l'échafaud. L'apparition du prince secoua d'un mouvement cette marée humaine ; mais pas un cri, pas une injure ne furent proférés. Au calme de celui qui allait mourir se joignait le respect de ceux qui tuaient. Les régiments d'infanterie et de cavalerie séparaient Charles du peuple. Ce ne fut donc qu'aux officiers de son escorte, et principalement à l'évêque Juxon, qu'il adressa la parole.

Messieurs, dit-il avec son même maintien majestueux et courtois, je ne puis être entendu que de vous. Néanmoins, je parlerai afin de confesser mon innocence et de me faire connaître à tous pour un parfait honnête homme, un bon Roi et un bon chrétien. D'abord ce n'est pas moi qui ai pris l'initiative de la guerre avec les deux chambres. Le Parlement m'a enlevé la milice qui m'appartenait. Tout le mal est venu de là. Cependant, quoique irréprochable dans la guerre dont je ne suis point l'auteur, Dieu me punit justement à cause d'une sentence inique à laquelle j'ai adhéré autrefois.

Il fit une pause. Et le spectre de Strafford passa lentement devant ses yeux avec le remords de cette injustice. Puis il ajouta :

Je vous ai affirmé mon innocence d'homme. Faut-il vous prouver que je suis un bon chrétien ? J'ai pardonné à tous mes ennemis. Faut-il vous prouver aussi que je suis un bon Roi ? Je meurs martyr du peuple dont j'ai voulu non pas la participation au gouvernement, mais la liberté sage. Un peu plus de temps, Messieurs, me serait nécessaire pour manifester ma conscience. Vous m'excuserez, n'est-ce pas, Messieurs ? Je finis en priant Dieu pour l'Eglise, pour le royaume et pour vous.

Juxon lui répondit que, certes, ses sentiments étaient bien connus de tous, mais qu'il serait désirable que Sa Majesté dît quelque chose de sa foi pour l'édification du monde.

Je vous remercie, milord, repartit Charles, de n'avoir pas oublié ce que j'oubliais. Je déclare devant vous tous, Messieurs, que j'ai vécu et que j'expirerai en chrétien, selon les croyances et la liturgie de la communion anglicane.

Un des assistants s'étant approché de la hache posée contre le billot, le Roi dit à cet officier : « Prenez garde à la hache. Ne la frôlez pas. Elle serait moins tranchante et me ferait plus de mal. »

Sans doute, en parlant ainsi, songeait-il à Marie Stuart que le bourreau de Fotheringay n'avait su décapiter qu'en plusieurs coups.

Charles se tourna vers l'exécuteur qui, ainsi que son aide, étaient masqués : « Je ferai une courte prière, lui dit-il, et quand j'étendrai les mains... mais pas avant ! » D'un hochement de tête, le bourreau montra qu'il avait compris.

Charles ôta son manteau et son collier de Saint-Georges, magnifique pièce de joaillerie qui comportait une figure du légendaire héros gravée sur un onyx de choix orné de quarante-deux diamants. Ce Saint-Georges, Charles ne le quittait jamais. Dans la chambre de Saint-James, il avait chargé l'évêque Juxon de remettre ce souvenir au prince de Galles, en lui recommandant d'intercéder pour que son fils pardonnât aux ennemis de la couronne comme il venait de le faire lui-même devant la mort. Il remit donc ce collier à l'évêque en lui disant *Remember*, faisant ainsi allusion à cette double mission. Puis Juxon lui présenta le bonnet de soie. Il s'en couvrit avec soin, permettant même au bourreau de relever sous cette coiffe ses beaux cheveux parfumés par sir Herbert. Se tournant encore vers Juxon, il ajouta : « J'ai pour moi une bonne cause et un Dieu clément. — Oui, dit Juxon, vous n'avez plus qu'un degré à franchir, un degré douloureux mais sublime, et qui vous soulève jusqu'au ciel. — Je vais échanger, conclut le Roi, une couronne corruptible contre un diadème incorruptible. » Et, s'adressant au bourreau, il ajouta : « Le billot est-il ferme ? — Oui, Sire, répondit l'homme masqué. — Quand j'étendrai les mains, n'est-ce pas, reprit le Roi en faisant le geste conventionnel, alors... »

Il s'agenouilla et plaça sa tête sur le billot. Tandis que dans cette posture il priait en son cœur, le bourreau lui ayant touché légèrement les cheveux pour les mieux disposer sous le bonnet, le Roi dit encore précipitamment : « Attends le signal ! — Je l'attendrai, Sire, » dit l'exécuteur.

Il n'attendit pas longtemps. Charles étendit les mains et, d'un seul coup, le bourreau de White-Hall, plus adroit que celui de Fotheringay, abattit la royale tête. L'aide de l'exécuteur la ramassa, enleva le bonnet et, la tenant par les cheveux, la montra à la foule en criant : « C'est la tête d'un traître. » Mais il n'y eut aucun écho à cette inutile exclamation.

En vain les cavaliers tentèrent-ils de balayer la masse populaire vers Charing-Cross et vers King's-Street. Cette noble mort avait enflammé l'enthousiasme général, et en dépit des coups de sabres, des ruades de chevaux, des charges répétées, hommes, femmes et enfants se glissaient sous la charpente funèbre, se disputaient les fragments de la tenture sombre, et trempaient leurs mouchoirs dans le sang du martyr.

§

L'évêque Juxon et sir Thomas Herbert se chargèrent des soins dus au cadavre de Charles Ier. Dans un cercueil doublé de plomb et recouvert de velours noir, ils placèrent la tête et le corps du supplicié, et le firent transporter dans les petits appartements de White-Hall pour l'embaumer. En passant dans la galerie des banquets, les deux amis du Roi rencontrèrent Olivier Cromwell, qui leur annonça que bientôt ils recevraient des ordres pour les promptes funérailles royales.

Après l'embaumement, Charles Ier, revêtu de somptueux habits, fut replacé dans le cercueil et transporté à Saint-James. Herbert, qui n'avait jamais entendu le Roi manifester un désir sur le lieu de son inhumation, pensa qu'il devait être enterré dans la chapelle de Henri VII à Westminster, à côté de Jacques Ier et de Marie Stuart, père et grand'mère de Charles Ier. Mais ceci fut interdit à sir Herbert, en raison de l'affluence croissante des partisans du Roi et d'une manifestation séditieuse qui était à craindre. Alors, Herbert demanda et obtint du Parlement que le Roi fût inhumé à Windsor, dans la chapelle de Saint-Georges.

Le 7 février 1649, Charles Ier fut donc transporté de Saint-James à Windsor, sur un char garni de velours noir, traîné par six chevaux également drapés de deuil. Sous une neige serrée, le cercueil arriva dans son abri gothique, tout couvert d'une couche éclatante de blancheur : symbole de l'innocence royale, dit Herbert. Quant le Roi fut déposé dans la chapelle, l'évêque Juxon voulut prononcer sur cette bière les prières que la religion anglicane réserve ordinairement aux défunts. Mais Whitchcott, gouverneur de Windsor, s'y opposa très fermement, déclarant qu'il avait des ordres spéciaux du Parlement à ce sujet. La vérité, c'est qu'un homme, caché dans l'ombre des piliers de la crypte funéraire, attendait impatiem-

ment la fin de cette lugubre cérémonie. Lorsque enfin la chapelle fut vide de tous les amis du mort, l'homme parut et s'avança jusqu'au cercueil posé sur des tréteaux.

C'était Olivier Cromwell.

Une scène unique dans l'histoire, une scène extraordinairement cynique, allait se dérouler dans la pénombre impressionnante de cette chapelle (1). Aidé de Whitchcott, Cromwell ouvrit le cercueil de Charles Ier. Sans trouble, sans regret, il contempla le cadavre de ce Roi, superbe encore dans la mort. Longuement il regarda cette personnalité anéantie. Prenant la tête, il s'assura qu'elle ne formait plus un avec le corps royal.

C'était bien là son œuvre. C'était bien là le résultat qu'il avait ardemment préparé par ses religieux préceptes, par les révoltes saintes et les principes d'une justice sanglante, semés par ses soins depuis vingt années dans le cœur du peuple anglais. Devant cette autorité en décomposition, Cromwell sentit monter en lui l'âpre désir de la succession gouvernementale. Il sentit qu'il était capable de duper les épiscopaux, de désarmer les presbytériens et de soumettre les écossais, comme il avait su dompter l'armée, la magistrature et le Parlement. A la dynastie des dictateurs royaux devait succéder une lignée de dictateurs républicains. Et c'est lui qui sera le fondateur de cette royauté d'un nouveau genre.

Son examen méditatif terminé, Cromwell prononça cette glaciale conclusion : « *Voilà un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie.* »

Lourdement le couvercle du cercueil retomba...

En refermant cette bière, Cromwell s'imaginait qu'il venait de contempler et d'étouffer pour toujours la royauté absolue. Il se trompait. A peine un quart de siècle allait-il s'écouler, que l'oracle de la lampe d'Oxford se réalisera. Au génie étrange, au caractère si complexe, à la puissance si généreuse et si cruelle du chef des *Têtes rondes* succédera son fils, Richard, être nul et sans conviction. Le héros disparu, toute son œuvre le suivra dans la nuit du tombeau.

Mais à son lit de mort, comme devant le cadavre de

(1) Et non pas dans les appartements de White-Hall, comme l'a écrit Chateaubriand et comme l'a représenté le peintre Paul Delaroche, dans son tableau bien connu conservé au musée de Nîmes.

Charles Ier, Cromwell aura l'illusion grandiose de l'immortalité de sa vaste entreprise. Et dans Westminster (1), l'œil éternellement fixé au plafond de son sarcophage, le grand lord-protecteur ne saura jamais qu'il s'est trompé.

EUGÈNE DE FRANCE.

(1) Olivier Cromwell fut enterré à Westminster, dans un caveau situé derrière le tombeau de Henri VII. Avec lui furent successivement inhumés Henri Freton, John Bradshaw, et plusieurs de ses parents et amis. Mais à la Restauration de la monarchie, ils furent tous exhumés et (à l'exception de la fille de Cromwell, Elysabeth Claypole, pendus à Tyburn, et enterrés sous le gibet. Pourtant les têtes de Cromwell, Freton et Bradshaw furent exposées à Westminter-Hall. Un jour de grand vent, la tête de Cromwell, qui était fixée au bout d'une pique, tomba dans la rue. Ramassée par un soldat, elle fut vendue à lord Russel (ami du Protecteur), qui la conserva jusqu'à sa mort, époque où un de ses descendants la passa à un barnum qui exhibait bientôt cette tête historique moyennant un droit d'entrée dans son établissement de *2 shillings 6 pence* par personne. Le crâne de Cromwell passa ainsi successivement dans plusieurs baraques foraines, jusqu'au jour où elle vint enfin échouer parmi les riches collections du banquier Wilkinson, récemment decédé, et qui plaça la relique dans une enveloppe de soie, au fond d'un coffre de chêne. M. Wilkinson tenait ce crâne de son grand-père.

LA PRINCESSE ANNA FUT.. ..

(*Suite* [1])

—

Geraldini se promenait sur la place et se mêlait à la foule. Il aurait bien voulu maintenant pouvoir se rendre à la dérobée auprès de Franzesco Gambi. Le malheureux devait connaître à cette heure la teneur de l'inscription. Que disait-il ? Que pensait-il ? Mais il n'osait entrer dans cette maison devant laquelle tout Ravenne défilait et montait la garde. Y pénétrer inaperçu était une chimère. Geraldini observait la foule. Quelques seigneurs circulaient sur la place. Le vieux Colalto poussait son gros ventre à travers les groupes, les chambellans déambulaient de compagnie et l'on croisait la litière des chanoines et des dames de qualité. Ces dernières faisaient arrêter les porteurs devant la plaque et hochaient la tête. Geraldini se trouvait à quelques pas de la fontaine lorsqu'il aperçut Gonzalvo, drapé dans un large manteau, qui quittait le palais pour se perdre bientôt dans la foule.

L'animation n'avait pas décrû sur la place. Le peuple n'avait pas pris son parti de l'événement. On plaisantait de plus belle, criant, riant et faisant d'irrévérencieuses plaisanteries sur le compte de la princesse, de Franzesco Gambi et du duc. Mais la majorité du public semblait gênée dans les manifestations de sa gaieté.

L'on s'écartait avec un certain empressement des audacieux qui débitaient quelque pamphlet ironique. L'on craignait ces nobles qui circulaient sans mot dire, comme autant d'espions, et la bonne humeur générale s'en ressentait.

La plaque de marbre était fixée là-haut et montrait le portrait de cette jeune princesse Anna dont la beauté avait toujours été pour Ravenne objet d'admiration et de joie. L'inscription, au-dessous, brillait comme la blancheur de la pierre, et c'était à la fois une claire et muette énigme. Toutes les têtes se tendaient vers elle, attendant une explication quelconque,

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 297.

mais elle demeurait immuable dans la concision de cette inscription. Cette courte phrase, là-haut, semblait un message adressé à tous ceux qui se bousculaient en levant la tête. Vous voulez des explications, des détails, des renseignements ?... lisez ! Et les regards avides ne trouvaient toujours que ces mêmes mots cent fois lus et relus : « Dans cette maison, la princesse Anna fut dépucelée. »

Il y avait des gens qui se découvraient en approchant du mur et qui demeuraient là, le chapeau à la main, embarrassés et effrayés.

Depuis que Geraldini avait, l'épée à la main, chassé les bouffons de la fontaine, on n'éprouvait plus qu'un plaisir relatif à les escorter. Seuls les nobles restaient auprès d'eux à les écouter, mais sans en tirer grand'chose. Leur caste n'avait-elle pas été atteinte? Comment devait-on prendre la chose... ? Jusqu'ici le palais était resté silencieux. La parole ducale, qui en temps ordinaire servait de mot d'ordre et décidait l'opinion, ne s'était pas encore fait entendre. Quelques personnages avaient approché Parabosco, mais restaient muets. Agostino était saoul et jurait ses grands dieux qu'il ignorait totalement ce qu'il avait gravé sur la plaque. Gonzalvo éloignait ceux qui l'interrogeaient et nul n'essayait de pronostiquer la pensée du duc Parabosco, par expérience de sa versatilité. Le jeune César Galli, arrivant avec d'autres seigneurs en vue du haut-relief, s'était tourné, disant avec colère : « Il est vraiment honteux d'afficher ainsi la honte de sa maison ! » Les officiers de la garde présents s'étaient tus, ne désirant pas se brûler la langue. Les autres avaient haussé les épaules en s'entre-regardant et chacun pensait à part soi : « César Galli se met en colère parce qu'il est amoureux de la princesse. »

Les sénateurs avaient fait leur apparition sur ces entrefaites, se hâtant de compagnie, ou se retrouvant les uns les autres dans la foule, reconnaissables à leur grand manteau noir. Comme des gouttes d'huile qui s'agglomèrent à la surface de l'eau, ils s'étaient réunis au pied de la fontaine. Les représentants de la prudence semblaient avoir remplacé en cet endroit les représentants de l'insolence. Ils se taisaient, regardaient la plaque, secouaient la tête, se regardaient entre eux, et le peuple qui s'était assemblé autour d'eux suivait machinalement leurs regards. Les sénateurs étaient en détresse. Ils avaient une

envie désespérée de s'enfuir. Ils n'avaient rien à dire. Il y eut un long et pénible silence. S'il arrivait à quelqu'un de tousser, tout le monde se tournait vers lui, croyant qu'il s'apprêtait à parler. Mais c'était une fausse alerte. Le sénateur était simplement enrhumé, et le silence se faisait plus intense. On n'osait même plus tousser. Enfin, il y en eut un qui, se tournant vers son voisin, prononça d'un ton grave : « La princesse Anna... » et l'autre lui répondit d'une voix plus grave encore, sans détacher ses yeux de la plaque... « Dépucelée ! » Alors un troisième, enhardi, ajouta consciencieusement : « Dans cette maison ! » Cela ne causa pas sensation, car on connaissait plutôt ces détails.

Le secrétaire Luigi les rejoignit. C'était un gros homme satisfait qui riait au plus fort des disputes et des controverses avec l'air de dire qu'il possédait seul le secret de rétablir la concorde et la joie. Il avait cette expression bien connue du visage lorsqu'il pénétra dans le cercle des manteaux noirs. Il eut un regard circulaire et proclama d'un ton triomphant : « Il faudrait aller trouver le duc et implorer la grâce de la charmante princesse ! » Il prononça ces deux derniers mots avec émotion. Il y eut un murmure d'approbation parmi les plus proches. Les plébéiens étaient de son avis. On répéta : « Parfaitement ! — La princesse est charmante ! — Il faut implorer sa grâce ! » Luigi jouissait de la faveur populaire ; il était de ces hommes de second plan qui s'entendent à faire croire, par des sourires expressifs, des sous-entendus et des aphorismes lapidaires, qu'ils ont leurs supérieurs dans leur poche, et que tout ce qui arrive ou n'arrive pas ne dépend essentiellement que de leur toute puissante influence ou de leur secrète initiative.

Son opinion trouva en conséquence un rapide écho.

— Il faut demander grâce !

— Cela vaudra mieux que de rester ici à tourner en rond !

— Un homme malin, le secrétaire !

— Malin ! pas seulement ! Au fond, c'est le seul qui ait trouvé la solution !

— C'est le berger de ce troupeau d'imbéciles ! c'est connu !

— Il les mène à la baguette !

Luigi pontifiait, le sourire aux lèvres, et jetait des regards complaisants sur son entourage. Son attitude déplut aux sé-

nateurs, et en particulier au bouillant Vespasiano, qui craignait qu'on les obligeât à obéir à l'orgueilleux Luigi; aussi se décida-t-il à parler et à laisser, ce faisant, libre cours à sa mauvaise humeur.

« Qui t'a demandé ton avis, espèce de pie-grièche? Qu'est-ce que tu fais là sur la place, avec l'air de te croire notre interprète ou notre conseiller ? Crois-tu que nous ne savons pas mieux que toi ce que nous avons à faire ? »

L'expression de béatitude suffisante disparut du visage enluminé du secrétaire. Il était maintenant tout sot et confus. Il fit un dernier effort pour conserver les suffrages populaires : « La pauvre princesse... je crois pourtant... grâce... »

« Silence ! hurlait Vespasiano au milieu d'un rire général. Comment pouvons-nous à cette heure demander grâce au duc ? Quel idiot tu fais ! C'était avant qu'il l'eût fallu faire, avant qu'il l'eût laissé déflorer. Maintenant c'est trop tard. » Et d'un geste large il montrait la plaque de marbre cramponnée au mur de Franzesco comme le sceau immuable d'une destinée.

« Certainement », opinèrent les autres en suivant des yeux le geste de Vespasiano vers la stèle commémorative, « c'est trop tard. »

— Parfaitement ! Que voulez-vous faire maintenant ? Et tous considéraient avec attention l'image marmoréenne de la princesse.

— Seigneur Vespasiano, interpella un grand diable maigre par-dessus la tête de ses voisins, Seigneur Vespasiano, vous dites que le duc a fait déflorer la princesse... ?

— Parfaitement, répondit le sénateur sévèrement. Il y avait à peine un quart d'heure que, sans opinion personnelle, il avait entendu cette assertion et en avait souri. Depuis deux minutes il l'avait faite sienne pour clouer le bec à cet insupportable Luigi, comme l'on saisit le premier argument venu dans un moment de colère. Maintenant il en était absolument persuadé. « Parfaitement », réitéra-t-il, en regardant autour de lui.

On s'agitait vivement autour du groupe des sénateurs, qui devenaient les personnages importants de la place et constataient avec satisfaction qu'ils reprenaient les rênes de l'opinion. On se questionnait en les regardant, on disait :

— Le duc l'a fait déflorer?

— Qui a dit cela ?
— Vespasiano, le sénateur.
— Vespasiano l'a dit, il doit le savoir !
— Je l'avais dit bien avant lui !
— Mais naturellement, qu'il l'a ordonné !
— Mais pourquoi pas ?
— Je vous l'affirme : or-don-né !
— En voulez-vous la preuve ? — Oui ? Eh bien et le monument ?
— Une jolie preuve !
— La meilleure !
— Pardon, une seconde... Il fait venir Agostino et lui commande le portrait...
— Ah ! Ah !
— Attendez !... et quand tout est prêt il choisit Franzesco Gambi, le fait venir et lui commande : En avant ! Marche !
— Et Gambi a marché ?
— Qui est-ce qui n'aurait pas marché à sa place !
— Croyez-vous que Gambi s'y serait risqué sans l'autorisation du duc ?
— Aha ! Aha ! Aha !
— Vous voyez bien, il a fallu qu'on le lui ait ordonné !
— Très juste !
— Mais pourquoi ?
— Oui ! Oui ! Pourquoi ?
— Ah cela, personne ne le sait !
— Vous ne connaissez pas les usages de la cour !
— Cela doit avoir une raison d'être.
— Vous croyez peut-être qu'il a fait cela pour s'amuser ?
— Des intérêts considérables étaient peut-être en jeu !
— Ces affaires-là ne sont pas pour nous !
— Nous ignorons toujours tout !
— Mais pourquoi est-ce que Gambi ne l'a pas épousée ?
— Mais, triple bête, comment peut-il épouser une princesse ?
— Pourtant s'il l'a b...
— Raison d'Etat !
— En ce cas je ne demande pas mieux que de jouer le rôle de Raison d'Etat !

— Le métier a du bon !

— Ils font ça avec les princesses et n'ont même pas besoin de les épouser !

— Gambi est-il donc un homme politique ?

— En ce cas-là, j'en suis un autre !

Les gens riaient : « Moi aussi ! — Moi aussi ! — Quand le duc aura une nouvelle commande à faire, je m'inscris !

L'hilarité devint générale. Les plaisanteries avaient recommencé joyeusement dans tous les groupes. A ce moment, on eut un instant l'espoir d'avoir la solution exacte de ce passionnant problème.

Les trompettes et les hérauts venaient de sortir à nouveau du palais. A quelques mètres de la porte, les huit cavaliers firent halte. Les trompettes qui étaient devant portèrent l'instrument à leurs lèvres et une joyeuse fanfare au timbre argentin traversa la place. La foule s'était vivement portée de leur côté et entourait la petite troupe en rangs serrés. Les hérauts passèrent devant les musiciens, levèrent leur bâton doré et, se dressant sur leurs étriers, crièrent d'une seule voix : « Sa Grâce, le duc Parabosco, donne ce soir une fête. Tout seigneur, gentilhomme ou notable est invité à s'y rendre après le coucher du soleil. » La foule répondit par un tonnerre de hourras ! car il était d'usage à Ravenne que le peuple criât : Hourra ! quand la noblesse était invitée chez le duc.

Les hérauts abaissèrent leur bâton doré et furent à nouveau dépassés par les trompettes, qui scellèrent d'une nouvelle fanfare la proclamation ducale.

Le mot : « Raison d'Etat » avait maintenant fait son chemin.

Dès l'instant où Agostino di Gardone avait dévoilé la stèle de marbre, le cri de « Au nom du duc » avait si souvent retenti que la foule en était peu à peu arrivée par des déductions rudimentaires, dans son désir intensif d'une solution acceptable, à se raccrocher à cette idée satisfaisante par son considérable mystère. Le peuple aime et accepte la Raison d'Etat parce qu'elle le dispense de réfléchir. Il est enfin toujours enclin à amplifier les choses les plus simples pour la satisfaction de son amour-propre.

La plaque de marbre donnait, somme toute, de l'événement une narration claire et absolue. Il n'y avait pas d'explications

à demander. C'était un fait, et voilà tout. Mais les gens n'accordaient aucune créance à une franchise qui leur semblait trop grande pour être vraie. La simplicité de leur esprit en compliquait la teneur. Ils voulaient une signification particulière, une intention secrète et haute dans cette manifestation inopinée ; le contraire les eût dépités. Et cette chose si simple, si humaine, s'était obscurcie au point de tomber dans les ténèbres de la politique, refuge des vains mystères et des insipides secrets.

Pendant ce temps, les trompettes répétaient l'invitation grand-ducale à travers la ville. La foule compacte faisait place aux chevaux, et suivait les cavaliers en criant : « Une fête ! Parabosco donne une fête ! » et se réjouissait avec un noble désintéressement d'une cérémonie à laquelle elle ne prendrait point part. Les enfants riaient, les jeunes hommes jetaient en l'air leurs bonnets et les « hourras » se succédaient sans arrêt jusqu'au lointain des ruelles.

Vespasiano, le sénateur, semblait avoir puisé dans l'argentine sonorité des fanfares grand-ducales un courage nouveau et du haut de sa taille augustement cambrée il toisait le malheureux secrétaire :

« Oh ! toi, stupide entre les plus stupides, ne sens-tu pas maintenant combien profitable te serait un perpétuel silence ? Tu nous disais d'aller demander grâce au duc pour la princesse ! Quelle figure ferions-nous, à présent qu'il donne une fête ? Félicite-toi que nous n'ayons fait que rire de toi, car Parabosco nous eût renvoyés avec les marques méritées d'un pénible mépris. »

Une menaçante rumeur circula dans l'entourage des interlocuteurs et le malheureux secrétaire Luigi sentit s'évanouir les derniers vestiges de la considération qu'il avait cru un instant posséder.

Un soudain tumulte empêcha l'échange de subséquentes aménités. Agostino di Gardone s'avançait au milieu des cris et des rires de la populace. Il sortait d'une taverne et l'ampleur de son ivresse était manifeste. Mais cet homme prodigieux ne titubait point. Son visage seul était passé de l'écarlate au ponceau et des veinules rouges marbraient ses yeux dilatés et joyeux. La persistance d'une congestion alcoolique, dont l'aurore avait vu les prémisses, l'avait obligé à dégrafer son col et

à dénouer sa cravate. C'était la seule concession qu'il eût faite à sa tenace ébriété.

Le cou dégagé, la respiration libre, il s'avançait avec une incomparable sérénité au devant du conseil réuni. L'ivresse n'avait d'autre effet sur lui que d'activer ses dispositions naturelles au sarcasme. Parvenu devant les sénateurs, il fit halte, regarda autour de lui, toisa les uns et les autres, sourit, hocha la tête, en un clignement d'œil malicieux, puis se reprit à sourire.

Les membres de la haute assemblée, le considérant comme un individu qui en sait plus qu'il n'en veut et n'en peut dire, demeurèrent également silencieux et se contentèrent de lui montrer des visages dont l'amabilité n'excluait pas une dubitative réserve.

Agostino les interpella alors d'un ton réjoui et avenant : « Eh bien ! mes seigneurs, que dites-vous de ma nouvelle œuvre ? »

Vespasiano fit un pas. Il eût souhaité à cet instant se trouver seul avec Agostino en un lieu paisible et écarté où quelque vin généreux et doré eût assuré les plus exactes révélations. La main tendue, le regard engageant, il se contenta de formuler ces paroles peu compromettantes : « Votre stèle est un bel échantillon de votre art. »

« Oh ! oh ! répliqua Agostino qui riait, un bel échantillon de mon art ! rien de plus ? Vous devriez, il me semble, rendre grâce au duc Parabosco qui dote à nouveau notre ville d'un trésor comme celui-là ! »

Les sénateurs s'entre-regardèrent. Le secrétaire, qui n'avait pas perdu tout espoir de ressaisir les rênes de l'opinion, eut une inspiration soudaine : « Il est certain, s'écria-t-il, que Parabosco orne Ravenne mieux que nul autre prince ! »

Agostino, pour cette bonne parole, lui frappa sur l'épaule avec une telle sympathie que le secrétaire vacilla : « Tu as raison, brave Luigi ! C'est un ornement ! »

« Une parure pour la ville », opinèrent les sénateurs, désireux à la fois de dire quelque chose et de se concilier Agostino.

La conversation devint alors générale.

— Oui ! Oui, le duc est bon !

— C'est un ami des arts !

— Un ami ? Dites le protecteur !

— Ravenne en a la preuve!

— Quel chef-d'œuvre !

— Chef-d'œuvre ! ! ! braillait Agostino.

— On n'a pas pareille chose dans toute l'Italie ! Ni à Ferrare ! Ni à Bologne ! Pas même à Florence !

— C'est vrai !

— Bravo, Agostino !

— Une véritable œuvre d'art, dit une voix forte que voilait un accent de mélancolie voulue.

— Ce n'est point sa seule raison d'être, insinua Vespasiano ; lisez l'inscription, voilà la raison d'être !

— Il en sera fait bruit par toute l'Italie, toute la province affluera pour voir cette plaque !

Agostino eut un sourire méchant : « De toute l'Italie ! Dites du monde entier ! »

Tous crièrent, comme entraînés par l'assurance du sculpteur : « Oui ! Oui ! Il a raison ! »

— C'est une bénédiction pour la ville !

Les yeux d'Agostino brillaient : « Ravenne prendra un nouvel essor ! »

La jubilation était à son apogée parmi l'austère compagnie : « Vive le duc ! Vive le duc ! »

— Parabosco est un prince digne de ce nom ! Il ne dort pas ! » Une voix grêle siffla : « La princesse non plus ! »

Cette interruption fit scandale.

— Voulez-vous bien vous taire, vous là-bas, ou désirez-vous faire la connaissance des cachots ?

— Et puis qu'en savez-vous ?

— La princesse pourtant... fit la voix grêle.

— Si le duc le veut...

— Que croyez-vous ?

— Ce n'est en tout cas pas contre notre bien.

— Il faut... commença le secrétaire qu'une ingénieuse idée soudainement éclose agitait et charmait à la fois, « il faut.., reprit-il en élevant la voix jusqu'à son plus haut diapason, il faut remercier le duc et remercier la princesse. »

Un frémissement approbatif salua ces paroles et l'assistance les répéta avec conviction.

Agostino, dont l'excitation touchait à la démence, interrompit : « Et Franzesco Gambi ? Vous ne devez pas oublier celui-là ! »

Le son de sa voix avait quelque gravité, tandis que ses yeux riaient malicieusement.

— Oui! Oui! le jeune Gambi!

— Chez le duc!

— Que les sénateurs aillent chez le duc, criait la foule.

— Oui! D'abord chez le duc!

Les sénateurs s'interrogèrent en rapprochant leurs têtes comme dans tout conciliabule important. Ils sentaient la responsabilité qui pesait sur eux de n'avoir encore rien décidé au sujet de ce considérable événement. Il était temps de préparer le discours que l'on tiendrait à Parabosco et d'en arrêter les termes.

A cet instant Gonzalvo, qui s'était glissé dans la foule et n'avait rien perdu des paroles précédemment prononcées, fit son apparition au premier rang des spectateurs et interpella Vespasiano : « Attendez un instant! Je vais prévenir Sa Grâce le duc de votre visite, car elle traite d'importantes affaires qui pourraient retarder l'heure de votre audience. »

Vespasiano se confondait encore en remerciements que Gonzalvo était déjà loin, humblement salué sur son passage.

Jamais la considération populaire ne lui avait été aussi complètement manifestée.

A la faveur de l'émotion générale, Agostino disparut. Il prit gaiement le chemin du palais, rasa le mur et vint frapper à une petite porte qu'il connaissait bien. Le gardien des remparts, militaire chevronné, lui ouvrit.

« On est venu pour les salves, n'est-ce pas ? » demanda Agostino d'un air affairé.

— Mais non, personne, répliqua le vieillard.

Agostino eut un geste grandiose d'indignation. « Ah oui! toute cette jeunesse s'entend à crier, à courir, à manifester, mais lorsqu'il s'agit des choses importantes, plus personne. Heureusement que je suis là, allons vite, il n'y a pas de temps à perdre... les mèches. »

Le vieux Dossi hésita.

— Comme tu voudras, dit Agostino, après tout ce n'est pas mon affaire. Je suis venu ici par amitié pour toi, prévoyant quelque malheur ou un malentendu. Mais si les salves ne sont pas tirées, ce n'est évidemment pas à moi qu'on s'en prendra!

Et saluant, il tourna les talons.

Dossi, convaincu par la logique de ce court raisonnement, le retint, lui donna les mèches, les sacs de poudre et le plus utile, c'est-à-dire le mot d'ordre des remparts.

Et le sculpteur gagna les murs de la forteresse avec célérité, un rire contenu et la suffocation d'une course hâtive le faisant glousser d'aise dans les escaliers en colimaçon.

Pendant ce temps, Gonzalvo arpentait le corridor des appartements de la Princesse Anna. Il éprouvait une vive satisfaction à la pensée que les sénateurs avaient retardé, sur son avis, leur visite. Seule la crainte que quelqu'un ne l'eût devancé et n'eût apporté avant lui au palais des nouvelles de la place du Marché le tourmentait encore. Il se hâtait donc, résolu à agir promptement et tout d'abord auprès de la princesse.

Il n'y avait d'ailleurs pas une âme, à l'exception d'un archer de faction, dans la première antichambre, et qui frappa, en signe de salut, la crosse de son arme pesante sur les dalles sonores. La deuxième antichambre était vide. Pas un gentilhomme, pas même un laquais. Dans le grand corridor : personne. Les dames d'honneur qu'on avait coutume d'y rencontrer étaient invisibles pour l'instant. Gonzalvo finit pourtant par découvrir une vieille servante effondrée dans un coin. Elle sanglotait. C'était la sœur de Catarina, cette suivante qu'on avait étranglée à l'aurore. Gonzalvo ne craignit pas de tirer la vieille de ses douloureuses méditations et l'envoya auprès de la princesse annoncer sa visite.

La vieille revint bientôt disant que la princesse s'était enfermée et avait crié à travers la porte qu'elle ne voulait voir personne. Gonzalvo haussa les épaules. « C'est dommage, murmura-t-il, je la croyais courageuse! » Puis il réfléchit un instant, se demandant s'il devait prendre sur lui la démarche. Il secoua la tête, puis se décida à se rendre auprès du duc.

Parabosco était seul et lisait ou feignait de lire dans un large in-folio placé devant lui. En fait, il louchait sans cesse du côté de la fenêtre, prêtait l'oreille au moindre éclat de voix qui montait de la place.

L'entrée de Gonzalvo le fit tressaillir.

— Que voulez-vous ? interrogea-t-il un peu brusquement.

— Votre Grâce, le peuple...

Le duc ne le laissa pas achever. Bondissant plus que ne se

levant de son fauteuil il cria : « Taisez-vous! Je ne vous demande pas, je ne vous ai jamais demandé rien touchant le peuple! Nous ne demandons rien au peuple ! »

Et suivant son habitude, il se mit à arpenter le large salon à grandes enjambées.

Gonzalvo, silencieux mais tenace, attendait.

Parabosco arpentait toujours la pièce en proie à une vive agitation.

Au bout d'un instant, sans cesser de marcher, il reprit : « Le peuple! Mais le peuple peut faire, penser, dire, croire, inventer, imaginer ce que bon lui semble... Peu nous chaut, nous ne nous en soucions pas! et (ceci fut dit d'un ton sec) nous n'avons envoyé aucun mouchard pour nous en informer! Laissez-moi tranquille! Vous ne voyez donc pas que j'en ai assez de cette histoire! Je veux que ça finisse ! une fois pour toutes! Le peuple — eh bien le peuple! — ce qu'il veut savoir, il le sait, je le lui ai écrit là-bas sur le mur! » De la main dirigée vers la fenêtre il indiquait l'extrémité de la place.

« Je vous ai même épargné la peine d'accrocher des épigrammes à la maison Gambi. La pierre là-bas est plus durable que vos placards de papier! Que vous faut-il de plus ? »

Cette dernière interjection donna du courage à Gonzalvo ; il risqua : « Si votre Grâce voulait m'entendre... »

— Que se passe-t-il ?

— Je conseillerais à votre Grâce...! Le duc eut un éclat de rire moqueur. Mais Gonzalvo poursuivit sans se démonter : « Je conseillerais à Votre Grâce d'ordonner à la princesse Anna de sortir de suite à cheval dans la ville et de se montrer au peuple. »

Parabosco resta comme cloué sur place, puis il s'écria : — Gonzalvo! Gonzalvo! Votre zèle est étonnant! Il est même extraordinaire! Si j'avais suivi les conseils précédents que votre sagesse m'a donnés, Franzesco Gambi serait à cette heure sous terre et ma sœur au couvent ou en prison ! »

— Votre Grâce... interrompit Gonzalvo ; mais Parabosco était devenu pâle et sa voix tremblait de colère :

« Que pensez-vous donc de nous? Le peuple doit-il être le juge de la princesse ? Vous avez donc juré de me pousser à bout? Cette plaque de marbre, qu'on a posée là-bas sur mon ordre, est un avis au public et non un acte d'accusation! Com-

prenez-vous? C'est une constatation, un aveu non déguisé destiné à étouffer les cancans, à désarmer les calomnies chuchotées et à faire honte à la princesse. Comprenez-vous? Faire honte et non pas juger! Et du moment que nous épargnons à notre sœur le tribunal, ce n'est pas pour la livrer à celui du peuple! »

Gonzalvo leva les mains pour affirmer que telle idée ne lui était jamais venue; mais Parabosco ne voulait rien entendre, il continua : « C'est très vulgaire, au fond, ce que vous me proposez là, cela équivaut à mettre la princesse au pilori! Et avant que je permette qu'une main — que dis-je — un mot, un murmure s'élève contre ma sœur... »

Gonzalvo profita d'un instant de répit (le duc soufflait) pour dire : « Je prie encore une fois Votre Grâce de faire sortir la princesse à cheval. »

Le duc saisit l'in-folio qui se trouvait devant lui et pendant quelques secondes Gonzalvo crut qu'il allait le recevoir sur le crâne. Mais Parabosco, tournant subitement le dos, reprit sa lecture.

Gonzalvo, qui était tenace, recommença : « Laissez sortir la princesse, Monseigneur, je donne ma tête à couper que...»

A cet instant précis, le premier coup de canon tiré sur les bastions par le joyeux Agostino pour fêter ce beau jour déchira l'air. Des cris prolongés partirent de la place, puis les salves se succédèrent assourdissantes.

Parabosco bondit. « Ah çà! ces gens sont fous! » dit-il assez bas, comme se parlant à lui-même.

Gonzalvo fit un pas et répéta, cette fois avec énergie : « Monseigneur, bientôt il fera nuit. Faites sortir la princesse Anna à cheval par la ville et laissez-la se faire voir au peuple avant le coucher du soleil. Je me porte garant sur ma vie que rien de ce que craint Votre Grâce n'arrivera.»

Le prince le considéra un moment. Il fit un signe de la main : « Soit, votre tête. Portez l'ordre à la princesse. »

Gonzalvo s'inclina profondément et sortit de la pièce à pas comptés. Dès qu'il fut dans l'antichambre, il se mit à courir et à crier : « Les chevaux de la princesse! Sur l'ordre du duc! La suite de la princesse! » Il traversait les salles à grands pas, chassant devant lui les pages et les laquais, qui se mettaient eux aussi à courir, ahuris.

Et comme Gonzalvo traversait un grand salon désert, il se frotta les mains en souriant.

★

En bas, sur la place, la foule ne démarrait pas. Les sénateurs groupés attendaient le retour de Gonzalvo. Dans les groupes on discutait et les conseillers étaient d'accord pour adresser au duc, à la princesse et à Franzesco Gambi leurs remerciements. Ce n'était plus qu'une question de forme. Les plus subtils se risquaient à disserter avec des airs mystérieux sur les raisons qui avaient décidé du sort de la princesse Anna.

— Le duc...

— Qui connaît sa sagesse ?

— Il s'agit peut-être de choses très importantes, qu'on ne soupçonne pas ?

— Et elle..?

— Sans doute, c'est elle la victime...

— Une jeune fille héroïque!

— Une vraie princesse, cela dit tout!

Franzesco Gambi, qu'on avait raillé, qui semblait n'avoir pour lui que ses qualités d'heureux amant et d'officier brillant capable de vaincre même des princesses, bellâtre, sans intelligence puisqu'il s'était fait pincer, devenait, maintenant qu'il se trouvait mêlé à de ténébreuses affaires d'Etat et jouait un rôle dans le drame de la famille grand-ducale, un personnage qui mène en secret sa barque et sait d'étonnante façon parvenir au pouvoir.

Les jeunes nobles, influencés par la décision des conseillers, inventaient maintenant d'extraordinaires combinaisons. Ils se montaient la tête, s'enthousiasmaient. Certains affirmaient qu'ils savaient depuis longtemps les hautes capacités de Gambi. D'autres le traitaient d'intrigant, blâmaient son zèle exagéré, lui attribuaient de puissantes protections et laissaient entendre qu'on aurait pu trouver, pour un rôle aussi délicat et de telle importance, des hommes plus qualifiés. On avait vraiment fait injustice à quelques-uns, si l'ancienneté et les services entraient en ligne de compte.

Ils se calmaient en constatant qu'à la cour comme ailleurs l'équité et les droits étaient parfois méconnus.

A ce moment éclatèrent les premiers coups de mortier d'Agostino.

— Signe de joie ! cria la foule. On tire sur les remparts !

— C'est au faubourg de San Vito di Felice !

Cette canonnade ininterrompue déchaîna l'enthousiasme de la masse.

— On tire le canon.

— Le canon parle.

— On fait toujours cela quand une princesse est dépucelée, cria Cesare Galli, amer.

Les gens étaient si désorientés qu'ils reprenaient avec sérieux :

— Certainement, certainement.

Beaucoup de bambins s'étaient portés vers les remparts pour voir de plus près la manœuvre des mortiers. Avec les soldats réquisitionnés par Agostino, ils formaient une troupe d'auxiliaires qui activaient le tir et le rendaient d'instant en instant plus violent.

Les sénateurs, émus par ce vacarme, avaient hâte de se rendre auprès du prince. Il ne fallait plus tarder. Certains proposaient de ne pas attendre davantage Gonzalvo pour se présenter devant le souverain et lui manifester la reconnaissance nationale. D'ailleurs, les cris de la foule redoublaient. On les pressait d'agir, quand la grande porte du palais s'ouvrit à deux battants, on entendit le piétinement sonore d'une cavalcade sous la voûte et la princesse Anna parut. Elle était vêtue d'une robe de velours bleu brodé d'argent, une couronne étincelait sur ses cheveux noirs et elle montait une blanche haquenée caparaçonnée d'or, que deux pages conduisaient par la bride.

Deux chevaliers, l'épée à la main, marchaient à ses côtés. Deux dames d'honneur en grande toilette d'apparat la suivaient à cheval et deux autres chevaliers, tête nue, le large feutre à plume en main, fermaient la marche.

Lorsque ce remarquable cortège fut visible de tous, une ovation inouïe l'accueillit. La foule se rua comme une vague géante vers le palais en faisant trembler l'air du cri de : « Vive la princesse Anna ! »

On avait hissé la princesse plus morte que vive sur son cheval et quand les portes du château s'étaient ouvertes, elle avait

mis les mains devant ses yeux, car elle se croyait conduite à la honte publique. L'histoire de la plaque commémorative était parvenue fragmentaire et imprécise à ses oreilles. Elle n'en savait pas davantage.

La mort de la vieille Caterina l'avait profondément affectée et elle tremblait pour Gambi.

Aux premières foulées de son cheval, elle perçut la rumeur joyeuse qui montait vers elle et l'enveloppait. Elle appliqua plus fortement ses mains sur ses yeux. Elle avait peur, elle ne comprenait pas, il lui semblait qu'on se raillait d'elle. Mais les cris de la foule se précisaient à ses oreilles : « Vive la princesse Anna ! » C'était comme un refrain répété par des milliers de voix. A travers le tumulte, quelques réflexions de personnes toutes proches parvinrent jusqu'à elle. Des voix, sur un ton d'enthousiasme, disaient, murmuraient, chantaient :

— Salut à toi, princesse Anna !

— Tu es la plus belle entre les femmes !

— Laisse-moi mourir pour toi, car je t'aime, princesse Anna !

— Nous t'aimons, nous t'aimons tous !

Des femmes se poussaient au premier rang, saisissaient le bord de sa robe, ses manches flottantes pour les couvrir de baisers et elles interpellaient Anna avec exaltation : « Chère et douce princesse !

— Notre Anna...

— Notre enfant bien-aimée...

— Regardez comme elle cache ses yeux.

— Montre ton visage, criaient les jeunes filles.

— Pauvre chérie, murmuraient les femmes, as-tu beaucoup souffert?

— Ma douce colombe ! T'a-t-il fait mal?

— Reprends ton sourire, oh bel ange ! c'est fini maintenant.

— Il nous faut toutes endurer le même sort !

— Va ! n'y pense plus !

Et les jeunes filles répétaient : « Montre ton visage ! »

Et les hommes imploraient : « Montre ton visage ! »

Elle est fâchée contre nous, disaient les vieilles et d'autres répétaient : « Elle ne veut pas nous voir. »

Une prostituée aux cheveux épars, une grande fille brune, hurla d'une voix perçante : « Oh ! je te comprends ! Ah, comme je te comprends ! » Elle se jeta à terre en se lamentant et en

criant : « Laisse ton cheval me piétiner, je meurs. » Des bras vigoureux l'empoignèrent et elle disparut dans un remous de la foule. Une véritable ivresse s'était emparée de la foule. La cavalcade avançait péniblement au pas autour de la place.

Les joues de la princesse brûlaient ses doigts. Chaque interjection nouvelle faisait affluer plus violemment le sang à ses tempes. Elle défaillait de honte. Son court et secret bonheur était raconté, crié, hurlé par des milliers de voix. La petite flamme cachée de la nuit avait allumé un gigantesque incendie, elle avait gagné Ravenne tout entière, elle flambait maintenant sur tout le peuple !

Dans une excitation intense, les nobles, les sénateurs, les bourgeois, les artisans se battaient, confondus, pour approcher de la princessse.

Leurs pensées, leurs vœux se manifestaient avec une ardeur qui touchait au délire.

Le sacristain de San Felice s'était précipité dans le clocher et sonnait à toute volée. Ce brave homme craignait que le chanoine ne lui reprochât ultérieurement d'avoir, en ce jour de réjouissance publique, oublié de faire tinter le carillon d'honneur alors que, sur les remparts, le canon se faisait entendre.

Le cortège était arrivé devant le palais Gambi, quand les cloches commencèrent leur chant de fête.

Emue par ce son joyeux qui semblait purifier l'air, touchée par les ovations de la foule et ne sachant où elle se trouvait, la princesse Anna ôta les mains de devant ses yeux.

Elle vit la maison de son amant et aperçut la plaque de marbre qui décorait le mur. Elle reconnut sa propre image et d'un coup d'œil lut l'inscription. A ce moment, le soleil, à son déclin, frappait de biais la plaque de marbre et accentuait le creux d'ombre des lettres fraîchement gravées. Cette lumière lui permit de voir soudain le petit phallus dont Agostino avait enjolivé son œuvre et dont l'érection désignait les fenêtres bien connues.

La princesse Anna poussa un léger cri, remit précipitamment ses mains devant ses yeux et, courbée en avant sur sa selle, se prit à sangloter. Il lui semblait que tous ses vêtements avaient été arrachés de son corps et qu'elle était offerte, nue, aux regards de la populace.

Elle revivait avec une effroyable précision les minutes passées auprès de son amant. C'était comme si le lit qui avait abrité leurs amours eût été soudain traîné sur la grand-place et qu'elle s'y éveillât, encore dans les bras de Franzesco, devant la foule assemblée. Dans son épouvante, elle haïssait de toute la force de son âme le prince Parabosco, son frère.

On avait saisi la bride de la blanche haquenée et pour rendre un particulier hommage à la princesse, on l'avait arrêtée devant le palais Gambi. La foule entourait, toujours plus dense, le cortège et criait à tue-tête : « Vive la Princesse Anna ! »

★

A l'une des fenêtres de ses appartements, le duc se tenait immobile. Du regard il embrassait toute la place. Il avait senti son cœur battre violemment quand la porte du château s'était ouverte pour livrer passage à la princesse. Puis il avait entendu les cris de joie, il avait vu le peuple entourer sa sœur, se presser, se bousculer pour approcher d'elle, il avait vu les chapeaux se lever et s'agiter, les femmes se battre pour baiser le bord de sa robe, il avait vu sa sœur fondre en larmes quand elle avait pu contempler la plaque commémorative, il avait entendu le chant joyeux des cloches s'harmonisant avec les ovations populaires.

Le visage de Parabosco avait pâli, puis s'était empourpré. Sa lèvre inférieure trembla quelque peu. Puis il s'était calmé, son doigt avait erré dans sa moustache, pour cacher un sourire. Il ne proférait pas une parole.

Gonzalvo, à ses côtés, gardait un complet silence, mais il se mordait la lèvre pour ne pas crier sa joie.

★

Les derniers rayons du soleil mettaient une grande lueur rouge dans le ciel et les voiles gris du crépuscule commençaient à se tendre quand la princesse rentra au Palais.

Le duc était toujours à la fenêtre et la foule déferlait toujours, acclamant maintenant Parabosco. Agostino di Gardone, qui réapparaissait sur la place, satisfait d'avoir brûlé sa poudre, vit avec orgueil l'effet produit par sa canonnade. Sa joie

fut à son comble quand il apprit la promenade triomphale de la princesse. Décidé à ne point laisser de répit à ses concitoyens surexcités, il cria, au moment où il arrivait devant la plaque commémorative qu'il avait élevée : « Montre-toi, Franzesco Gambi ! Ravenne veut te voir !

Il n'en fallut pas davantage pour faire naître dans la foule l'impérieux désir d'apercevoir le jeune porte-drapeau et tout le monde hurla : « Montre-toi, Franzesco Gambi! »

Franzesco avait en vain attendu le retour de son ami. Ce fut le fidèle serviteur Andrea qui lui révéla la nature de cette plaque de marbre scellée, d'ordre grand-ducal, sur sa maison.

La teneur de l'inscription provoqua chez lui un accès de fureur terrible. Il brisa tout dans sa chambre. Les candélabres, les chaises, les assiettes précieuses, les vases, les glaces, rien n'échappa à son bras dévastateur. Les fanfares, les cris, les salves de canon avaient d'ailleurs contribué à l'exaspérer. Le fidèle Andrea avait réussi à lui arracher son épée des mains et quand il eut tout détruit il finit par se calmer. Il se prit à réfléchir. Puisque Geraldini n'était pas revenu, c'est que les choses allaient bien mal. Il était néanmoins décidé à braver Parabosco. « Serait-il cent fois duc, qu'il n'a pas le droit de commettre pareille infamie! » répétait-il. Et, songeant au sort de la princesse, il s'effrayait à l'extrême. « Dieu sait », disait-il, — c'était l'habitude de Franzesco de dire « Dieu sait » en toutes occasions, — « Dieu sait comment Parabosco la traite?! » Il avait honte de cette plaque encastrée dans son mur comme s'il eût écrit lui-même sur sa maison le secret de ses amours. Il se sentait déshonoré. « Allons-y », cria-t-il finalement, et il fit apporter son uniforme. Dès qu'il ferait sombre sur la place et que le peuple se serait dispersé il irait chez le duc. Il lui offrirait tout : sa liberté, ses titres de noblesse, même sa vie, mais il fallait que cette plaque disparût. Si le duc refusait, Franzesco avait la ferme intention de détruire la nuit même ce marbre infamant. Advienne ensuite que pourrait!

Comme il finissait de se vêtir, son vieux domestique l'appela avec des exclamations de stupeur à la fenêtre.

Caché derrière les rideaux, Franzesco vit la princesse sous ses fenêtre. Elle était libre, pompeusement parée, et le peuple lui rendait un enthousiaste hommage. Était-ce en rêve qu'il la voyait ainsi, était-ce en rêve qu'il entendait le carillon des

clochers? Franzesco, dérouté, abasourdi, suivait des yeux le remous de la foule, sans comprendre. Il avait d'ailleurs complètement renoncé à comprendre ce qui se passait. « Dieu sait! » répétait-il seulement.

Puis la princesse avait disparu, les portes du palais s'étaient refermées sur elle. C'est à ce moment que Franzesco entendit son nom que l'on criait de la rue avec une force croissante. Il se demandait ce qu'il devait faire, quand son domestique tira le rideau à l'improviste et Franzesco se trouva exposé aux regards de la foule dans tout l'éclat de sa tenue de gala. La rumeur sympathique qui salua cette apparition fut si spontanée et chaude qu'il inclina instinctivement la tête pour remercier. Des milliers de voix criaient : « Vive Franzesco Gambi! vive le brave Franzesco Gambi ! » De nouveau il inclina la tête et fit un geste de la main, puis il se mit à sourire, saluant gaiement ceux-là même qu'il tenait un instant auparavant pour des créatures hostiles, acharnées à se railler de lui.

La porte s'ouvrit et Filippo Geraldini entra en coup de vent. Il sauta au cou de Franzesco. « Le duc... ah! cher ami, comme je suis heureux... Parabosco te fait demander... viens vite avec moi... Tu ne sais pas ce que j'ai fait pour toi... Tu ne l'oublieras pas, j'en suis sûr... Viens... Gonzalvo aussi est ton ami... Sois le nôtre... Dépêche-toi... vite... Le duc veut te parler avant que la fête commence. » Après ce déluge de paroles haletantes, il se précipita vers la fenêtre, se pencha à tomber dehors et s'adressant à la foule lui cria : « Je vous amène votre Franzesco ! nous arrivons de suite ! »

Franzesco Gambi traversa la place avec son ami. La nuit était déjà tombée, mais les gens firent des acrobaties pour voir le visage de leur nouveau favori. Les mains se tendaient vers lui. Tout le monde l'interpellait. Les vœux, les suppliques, les compliments se confondaient. On voulut s'emparer de lui pour le porter en triomphe. Il échappa difficilement à ces manifestations qu'Agostino avait provoquées. Il se contenta de serrer avec effusion la main du sculpteur et se hâta, suivi du doux Geraldini, de pénétrer dans le palais. Le peuple, toujours joyeux et le chant aux lèvres, fut lent à se disperser. Les cloches s'étaient tues, la canonnade avait cessé, mais la rumeur de fête flottait encore dans le crépuscule.

Il semblait que la plaque de marbre étincelant sur les murs

du palais Gambi tînt le public en haleine. Sa vue renouvelait l'entrain et il suffisait de le regarder pour perdre l'envie de rentrer chez soi. Elle était devenue dans l'esprit populaire le symbole, le monument élevé à la gloire d'un acte patriotique.

Nul n'aurait, certes, pu en définir le caractère héroïque, mais nul n'en contestait plus la grandeur. Chacun était désormais persuadé que ce qui était arrivé était arrivé pour le bien de la multitude et ne pouvait être que salutaire au pays. L'on continuait donc à crier, à manifester joie et reconnaissance, lorsque déjà les premières chaises à porteur arrivèrent, amenant les nobles hôtes conviés à la fête offerte par le grand-duc.

Ce ne fut que lorsque les fenêtres du palais s'illuminèrent et que la lune, haute dans le ciel, jeta sur Ravenne son apaisante clarté que la foule s'écoula lentement, heureuse d'avoir goûté ce beau jour.

★

Franzesco Gambi entra dans le salon princier d'un pas ferme et décidé. Pendant la courte traversée de la grand-place, l'idée lui était soudain venue, un peu vague, il est vrai, mais forte cependant, qu'il avait accompli quelque méritoire exploit et s'était distingué d'une façon ou d'une autre.

Parabosco, assis sur son trône, reçut le jeune gentilhomme. Il n'y avait à côté de lui que la princesse.

Franzesco s'inclina profondément devant le frère et la sœur. Celle-ci détourna les yeux et fixa le plancher.

« Eh bien, Franzesco Gambi », dit le duc, et le sourire que tout à l'heure il s'efforçait de dissimuler s'épanouissait maintenant librement sur son visage, « je vous l'ai déjà dit ce matin à l'aube, vous êtes heureux en amour. »

Le sourire de Parabosco était un tant soit peu déconcertant. Franzesco en fut sourdement irrité Il sentait que son mérite n'était pas encore autant apprécié qu'il l'avait espéré.

« Princesse, continua le duc en se tournant, le sourire aux lèvres, vers sa sœur, Franzesco Gambi est devenu un personnage d'importance. Il ne faut plus de secret. Je vous demande donc : voulez-vous ce jeune homme dont la bravoure égale la noblesse pour époux? »

La princesse Anna sursauta. Un instant l'amour parla de

nouveau à son cœur, mais ayant levé les yeux sur le beau visage de Gambi, elle sentit qu'il lui était devenu étranger. Elle vit dans ses clairs yeux bleus une flamme singulièrement victorieuse. Tout, en lui, lui parut effronterie, intrigue, fatuité! Il se tenait là, au pied du trône, comme un laquais qui se permet uneinconvenante familiarité. Sa fierté en fut humiliée. Elle jeta sur son frère un rapide et angoissé coup d'œil. Elle vit son sourire méprisant. Alors se détournant de Franzesco avec un geste brusque, elle sortit précipitamment de la salle du trône. Le duc eut un court éclat de rire. Il contempla Gambi qui, avec une mine déconcertée et déconfite, regardait autour de lui. Parabosco, avec une tristesse affectée, lui dit : « Cela me cause une peine sincère, mais il semble que la princesse ne désire point ce mariage. Que faire? Pour vous, ajouta-t-il avec empressement, il importe de faire quelque chose! un homme comme vous! » Il s'approcha tout près de Gambi et avec une grande douceur : « Voyez-vous, je vous laisse le choix. Examinez vous-même de quelle récompense vous êtes digne. Celle qui vous paraîtra juste vous est dès maintenant accordée. »

Sur ce, le duc fit un signe et Franzesco tourna les talons. La fête allait commencer. Parabosco fit dire à sa sœur qu'elle devait paraître à ses côtés. Lorsqu'elle parut, resplendissante de tous les attraits de sa beauté et de tous les ornements de son rang, ayant cependant sur son visage les signes de son récent chagrin, le duc lui prit doucement la main et parlant avec bonté lui dit : « Oublions la peine que nous nous sommes faite l'un à l'autre. Soyons seulement fermement attachés l'un à l'autre, c'est la liberté. Car les autres...

... s'inclinent devant nous », acheva la princesse et, pour la première fois, elle regarda son frère dans les yeux.

Puis la main dans la main, au son des fanfares et des orchestres, ils traversèrent les salles illuminées et toute la cour s'inclina jusqu'à terre sur leur passage.

Parabosco quitta de bonne heure la salle de bal et, s'étant retiré dans ses appartements, échangea son riche costume pour un vêtement plus sombre. Il se hâta de sortir par une porte dérobée du château et prit le chemin de San Vito di Felice.

Vittoria se tenait sur le pas de la porte avec son père. Para-

bosco, étonné, hésita, mais Vittoria courut à sa rencontre : « Viens, mon bien-aimé, mon père sait tout. »

Le vieux maréchal ferrant s'approcha, ôta son bonnet et d'un ton profondément respectueux proféra : « S'il plaît à Votre Seigneurie d'entrer », puis, les précédant, il ouvrit la porte de la chambre de sa fille.

Parabosco, soupçonneux, mal à l'aise, entra, mais sa main ne quittait pas la garde de son poignard.

Vittoria tira le verrou et se jeta dans ses bras.

— Quelle drôle de tête tu fais? Pourquoi cet air étonné? demanda-t-elle tout en délaçant avec une hâte joyeuse son corset : « Ta sœur le fait bien!! »

— « Oh!...alors », dit le duc.

FÉLIX SALTEN.

(Traduit de l'allemand par RENÉ PUAUX.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs.

XCVII. — Population.

M. DESMAISONS. — D'abord êtes-vous bien sûr des statistiques?

M. DELARUE. — Il faut bien les accepter.

M. DESM. — Oui, tant que nous n'en avons pas besoin. Mais avant de raisonner sur un fait, il faut vérifier ce fait.

M. DEL. — Comment vérifierais-je les statistiques?

M. DESM. — Oui, je sais. Aussi bien, je ne vous demande pas de reprendre chaque chiffre et d'en vérifier le contenu. Mettons que je vous demande seulement un peu de scepticisme. Est-ce possible?

M. DEL. — Cela va de soi.

M. DESM. — Bien. Alors vous raisonnez sur des chiffres dont vous n'êtes pas très sûr.

M. DEL. — Sans doute, mais c'est à peu près ainsi, toujours. Ils ne sont pas vrais absolument, mais ils le sont jusqu'à un certain point, comparés les uns aux autres. C'est une question de soustraction. Il ne se peut pas d'opération plus simple.

M. DESM. — Avez-vous entendu dire que des villes, pour des raisons diverses, ont intérêt à ne pas dépasser un certain chiffre d'habitants?

M. DEL. — Oui, et d'autres, pour d'autres raisons, se gonflent, dit-on, plus qu'il ne faudrait.

M. DESM. — C'est bien cela. On ne sait pas. L'incertitude même est incertaine.

M. DEL. — En des limites très étroites.

M. DESM. — Admettons-le.

M. DEL. — Vous admettez aussi, je pense, qu'il est exact que la population en France diminue.

M. DESM. — Ou plutôt qu'elle n'augmente pas.

M. DEL. — Soit. Enfin, qu'elle a trouvé son point mort.

M. DESM. — Cela ne me paraît pas contestable.

M. DEL. — Et enfin que c'est là une situation alarmante.

M. DESM. — Non pas.

M. DEL. — Comment ?

M. DESM. — Avez-vous noté que les individus qui cherchent du travail soient très rares ?

M. DEL. — Pas précisément.

M. DESM. — Ils auraient dû diminuer.

M. DEL. — Je ne m'en aperçois pas.

M. DESM. — Alors pourquoi vous alarmez-vous? Il n'y a pas de place pour tout le monde, et vous conseillez au peuple de faire des enfants. Est-ce que le travail court après le travailleur? Est-ce que les usines chôment? Est-ce que le commerce, est-ce que l'administration...

M. DEL. — Non, je l'ai déjà reconnu. Il y a trop d'hommes,

M. DESM. — Que feriez-vous donc d'un surplus? Voudriez-vous donner au travail des spectateurs?

M. DEL. — Non, sans doute, mais on pourrait créer d'autres industries.

M. DESM. — Puisqu'il y a des hommes en excès?

M. DEL. — Enfin les économistes vous diront...

M. DESM. — Qu'ils parlent. Pour moi, je m'en tiens aux faits. Voyons, mon cher ami, on invente chaque jour, ou presque, une nouvelle machine qui rend inutiles deux ou trois travailleurs sur trois ou quatre... Est-ce que vous ne seriez pas plus capable que les autres de confronter deux idées simples? Est-ce que vous considérez éperdument les choses une à une, sans jamais être tenté de les rapprocher pour voir ce qui va se passer? Le même économiste se réjouit de la machine qui fait le travail de dix ouvriers et, sur la même minute, gémit de ce que, encouragés par un exemple si frappant, ces dix travailleurs éliminés, réduits au rôle de regardeurs, ne courent pas embrasser leur femme à fond. Le fermier, jadis, avait besoin d'une nombreuse troupe, l'été, faucheurs, moissonneurs, faneuses, et combien d'autres ! Maintenant, il attelle deux chevaux, monte sur la légère voiture, se promène dans ses champs, et en une journée la besogne est faite. Allez lui parler de la dépopulation de la France, il gémira aussi, parce que le premier mouvement de l'homme le porte à imiter son voisin ; mais ne lui parlez pas d'allonger sa famille. « Non, vous répondra-t-il, autrefois, cela m'aurait rapporté ; maintenant, ça me coûterait. On sait compter, que diable ! »

M. DEL. — Voilà le malheur !

M. DESM. — Vraiment vous m'exaspérez. Eh ! oui, il sait compter, il sait raisonner, il sait considérer l'avenir, et voilà pourquoi il s'abstient. C'est un fait de civilisation, voilà tout. Il sait encore autre chose. Il sait, ce qu'il n'a pas toujours su, que les enfants se font de gré à gré, et il vient d'apprendre, tout récemment, que Dieu maudit les nombreuses familles. Voyez-vous, quand, dans un pays, les

hommes ont appris que les enfants sont des actes de volonté, jamais, dans ce pays, la population n'augmentera. Croyez-vous qu'ils vont besogner leur femme tout naïvement ? Ils sont devenus de savants jardiniers, tout comme les hommes des villes, et ils ne sèment qu'à bon escient.

M. DEL. — Justement.

M. DESM. — Oui, justement, car cela prouve qu'ils se sont civilisés. L'homme prevoit, et c'est ce qui le distingue de l'animal. N'en demandons pas plus, c'est déjà très beau. Ah ! les bons bougres qui caressent leur stérilité, en incitant le peuple à procréer par patriotisme !

M. DEL. — Voilà ce qui m'inquiète.

M. DESM. — Oui, l'invasion, n'est-ce pas ?

M. DEL. — L'invasion.

M. DESM. — Nous pouvons en parler, nous autres, nous sommes d'une race d'envahisseurs. L'invasion ne ferait peut-être pas tant de mal que cela à la France. Ce n'est qu'un moment à passer. Il faut que les races se renouvellent. Quoi qu'en dise Fustel de Coulanges, la Gaule romaine a été absorbée par les Francs, maison par maison, champ par champ, et les Gallo-Romains durent travailler pour les vainqueurs. Ce fut une belle invasion que celle des Francs, et celle des Normands ne fut pas médiocre non plus. Pensez, tous les couvents des bords de la Seine, pillés, incendiés, toutes les nonnes présentables jetées en barque et tirées au sort, et les mâles de ces femelles occis. Nous ne reverrons pas cela.

M. DEL. — Non, ce que nous reverrons, c'est l'invasion lente, minutieuse, mathématique, la déprédation calculée, enfin ce que virent nos pères.

M. DESM. — Et voilà ce qui fausse tous nos raisonnements touchant la population. L'Allemagne a trouble notre arithmétique.

M. DEL. — Je le reconnais, mais il serait insensé de ne pas tenir compte d'un tel élément.

M. DESM. — Tenons-en compte.

M. DEL. — Eh bien ?

M. DESM. — Eh bien, si l'on vous disait que la Russie va envahir l'Allemagne, va la manger, va l'absorber, que diriez-vous ?

M. DEL. — Rien, je rirais.

M. DESM. — Pourtant, la Russie a une population double.

M. DEL. — Qu'importe !

M. DESM. — Admirable. Disons aussi, nous autres : Qu'importe. Quand les Allemands seraient le double de ce que nous sommes, la balance serait encore égale, parce que, passé un certain chiffre, les nombres ne s'opposent plus logiquement. Cela doit être bien encombrant, une armée de deux millions d'hommes !

M. DEL. — Que conclure ?

M. DESM. — Rien du tout. A mesure que l'Allemagne se civilisera davantage, elle ressentira les atteintes de ce mal, qui est un bien, la dépopulation, et si nous demeurions seulement stationnaires, les deux chiffres se rejoindraient. Voyez vous, cultiver la population, c'est cultiver la misère, et il n'est pas possible que la culture de la misère soit le but de la civilisation.

M. DEL. — Le but de la civilisation ! C'est vous qui parlez ainsi ?

M. DESM. — Pardon. Ne supposez pas...

M. DEL. — Le but de la civilisation !

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Elsa Koeberlé : *Decors et Chants*, frontispice de Maurice Denis. « Mercure de France ». — Charles Grolleau : *L'Encens et la Myrrhe*, préface de l'abbé S. Coubé, P. Lethielleux, 3 francs. — Edmond Rocher : *Petite patrie*, lettre-préface d'Albert Samain, Sansot, 5 francs. — Corrado Zacchetti : *Le Disciple*, Rome, Tipografia Diocleziana. — J. M. Lentilhon : *Poèmes patriotiques*, Librairie Saint-Augustin.

Décors et Chants. — Alors qu'elle se cachait sous le voile de Sybil, Mme Elsa Koeberlé faisait figure d'une Artemis impérieuse exilée de l'Hellade vers les marches d'un pays occidental, enveloppé de brume, noyé de pluie et dont elle aimait passionnément l'odeur de terre mouillée. Elle a connu et aimé d'autres terres, mordues par le dur soleil, mangées par la splendeur vorace de l'été; dans la fougue d'une admiration si différente, elle n'a pas renié cependant sa ferveur d'autrefois. Elle en a emporté le souvenir terrible et doux pour son âme qui dédaigne les faibles émois :

Le soir a réveillé tous les feux de Tolède,
L'âpre ravin resplendit,
La ville en cuivre luit devant le ciel en fête,
Mais pourtant le jour fléchit,

Et tout à l'heure vers tes ruelles farouches,
Le crépuscule va monter :
Le silence attend une main sur la bouche
Au seuil des palais outragés

Dont un mendiant a fermé la lourde porte...
Tolède de pierre et de vent,
Comme une longue épine aiguë, je t'emporte
Enfoncée en mon cœur ardent.

Mais non plus que pour exprimer les plus nettes et les plus précises images, elle n'a cessé d'employer de préférence aux mots positifs ceux dont un préfixe semble atténuer la signification trop péremptoire : *imprévu*, *implacable*, *indéfinissable*, elle n'est devenue infidèle à sa passion primitive. Espagne? Afrique? non point; de Tim-

gad et de Kairouan, elle retourne aux forêts lorraines; à peine d'autres paysages ressuscitent quand « sur l'horizon pâle »

Les lointains feux tournant des hauts fourneaux s'allument.

Elle revient sans regret :

Je reviendrai m'asseoir parmi les troncs humides
Où saigne et pleure l'or et le cuivre du soir
Dans les prés, près de l'eau, je reviendrai m'asseoir
Avec la même ardeur plus grave de savoir
L'inhumaine beauté des immenses ciels vides.
— Je reviendrai m'asseoir dans les forêts humides.

Mais si le même décor lui agrée toujours, Artémis encore fière semble avoir entendu d'autres chants et, toujours farouche, elle les accepte et les redit sans horreur; elle est obsédée par eux et par celui qui les dicte :

Je ne puis plus chanter que ton visage, Amour.
. . . . . .
Le temps passe, emportant les forêts et les dunes,
L'ardeur des grands soleils, l'éclat des nuits de lune,
Les villes que j'aimais, la parure des jours.
Mais qu'importe à mon cœur comblé par toi, la vie
N'est qu'un miroir uni où ta face sourit :
Je ne veux plus chanter que ton visage, Amour.

L'Encens et la Myrrhe. — Le Seigneur, ainsi qu'il l'avait annoncé par la voix du Psalmiste, a entendu les prières de l'égaré; il l'a tiré hors du lac de misère et du bourbier fangeux et il a mis en sa bouche un chant nouveau, un hymne à notre Dieu : le père S. Coubé se réjouit de ce que M. Charles Grolleau ait dit à son tour son *Pater peccavi* après François Coppée, Brunetière et Huysmans, qui sont morts et de qui personne ne songea à nier la parfaite sincérité, après MM. Paul Bourget, Forain et Retté, encore trop vivants, pour qu'il ne demeure pas aux deux tiers d'entre eux le loisir de retourner à leur vomissement. Les œuvres précédentes de M. Charles Grolleau permettent dès maintenant de penser qu'il persévérera dans la voie où il est entré et d'où il ne s'écarta peut-être pas autant qu'il le croit. Ainsi qu'Huysmans et Baudelaire, il ne s'intéressa jamais beaucoup à la Nature et c'est seulement depuis qu'il s'est réconcilié avec le Démiurge qu'il aime un peu cette sombre Mère : il suppose maintenant que sa beauté apparente est le signe de quelque mystère plus auguste :

Pour que je t'aime un peu, Nature, ô sombre Mère,
Il fallait que mon Dieu lui-même vînt en moi.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il goûte le parfum violent des aro-

mates, l'odeur stupéfiante de l'encens et de la myrrhe; c'est de toujours; mais voici, en effet, que, par un singulier miracle, les choses du dehors, qu'on voit, qu'on hume ou qu'on entend, ne lui sont plus étrangères, encore que sa hantise présente les déforme ensuite pour qu'il en puisse tirer des motifs d'édification :

Goûte la paix ainsi que les branches de l'arbre
Immobile et penché sur la vasque de marbre
Qui tend son bleu miroir au rêve de l'azur;
Vois la terre muette et son visage obscur
Rougir sous le baiser des roses moribondes.
Les blés au vent câlin ouvrent leurs vagues blondes ;
Ecoute la chanson de leurs sveltes épis.
Et puisque tes chagrins se taisent, assoupis,
Songe au grain mûrissant et promis à la meule,
Qui loin du sillon noir, sans soucis de l'éteule,
Broyé, se livrera très pur au grand feu clair,
Pour devenir le pain dont Jésus fit Sa chair.

Ce poème est dédié au R. P. M. dal M... que la voix persuasive d'un peintre-poète très fervent convertit, il y a tantôt quinze ans, au catholicisme; celui-ci aurait-il par d'heureuses exhortations esthétiques dessillé les yeux de M. Charles Grolleau, jusque-là clos aux mirages de la lumière et de l'ombre extérieures ? Mais comme il serait dommage que cette révélation ait été inutile et que les ténèbres definitives de la scholastique refermassent à jamais sur ce regard devenu clairvoyant de lourdes paupières d'aveugle.

Petite Patrie. Dans les merveilleux albums de Mme Marguerite Burnat-Provins, les images multicolores qui accompagnaient le texte étaient purement ornementales et décoratives; elles n'allaient pas jusqu'à distraire des mots eux-mêmes et de leur sens l'attention trop aisément éparse. M. E. Rocher a fait preuve d'une sorte d'abnégation par l'emploi moins discret de la gravure sur bois en couleurs et le souci généreusement avoué de mettre en valeur les collaborateurs techniques du livre, fondeurs de caractères, graveurs, compositeurs, imprimeurs typographiques et lithographiques, de qui les noms, pour rendre hommage aux bons soins de l'Ecole Estienne et de M. Henri Fontaine, son directeur, sont énumérés dans l'achevé d'imprimer. On en oublierait presque qu'il fut docile au conseil d'Albert Samain : « Ne donner qu'un petit ensemble de pièces très surveillées », lorsque, pour « une publication restreinte et soignée », il réunit ces vingt-cinq poèmes à la gloire de sa *Petite Patrie* vendômoise retrouvée après de longues années d'absence où l'homme se reconnaît dans l'enfant qu'il fut et qu'il redevient ou qu'il croit redevenir : l'enfant qui s'amusait à distinguer sur la mare verte les têtes de grenouilles immobiles sommeillant entre les lentilles d'eau et les

feuilles des nénuphars, n'avait pas conscience de perpétuer une incertaine lignée d'aïeux gallo-romains presque d'hier et ancêtres perdus dans les crépuscules de l'aube préhistorique.

Sur la route tracée à peine un char massif
De bois brut et pesant avec d'énormes roues
S'avance et fait broncher les bœufs aux fortes joues
Qui vont, le joug au front, pareils et l'œil pensif.

De leur allure et du bouvier gallo-romain
— Thorax immense et flancs étroits de brute agile —
Une telle puissance émane, qu'en sigille
Leurs pieds dans le sol gras s'impriment au chemin.

Sur le char — magnifique animal de chair blonde —
Une mère opulente allaite ses deux fils :
Et ce groupe augural montre en ses fiers défis
Le grand espoir qui doit rayonner sur le monde.

Chez nous — en Vendômois — devant l'immense plaine
Je songe à des aïeux si lointains qu'ils ont mis
Aux flancs de la planète à grand'peine affermis
Le rhyzome éternel de la famille humaine.

Moins lointain est Pierre de Ronsard : M. Edmond Rocher le révère sans doute autant que nos communs aïeux lacustres ou troglodytes ; et ce pendant si leurs cantilènes barbares doivent nous être à jamais inconnues, l'imagier de *Petite patrie* peut revendiquer comme prédécesseurs les graveurs des âges primitifs qui sur les parois des cavernes dessinaient d'un trait sûr, pour leur plaisir ou pour se rendre favorables les lieux de la chasse, la forme des animaux sauvages ou familiers : ainsi toutefois le rhyzome de M. Edmond Rocher, si j'ose reprendre de lui ce vocable un peu technique, plonge plus avant dans le passé que celui de M. Maurice Barrès, qui ne va pas au delà des couches gallo-romaines.

Le Disciple. Je n'ai lu de M. Corrado Zacchetti que ses œuvres françaises, son *Livret de vers*, justement louangé par M. Louis Le Cardonnel, et ce nouveau poème, *le Disciple*, qui ne nous vient plus d'Assise, mais de Rome. La curiosité du poète semble avoir erré sur toutes les routes de l'esprit : il a traduit les plus beaux vers de Shelley, de Tennyson et de Heine, travaillé à l'exégèse de François d'Assise, édité des cantiques du quinzième siècle et dans sa langue natale publié nombre de poèmes que l'on peut supposer excellents à juger de ceux qu'il compose dans la nôtre : il est assez pleinement maître de notre rythmique pour que ses vers libres soient aussi harmonieux que s'il était soutenu par la mesure de l'alexandrin ou des octosyllabes traditionnels. Alors que lui-même était un jeune homme ivre de foi et d'espérance il lui advint de réprimander un enfant trop

prompt à sourire et quand, quinze ans après, il retrouve le disciple devenu un jeune homme, il se reproche de l'avoir alors peut-être découragé; assez tôt les lèvres désapprennent le sourire, quand la cruauté des hommes enfonce dans les cœurs ses griffes farouches et c'est un crime que de le leur avoir déconseillé.

Poèmes patriotiques. M. J.-M. Lentillon, lauréat de la Société d'Encouragement au bien, facilite la tâche du critique en inscrivant à la première page de son recueil ses pensées inspiratrices : l'exemple de Solon qui composa des vers gnomiques, une sentence de J.-M. Guyau et trois vers de Maxime du Camp d'où il appert que ce méchant et malhonnête homme était un assez piètre poète. L'écrivain malfaisant qui diffama ses amis morts méritait d'écrire en s'adressant aux poètes :

Si vous n'enseignez rien, vous êtes inutiles.

Pour être utile, M. J.-M. Lentillon exposa la symbolique du drapeau tricolore, et pris d'enthousiasme sur les cimes de ses chères Cévennes, il s'écrie :

Je reviens exalter non plus sur un pipeau
Mais sur un luth altier le culte du « Drapeau ».

Voire, il exalte également à propos de Jeanne d'Arc, Colbert, Clovis, Charlemagne, Henri IV, Napoléon, Thiers, Gambetta, Carnot et quelques autres et, dans une épître dédiée aux chrétiens d'aujourd'hui, *Raison de croire, Devoir d'agir*, il n'oublie pas les chrétiennes :

Toi, chrétienne, ô ma sœur, sache au titre de mère
Demander le bonheur sûr et non éphémère.

O Solon ! Il est vrai que par compensation, si je m'en rapporte à un récent article de M. Jean de Gourmont, M. Lentillon goûte peu les œuvres de Mme de Noailles différentes des siennes.

P. QUILLARD.

LES ROMANS

Marc-Evian : *L'Étoile*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Henri de Noussanne : *Roman pour ma fiancée*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Jean Nesmy : *La Lumière de la maison*, B. Grasset, 3 fr. 50. — Henry Bordeaux : *La Croisée des chemins*, Plon, 3 fr. 50. — Léon Hendryk : *Le Devoir du bonheur*, B. Grasset, 3. 50. — Jean Sam ou : *Mané Thécel Pharès*, E. Flammarion, 3 fr. 50. — Marcel Dhanys : *La Fille de Racine*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Félicien Chamosaur : *L'Abattoir*, L'Ermitage, 3 fr. 50. — Mme Henri Delas : *Révoltée*, Librairie des Saints-Pères, 3 fr. 50. — Cécile Cassoi : *Outragée*, Librairie universelle, 3 fr. 50. — Léon Riotor : *En Auto*, Lemerre, 3 fr. 50. — Albert Trachsel : *La Montagne fantastique*, Genève, 3 fr. 50. — Jehanne d'Orliac : *Le Cahier des Charges*, Sansot, 3 fr. 50. — Charles Val : *Les Bons contes font les bons amis*, A. Méricant, 3 fr. 50. — Théodore Cahu : *Les Nuits du Palais-Royal*, Librairie universelle, 1 fr. 50.

L'Etoile, par Marc Evian. Voici le livre de la conscience fémi-

nine, un beau, un bon livre. Je ne peux pas en aimer tous les chapitres parce que quelques-uns froissent en moi mon vieil instinct de ne rien croire, mais j'en admire fort la haute portée morale. Avec *la Porte étroite* d'André Gide, ce seraient les deux œuvres que je voudrais voir couronner par des distributeurs automatiques de gloire et en supposant qu'un prix puisse ratifier la haute portée morale d'une œuvre. Qu'est-ce que l'étoile? C'est ce rayon persistant dans la nuit la plus obscure des âmes qui éclaire le vilain côté des très laides actions, car, hélas, les laides actions ont souvent trop de beaux côtés. Sévérine Nobèle est prise par les confidences d'un homme passionné ; elle l'aime *pour ses malheurs*, comme la grande héroïne, mais les malheurs de cet homme sont imaginaires et elle s'en aperçoit à temps. Il lui faut vivre dans une horrible alternative : tout avouer à son mari, qui l'aime sincèrement et qu'elle n'a pas cessé d'estimer au-dessus de tous les autres hommes, ou se taire en demeurant déchirée par les remords qui lui rendent toute vie d'amour impossible. Elle parle. Il la comprend et lui pardonne. J'aurais préféré ce débat de deux consciences sans aucune intervention religieuse. Cependant le catholicisme de l'œuvre ne me choque pas plus que le ton général d'un tableau choisi par un peintre. Je sais encore soumettre la révolte de mes goûts personnels à la pureté d'intention d'un auteur... qui d'ailleurs n'a pas commis de faute de goût dans sa profession de foi.

Le Roman pour ma fiancée, par Henri de Noussanne. Pauvre petite fiancée modeste comme violette en mousse, fiancée de la fin, qui arrive au cinquième acte comme la fidèle servante apportant une lettre dans laquelle se trouve le dénouement. Elle épouse certainement un homme d'esprit, mais elle ne doit pas en être plus fière.

La Lumière de la maison, par Jean Nesmy. C'est un bon prêtre, oiseau très rare, qui prend son rôle d'apôtre au sérieux et illumine de son auréole les pauvres familles confiées à son saint ministère. Dans ce récit on vit dans un monde privilégié où rien n'est poussé au noir. Les désespoirs n'y ont pas de cris trop séditieux, les mangeurs de curé font semblant de mâcher, les grévistes travaillent, les filles vagabondes rentrent au logis paternel et des ivrognes tiennent leur serment. Je pense que la lumière de l'ouvrage est surtout l'imagination paisible de l'auteur qui brille doucement derrière les rideaux tirés de ses honnêtes illusions.

La Croisée des chemins, par Henry Bordeaux. Faut-il sacrifier les belles conceptions de la famille, du foyer, du pays natal à son ambition très légitime de lutter pour soi, ses propres idées, y compris pour la femme qu'on aime et qui vous choisit pour son champion au milieu des grandes arènes de Paris? Le héros se sent conquis d'abord par l'entraînement du milieu, mais la mort de son père lui apprend son devoir en lui donnant l'effroi d'avoir été un égoïste sans

le savoir : il a double responsabilité : celle de ses dettes et celle de sa nouvelle morale. Il paiera double en fuyant la femme tentatrice et en continuant en province une existence d'abnégation filiale. Quand il reviendra plus fort et plus vieux à Paris, il sera trop tard pour profiter de certaine vengeance qui met son ex-fiancée à sa merci. L'habitude de la vertu est une seconde nature, même chez les hommes faibles. Au fond, Pascal Rouvray représente une chose qu'on n'estime pas sérieusement à Paris, c'est-à-dire les qualités très réelles de l'homme de province ; étudiant, il est capable des pires efforts ; notaire, avocat ou médecin il n'ose plus trahir son clocher.

Le Devoir du bonheur, par Léon Hendryk. Chaque fois qu'un Monsieur sérieux a envie de transiger avec les lois de son pays, il s'invente des raisons que la raison ne connaît pas et les entoure d'une foule de divagations philosophiques sur des idées générales qui sont autant de preuves de sa folie particulière. Mettre au monde plusieurs enfants avec des mères différentes est toujours le crime passionnel par excellence. Il est beaucoup trop facile de s'illusionner sur sa mauvaise conduite en la motivant par ses propres besoins sentimentaux agrémentés, d'ailleurs, d'autres besoins plus malpropres, mais le fond reste le même : c'est le fond *adultère*, celui qui manque le moins chez les gens sérieux ou non.

Mané, Thécel, Pharès, par Jean Samson. Nous sommes aux temps des Babylones antiques. On construit des temples, on sculpte des idoles et on prépare la défaite d'un peuple par la somptuosité des réjouissances qu'on lui offre. Festins, chasses, jeux publics et cérémonies énervantes d'une religion sensuelle se réunissent pour appeler sur lui la colère du vrai Dieu qui ne pouvait être en ces temps-là comme aujourd'hui que celui des Juifs. Deux jeunes gens amoureux dominent la foule des courtisans et des mages dépravés de toute la hauteur de leur pur amour. Espérons que, malgré la flamboyante sentence écrite sur les murailles maudites, ils pourront échapper à la grande tourmente emportant Babylone.

La Fille de Racine, par Marcel Dhanys. Histoire sentimentale de Marie-Catherine Racine, une héroïne telle que les comprenait son père, à la fois bourgeoise, inquiète, passionnée, surtout facticement tourmentée par l'œuvre de son auteur. Elle devait avoir, elle aussi, une fort grande idée de la passion et une plus grande idée encore des limites qu'une religion décente est obligée d'y mettre. Et on épouse Claude saintement après y avoir mis les meilleures façons du grand siècle.

L'Abattoir, par Félicien Champsaur. L'auteur, en rappelant les malheurs de la guerre 70-71, espère qu'il viendra *quelqu'un* pour chasser les *arrivistes* de France... mais du temps de l'Empire il y en avait beaucoup moins qu'aujourd'hui. Donc, un nouvel

abattoir serait nécessaire et surtout un abattage méthodique entre nous, sans aller chercher l'étranger pour ça. Maintenant il y a des pages terribles, non pas sur l'année terrible, mais sur la politique d'aujourd'hui et je pense que les révélations sur *l'affaire*... Steinheil lui vaudront *aussi* la cour d'assises.

Révoltée, par Mme Henri Delas. Une jeune femme perd son mari avant d'avoir retrouvé la foi de son enfance. Par l'amour elle gagne le ciel, où elle espère rejoindre le bien-aimé.

Outragée, par Cécile Cassot. Un long, très long feuilleton dont toute la complication roule sur les crimes d'un mauvais domestique. On endort et on séduit, on vole et on trahit, mais c'est long, malgré une certaine sécheresse qui rappelle le style des faits divers.

En Auto, par Léon Riotor. Trépidation, vol plané, circuit et courses éperdues. Il faut s'y bien connaître pour comprendre ce genre d'*espéranto*... que d'ailleurs je suis seule à ne pas savoir parler.

La Montagne fantastique, par Albert Trachsel. Jadis l'auteur nous enchanta par des essais d'architecture nouvelle, des aperçus de palais et de temples singuliers qui semblaient vraiment ne rien devoir aux styles anciens ou modernes. Aujourd'hui, c'est une nature à la fois primitive, et compliquée d'intellectualité que nous décrit Albert Trachsel. *Cœur d'émeraude*, le petit satyreau est l'enfant terrible de ces forêts où l'esprit vagabonde sous la forme d'animaux humains des mieux doués.

Les Nuits du Palais-Royal, par Théodore Cahu. Ne pas s'imaginer que cette belle dame peu vêtue fait partie des anciennes *galeries de bois*? Non, il s'agit seulement de quelques histoires sentimentales ou de contes occultes, d'ailleurs aussi intéressants que des reconstitutions historiques.

Les bons contes font les bons amis, par Charles Val. Avoir de l'esprit et s'en servir pour attendrir le lecteur : *qui veut bien l'étrenner*, c'est bien chanceux. Il vaudrait mieux essayer de *ne pas dîner*.

Le Cahier des charges, par Jehanne d'Orliac. Je détache cette perle en guise de mot de la fin : « Tout homme porte en lui un *sport* qui sommeille. » C'est bien mon avis, mais j'aime mieux vous l'entendre dire que de l'avoir écrit. Prenez garde au piège de l'à-peu-près. Voyez Willy : ça mène à tout, à la condition de n'en jamais sortir.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Collection des Plus belles Pages : Saint-Evremond, avec un portrait. Notice de Remy de Gourmont, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, « Mercure de France ». — *La Pléiade*

française. Les Amours et Nouveaux Eschanges des Pierres Précieuses de Rémy Belleau, avec une notice de l'abbé Goujet et des notes par Ad. van Bever, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Sansot. — *Collection des plus belles pages. Tristan l'Hermite.* Notice de Ad. van Bever. 1 vol. petit in-12, 3 fr.. « Mercure de France ». — Albert de Bersaucourt : *Paul Verlaine, poète catholique*, 1 vol. in-12, Henri Falque. — Albert de Bersaucourt : *Louis le Cardonnel*, 1 vol. in-12, « Les Entretiens Idéalistes ».

Saint-Evremond, dont voici les plus belles pages, est peu connu du public, mais il sera toujours aimé d'une élite, ainsi qu'il le fut de son vivant. D'ailleurs, il ne rechercha jamais la gloire littéraire, et n'écrivait que pour son propre plaisir : « J'évite surtout d'être ennuyeux ; et, ne désirant que me plaire, je suis ingénieux à tirer de moi des pensées qui me contentent. » Il était si peu homme de lettres, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, que ses œuvres, « imprimées souvent à son insu, devinrent célèbres malgré lui », écrit G. Merlet dans une étude judicieuse que l'on trouvera à la fin de ce volume. Saint-Evremond nous y est présenté comme un précurseur et un annonciateur de nos idées modernes. Mais l'ami de Ninon de l'Enclos n'a pas condensé sa doctrine en un ouvrage, et ses idées se trouvent éparpillées dans des opuscules ou dans des lettres où il les épandait au hasard. C'est ce qui fait dire à Gustave Merlet : « Bien qu'il ait trop souvent placé sa fortune en viager, n'oublions pas qu'il rappelle de loin le souvenir de Montaigne, que la conversation du père Canaye a précédé les *Provinciales*, qu'un de ses pamphlets politiques fut un modèle d'ironie sensée, que ses lettres se soutiennent entre Voiture et Mme de Sévigné, qu'il a tracé de piquants portraits avant La Bruyère, et qu'il eut l'honneur d'ouvrir la route à Montesquieu », par ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les divers temps de la République*. On trouvera dans ce recueil ces œuvres diverses, soulignées dans cette critique. La *Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye* est un morceau que Sainte-Beuve égalait à l'une des *Lettres Provinciales* de Pascal. C'est une merveille d'esprit et de persiflage, ajoute Remy de Gourmont : « On a là un jésuite pris sur le vif, avec sa bonhomie inquiétante, ses restrictions, son adresse, ses feintes et son ridicule. Le P. Canaye n'est qu'une statuette, mais précieuse : au musée des types, on la mettra aux pieds de Tartufe. » Voici encore ses deux comédies : *les Académiciens* et *les Opéra*, qui furent célèbres et que l'on peut lire encore sans ennui. Mais c'est sans doute dans ses lettres à la duchesse Mazarin et à Mlle de l'Enclos que Saint-Evremond s'est montré le plus sincèrement lui-même, sceptique, sauf en amitié, épicurien, libertin et honnête homme. A la fin de sa vie, qui fut longue, il écrivait à Mlle de l'Enclos : « Je n'ai pas en vue la réputation ; elle vous est assurée dans tous les temps. Je regarde une chose plus essentielle ; c'est la vie, dont huit jours

valent mieux que huit siècles de gloire après la mort. Qui vous aurait proposé autrefois de vivre comme vous vivez, vous vous seriez pendue (l'expression me charme); cependant vous vous contentez de l'aise et du repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif. »

La sagesse de ces deux fins de vie, de Saint-Evremond et de Ninon, sont deux beaux exemples à méditer ; ils nous apprennent la valeur de l'existence. C'est en véritable épicurienne que Ninon écrit : « Il faut se contenter du jour où l'on vit. Les espérances prochaines, quoi que vous en disiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin : elles sont plus sûres. Voici une belle morale... »

Saint-Evremond nous a laissé quelques maximes, qui sont le résumé de son expérience de la vie. Si ce libertin gourmet nous conseille la modération dans les plaisirs de la table et de l'amour, ce n'est pas dans un sentiment de morale chrétienne, mais parce que la santé lui semblait la chose la plus importante, la seule importante, dans la vie. Un médecin actuel signerait ce précepte :

Vous ne sauriez avoir trop d'attention pour le régime, trop de précaution contre les remèdes. Le régime entretient la santé et les plaisirs, les remèdes sont des maux présents, dans une vue assez incertaine du bien à venir.

Il conseille la même modération dans l'amour et dit que c'est aller contre l'intention de la nature « que de faire notre tourment d'une chose dont elle a voulu faire notre plaisir ». Le style de Saint-Evremond est d'une grande pureté et d'une grande habileté, écrire est pour lui un jeu passionnant, parce qu'il exprime toujours ce qu'il sent en lui, et qu'il se révèle plus lucidement à lui-même en notant ses pensées, ses réflexions, et ses sentiments. Que l'on lise ses lettres à la duchesse Mazarin et à Ninon de l'Enclos : la ferveur de son amitié pour ces deux femmes, célèbres par leur beauté et leur esprit, lui a inspiré des pages émues.

§

Poursuivant la réimpression des œuvres les plus importantes des poètes de la Pléiade Française, M. Ad. van Bever nous donne aujourd'hui une édition des **Amours et nouveaux Eschanges des Pierres Précieuses** de Remy Belleau. Remy Belleau n'est guère connu que par quelques pièces d'anthologie comme *Avril :*

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois :
Avril, la douce espérance
Des fruicts qui sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance, etc.

ses ouvrages, nous dit l'éditeur critique, maintes fois réimprimés,

mais rares et coûteux, n'étant pas accessibles au grand public. La présente édition a pour but de combler cette lacune. On y trouvera presque toute l'œuvre de Belleau, au moins ce qu'il convient d'en retenir, c'est-à-dire, avec *les Amours et Nouveaux Eschanges*, quelques poèmes tirés de la traduction d'*Anacréon*, des *Petites inventions* et de la *Bergerie*. Une notice empruntée à l'Abbé Goujet nous renseigne sur la vie du poète, ses amitiés et la renommée que lui valurent de son vivant ses ouvrages poétiques.

On admiroit surtout sa naïveté et sa facilité à décrire les choses dont il vouloit parler, et l'on trouvoit ses peintures si vives et si naturelles que Ronsard avoit coutume de l'appeler *le peintre de la nature*. Comme le goût a bien changé depuis ce tems, on n'en porte plus un jugement si favorable.

Les Amours et Eschanges des Pierres Précieuses sont, en effet, une série de poèmes d'une étonnante habileté de description : le diamant, le rubis, l'émeraude, le saphir, la perle sont des petits chefs-d'œuvre poétiques :

N'est-ce pas merveilles en elles,
De remarquer ces mères Perles,
Lors que la chaleur les atteint,
Se plonger dans les eaux profondes,
A fin que sous le frais des ondes
Elles conservent leur beau teint ?

Belleau avait débuté, en poésie, par une traduction des Odes d'Anacréon, et M. van Bever observe, après Sainte-Beuve, que Belleau gagna à ce commerce « avec le plus délicat des anciens, d'emporter quelque chose de ce léger esprit de la muse grecque qui se retrouve dans bon nombre de ses poésies ». Dans son poème sur *les louanges de la rose* il écrit :

Mesme c'est chose gracieuse
Par dedans la ronce espineuse
De la cueillir, et dans la main
Luy voir espanir son beau sein.

A propos de *Complainte sur la mort d'une maîtresse*, l'éditeur critique remarque qu'il semble bien que cette douleur soit un pur jeu littéraire, « car les vers de Belleau ne portent aucune trace d'émotion ». Pourtant, tout n'est pas fictif dans ses vers amoureux, et si on a « recherché, mais en vain, l'objet des amours du poète », c'est sans doute que le poète aima une maîtresse obscure.

Depuis que je baisay sa bouchette emperlée
Et de son beau tétin le bouton rougissant ;
Depuis que je baisay le crespe jaunissant

En cent flocons retors de sa tresse annelée;

. . . . . .

Depuis je n'eus repos, et les soucis mordans,
L'espérance et la peur ont gaigné le dedans
De mon cœur forbani des faveurs qu'il désire.

Ha! qui vit malheureux, qui se travaille en vain
Et qui sans espérer allonge de sa main,
Et vivant et mourant, le fil de son martyre!

Dans des vers sur la maladie de sa maîtresse, on retrouve, avec des variantes, les motifs célèbres de Ronsard, et, parfois, presque les mêmes expressions :

Mais je voy las! qu'en peu d'espace
Le teint de la rose se passe...

Mais voici que le poète nous donne une description naïve de sa maîtresse. Nue, elle vient pour se baigner :

Que de lis, que d'œillets, que de roses nouvelles,
Quel beau marbre voûté en deux pommes jumelles,
Que de beautez ensemble, hà Dieu je connois or
Que nature en bas lieu cache bien son thresor!
Comme un large sentier entre deux montagnettes,
Roulant par le vallon des forests plus secrettes
De neige revestu, que le traquant berger
N'a point foulée encor de son pié passager;
Tout ainsi devalloit une sente ivoyrine,
Sa trace finissant sous l'enflure marbrine
D'un beau ventre arrondi, marqué sur le milieu
D'un petit œil mignard, miroir de quelque Dieu;
Je tairay le surplus, car seulement l'envie
Qui me tient de le voir me fait perdre la vie...

On retrouve, dans cette idéalisation du désir, la même mignardise que dans les autres pages de *la Bergerie*. La poésie de Belleau est d'un grand charme, et il faut remercier M. van Bever de nous avoir permis de la connaître et de l'aimer.

§

Voici encore, choisies par M. Ad. van Bever, les plus belles pages de **Tristan l'Hermite**. Des vers comme ceux des *Amours de Tristan*, de *la Lyre*, et des *Poésies héroïques*, seront une révélation pour ceux qui ne connaissaient ce poète que par de rares pièces d'anthologie. Tristan, ainsi que le remarquait M. Pierre Quillard, dans une étude qui parut dans le *Mercure* en 1892, sut, comme Théophile, comme Saint-Amand quelquefois, « bien avant Lamartine et Hugo, intéresser le monde extérieur à la mélancolie des hommes, et

le bruissement des feuilles, l'éclat du ciel, la voix des eaux se mêlent dans ses vers aux plaintes et aux désirs des âmes en peine » :

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle des joncs pendants
Paroissent être là dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.
. . . . .
Je te prie, allons nous asseoir
Sur le bord de cette fontaine.
Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes désirs.
. . . . .

Que l'on lise encore, dans *les Poésies héroïques*, une admirable description de la mer, dont les vagues,

A longs plis de verre et d'argent
Se viennent rompre sur la rive,
Où leur débris fait à tous coups
Rejaillir une source vive
De perles parmi les cailloux.

Mais Tristan sait décrire avec autant de délicatesse et de maîtrise toutes les nuances de l'amour :

Et son ingrate humeur me réduit à tel point
Que mon dernier secret, pour me faire aimer d'elle,
Est de faire semblant que je ne l'aime point.

On sait que Tristan l'Hermite vécut dans la misère la plus profonde, mais faut-il en rendre responsables les princes, comme Gaston d'Orléans, que servait le poète? Il ne faut pas oublier que Tristan était joueur, il nous l'avoue lui-même dans son *Page disgracié*. On lit dans *Chevræana* : « Il perdoit tout ce qu'il pouvoit hasarder au jeu. Il a reçu diverses fois, de M. le duc de S. Aignan, mille pistoles : et n'a pas trouvé dans cette somme de quoi se faire un habit honnête. » Mais c'est Tristan lui-même qui a dit : qu'importe que les poètes soient mal vêtus « pourvu que leurs vers soient magnifiques », et on peut dire en effet de lui que sa seule richesse fut dans sa poésie.

Le Page disgracié, que l'on trouvera dans ce recueil, est un fragment d'autobiographie où le poète nous raconte, avec la plus grande sincérité, les aventures de sa jeunesse. On a pu dire que ce petit livre était le lointain ancêtre des *Confessions* de Jean-Jacques; en tout cas, il est le premier essai de roman psychologique avant *la Princesse de Clèves*.

§

En deux petits volumes, M. Albert de Bersaucourt étudie **Paul Verlaine** et **Louis le Cardonnel**, poètes catholiques. Après une analyse respective de la poésie d'inspiration chrétienne, en France, M. de Bersaucourt conclut que, seul, Verlaine réalisa ce miracle de « rendre à la poésie catholique sa gloire et son prestige ». De nombreuses citations de *Sagesse* le démontrent. C'est également l'inspiration religieuse qui a dicté à M. Louis le Cardonnel ses meilleurs poèmes.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Lady Blennerhassett : *Marie Stuart ;* Plon-Nourrit, 3 fr. 50 — William Martin : *La Situation du Catholicisme à Genève*, 1815-1907 ; Paris, Alcan ; Lausanne, librairie Payot et Cie, 3 fr. 50. — Memento.

Marie Stuart, par Lady Blennerhassett. — Dargaud et Wiesener en France, Andrew Lang et récemment M. Samuel Cowan en Angleterre ont écrit des histoires favorables à Marie Stuart. Lady Blennerhassett, dont l'œuvre, rédigée en allemand, a été traduite en anglais et en français, ne sera point rangée parmi ces auteurs. Le point de vue anglican domine nettement son appréciation des faits et des personnages ; ce qui nous vaut un ouvrage remarquable à la fois de solidité et de sécheresse. C'est certainement une bonne page d'histoire, documentée, composée et rédigée avec une compétence parfaite : mais l'on a beau dire, l'idée que l'on se fait de Marie Stuart ne va pas avec la froideur du récent historien de l'infortunée reine d'Ecosse. Un côté de la physionomie de son héroïne lui est resté profondément indifférent, ou caché : le charme.

D'ailleurs, il y a deux choses dans la vie de Marie Stuart : une tragédie passionnelle et une tragédie politique : selon la manière dont l'on subordonnera l'une à l'autre, le ton sera ou celui de l'histoire psychologique, ou celui de l'histoire politique. L'on montrera la séduisante jeune femme, généreuse, imprudente, faible, fière de caractère, exilée, du chaud Olympe des Valois, dans l'âpre et froide Ecosse, parmi la dureté calviniste, et où son isolement frissonnant trouve pour tout réconfort, en son second époux Henry Darnley, un lâche goujat, qui l'abreuve d'ignominies telles que la mort violente du triste sire devra fatalement sembler un acte de vengeance de la part de la reine ; accusation terrible qui la livre, désarmée, à toutes les intrigues d'un entourage de conseillers apeurés et malhonnêtes, à toutes les entreprises de défenseurs sauvagement passionnés comme le ravisseur Bothwell ; ne s'échappant de cette tourmente forcenée que pour tomber, diffamée et proscrite, à la merci de sa rivale Eli-

sabeth, qui lui fait attendre pendant dix-sept épouvantables années le coup de hache final. Ou bien, l'on montrera surtout, sous le choc des passions, le drame d'Etat ayant sa fatalité à lui ; les rivalités dynastiques de l'Ecosse et de l'Angleterre, des Stuarts et des Tudors, elles-mêmes aspect, en ce bout de l'Europe, de la grande lutte du catholicisme et du protestantisme, lutte où il y va des destins de l'Angleterre d'Elisabeth.

Lady Blennerhassett a choisi ce dernier point de vue, suivant en ceci les traces autorisées de Mignet qui, s'arrachant au charme, fut le premier à ouvrir, dans la lourde et frémissante pénombre de la vie de Marie Stuart, les larges et froides perspectives de la grande politique. Les études de Mignet sur l'histoire d'Espagne, qui lui furent l'occasion de s'arrêter aux relations de Marie Stuart avec Philippe II, le qualifiaient entre tous pour inaugurer ces recherches. A ce qu'elle a pu connaître, par l'intermédiaire de Mignet, des renseignements puisés aux archives de Simancas, Lady Blennerhassett ajoute la documentation nouvelle que la publication des *Calendars of State Papers*, contenant l'histoire diplomatique du règne d'Elisabeth, comme aussi celle des négociations de Marie Stuart avec l'Angleterre, le Pape, la France et l'Espagne, a mise depuis à la disposition des historiens. Lady Blennerhassett a tiré un bon parti de ces documents, bien qu'elle eût pu davantage utiliser, surtout étant donné son point de vue, les *Papal negociations with Mary, Queen of Scotland*, publiées par le P. J.-H. Pollen. Elle a pu de la sorte faire connaître les préoccupations politiques qui se rattachaient aux luttes de Marie en Ecosse, et surtout à sa captivité en Angleterre, alors que des tentatives en sa faveur, comme celles de Norfolk et de Babington, avaient la connivence des diplomates « tramant en son nom les intrigues et les conspirations qui l'illusionnèrent jusqu'à la fin ».

Marie Stuart fut donc, d'après Lady Blennerhassett, bien plus qu'une martyre de la foi (ou encore de la passion ?), une victime de la politique, de cette politique que représentait si bien Walsingham (lequel découvrit, comme acolyte de Lord Cécil, le complot de Babington et fut l'instigateur du procès de Marie Stuart) et qui se résumait en la haine de l'Espagne et du pape. C'est surtout sa connivence avec ces deux puissances, connivence affirmée durant sa captivité, que Marie aurait payée de sa tête.

Au drame d'Ecosse, déjà, se liaient, pour la reine d'Angleterre, des soucis à peu près du même ordre. Cependant, Lady Blennerhassett ne s'est-elle pas un peu exagéré, ici, la légitimité des agissements d'Elisabeth ? Ils furent tout au plus de bonne guerre. Reconnaître, après Andrew Lang (*The Mystery of Mary Stuart*) et les autres historiens qui ont fait la lumière sur ce point important demeuré si longtemps obscur, que les hauts personnages protestants

à qui incombait la charge des affaires de Marie Stuart, loin d'être les honnêtes gens pour lesquels ils avaient obstinément passé, étaient en réalité, tous, — le secrétaire d'Etat Lethington, vendu à l'Angleterre, Moray, frère naturel de la reine et plus tard son principal accusateur, Ruthven, l'âme damnée de Darnley, l'assassin du pauvre, doux et spirituel contrefait Rizzio, et le chancelier Morton, et James Balfour, et Kirkaldy, etc., — des hommes ne s'inspirant que de leur intérêt personnel et prêts, comme tels, à toutes les trahisons, reconnaître cela, puis appeler « politique d'entente » avec l'Angleterre les perfides ingérences anglaises que servaient plus ou moins de tels personnages, c'est user d'un euphémisme qui ne rend guère justice à la situation de Marie Stuart.

Le drame d'Ecosse n'est guère d'ailleurs qu'un prologue, mais où Elisabeth trouva l'argument initial qui lui permit d'adopter, dès l'abord, à l'égard de Marie Stuart tombée à sa merci, une redoutable attitude de réserve et d'atermoiements : cet argument est le meurtre d'Henry Darnley. Dans cette question si importante, Lady Blennerhassett se range encore du côté d'Elisabeth, en considérant comme authentiques les fameuses « Lettres du Coffret » sur lesquelles la Cour d'Angleterre se fonda pour établir la complicité de Marie Stuart. Or, rien de plus douteux, selon M. Andrew Lang, qui s'est livré à une étude approfondie du problème, que cette authenticité. Il suffit, quant au meurtre, de constater que Marie ne put pas ne pas laisser faire, en supposant qu'elle ait jamais eu des avis précis touchant cette action violente. Sur cette situation très vague, les Lettres, très probablement fabriquées, au moins en partie, apportent des certitudes artificielles dont, après Henderson, Lady Blennerhassett s'empresse de faire état.

Ces remarques suffisent pour donner une idée de l'ouvrage d'un des plus récents historiens de l'infortunée reine d'Ecosse. La situation politique est clairement saisie, c'est là le mérite de cet ouvrage. Son défaut est, par manque de sympathie, ou de psychologie, de transformer en conspiratrice astucieuse jouant froidement son rôle une femme qui, en Ecosse, ne fut qu'une abandonnée et, en Angleterre, qu'une captive.

La Situation du Catholicisme à Genève, par William Martin. — La loi de séparation des Eglises et de l'Etat, promulguée à Genève, à la suite du referendum du 30 juin 1907, a été, pour M. William Martin, l'occasion de retracer l'histoire du catholicisme dans l'état de Genève, depuis la réunion de cette ville à la Confédération, en 1815, jusqu'à nos jours. Cet exposé, à la fois historique et juridique, jette une vive lumière sur une question aussi importante qu'elle est complexe et, il faut bien le dire, peu abordable, par ses complications locales. Nous ne saurions prétendre en donner

ci fût-ce un résumé. Nous nous contenterons d'indiquer très sommairement, d'après le savant ouvrage de M. W. Martin, quelques points de repère très généraux marquant la période désignée par cet historien.

Doté, depuis la réunion de Genève à la Confédération, en 1815, d'une existence nationale, après être resté totalement exclu pendant près de deux siècles et toléré pendant un siècle, le catholicisme a gardé à Genève, durant la plus grande partie du dernier siècle, une existence officielle. En termes plus ou moins amicaux avec l'ancien régime autoritaire jusqu'en 1830, il vit, à partir de cette date, un mouvement libéral se former contre lui. Nous n'essaierons pas de débrouiller la question des rapports, des coïncidences de ce mouvement avec les rivalités confessionnelles. M. W. Martin n'a négligé aucun des éléments de cette situation compliquée, et son livre est à la portée de chacun. D'une façon générale, il semble qu'il ne faille pas s'exagérer l'importance de cette opposition, sous le rapport catholique. La substitution de ce qu'on appelle l' « état moderne » à l'état conservateur en 1846 (ou avènement des radicaux au pouvoir) se fit, sans doute, à Genève comme dans les cantons protestants, contre le Sunderbund catholique, c'est-à-dire contre la Ligue séparative formée par les sept cantons catholiques de Fribourg, Lucerne, Schwytz, Unterwald, Uri, Valais, Zug, pour résister à la Diète fédérale qui avait prescrit l'expulsion des Jésuites, des Liguoriens et autres congrégations religieuses. Cependant, le catholicisme paraît en avoir peu souffert. Conformément au droit cantonal, confirmé par la Constitution fédérale de 1848, le pouvoir fut repris par les catholiques, dans tous les cantons catholiques. A Genève, d'ailleurs, les catholiques eux-mêmes prêtèrent la main à l'établissement de l'état moderne, par représailles contre les empiétements de l'état conservateur dans le domaine du mariage et de l'instruction et contre ses résistances aux nominations épiscopales.

Grave faute, au surplus, dit M. W. Martin, mais dont les suites, si nous le comprenons bien, retombèrent plus encore, à Genève, sur le protestantisme que sur le catholicisme. Effectivement, l'établissement de l'état moderne aurait eu pour conséquence, en mettant au pouvoir des libres-penseurs comme James Fazy, de ruiner tout ce qui pouvait subsister des tendances nettement théocratiques, si fortes encore en 1814, dont était animé l'état genevois. L'influence des catholiques se trouvait amoindrie, mais, du même coup, celle aussi des corps ecclésiastiques protestants. Il en résulte que le protestantisme genevois semble avoir perdu plus encore que le catholicisme à l'ordre de choses, caractérisé par l'indifférence officielle en matière religieuse, qui suivit la guerre du Sunderbund. Alors que le catholicisme retrouvait son point de ralliement à Rome, rien ne venait

compenser le relâchement des liens séculaires qui unissaient l'état de Genève et le protestantisme. Aussi, constate M. W. Martin, les destinées du catholicisme, à Genève, ne sont-elles pas contenues tout entières dans les anciens traités internationaux qui l'y ont imposé en 1815 : la preuve, c'est que le catholicisme a survécu à leur abolition en 1868. Il montre la même force morale que le catholicisme romain depuis la perte du pouvoir temporel.

La dernière conséquence de la politique radicale, la Séparation de 1907, tourne encore en sa faveur en lui faisant trouver, d'une certaine manière, sous le niveau de la neutralité d'Etat, l'égalité parfaite pour laquelle il luttait; alors que, du côté protestant, cette même Séparation a douloureusement marqué (au sentiment de M. W. Martin) le terme de ce qui était pour Genève une tradition trois fois centenaire. « Quinze jours, s'écrie-t-il, ont suffi au peuple genevois pour démentir un long passé. » Et l'on s'explique que M. William Martin (peut-être un peu alarmiste tout de même) en arrive à résumer ainsi la situation du catholicisme à Genève : « Il vient de renverser, avec les entraves qu'on lui avait imposées, toute la vieille assise séculaire de christianisme officiel sur laquelle reposait l'Etat de Genève. »

Memento. — Tout en mettant à contribution avec un savoir adéquat, — qui toutefois ne distingue pas assez un fantaisiste comme Capefigue d'un véritable érudit comme Vallet de Viriville, — ce qui s'est publié de valable sur la célèbre maîtresse du roi Charles VII, M. Robert Duquesne n'a sans doute pas prétendu, dans ce joli livre sur *la Vie et les Aventures galantes de la belle Sorel* (Albin Michel, 5 fr.), faire œuvre scientifique, à la façon, par exemple, du regretté M. Marcel Thibaut dans des sujets médiévaux empruntés à la même période. Comme travail d'archives, le livre de M. Duquesne n'ajoute que peu de chose à l'ouvrage de Vallet de Viriville. C'est ainsi que nous aurions voulu savoir, d'une façon plus précise, ce qu'il faut penser des griefs du chroniqueur Georges Chastelain : « Portoit queues (la belle Sorel) un tiers plus longues qu'oncques princesse de ce royaulme ; avoit son quartier de maison en l'hostel du roi ordonné et appointié mieux que la royne, etc. » Voilà de la prodigalité et de l'orgueil. Cela pourrait nous changer notre Agnès Sorel, notre bonne Dame de Beauté. C'est celle-ci seule que M. R. Duquesne a voulu évoquer, et il l'a fait, certes, avec soin et agrément.

Trop d'ouvrages consacrés à l'*Histoire de la Guerre de Vendée* (nouvelle Librairie Nationale, 5 fr.) sont œuvre de polémique. On accueillera avec faveur cette relation purement documentaire, digne de s'ajouter aux œuvres de cet ordre qui, dans ces dernières années, ont été publiées sur la grande insurrection de l'Ouest. C'est, reproduit par les soins de M. l'abbé Uzureau, dont il faut lire la substantielle Introduction, le récit pur et simple d'un témoin oculaire, Joseph Clémanceau, juge à Beaupréau lors du soulèvement. Fait prisonnier par les Blancs (Clémenceau était un « bleu », mais non dépourvu d'une certaine modération qui le gardait de n'attribuer

de mérite qu'à ceux de son parti), il se trouva, sept mois durant, au centre du théâtre de la guerre et, bon observateur, nota avec exactitude les caractères propres à l'insurrection. Il faut vivement remercier M. Uzureau d'avoir publié ce remarquable document.

Autre relation d'un témoin oculaire d'une autre chouannerie, de cette chouannerie parisienne que fut la Commune. En racontant *la Commune au jour le jour* (Schleicher frères, 3 fr. 50), M. Elie Reclus nous prévient qu'il n'a nulle qualité officielle pour en parler. Il n'a figuré à aucun titre parmi les personnages de cette histoire ; il ne fut pas même un confident des personnages. Il se compare, simplement, à « un thermomètre appendu dans un coin », et le « thermomètre » a marqué fort exactement la température de cette furieuse époque, au risque d'éclater ! Plein d'animadversion pour Versailles, M. Reclus ne s'est cependant jamais fait d'illusion sur les capacités des chefs de la Commune et sur la valeur militaire de ses troupes. Livre vivant, abondant, coloré, et, parmi sa passion même, clairvoyant. Les futurs historiens de la Commune ne pourront se dispenser de le consulter.

Sous ce titre, *Mes Prisons en Prusse* (Juven, 3 fr. 50). M. Paul Chorenne, ingénieur, a raconté son odyssée en Prusse, où, venu pour affaires industrielles, il fut arrêté, sous prévention de haute trahison, injustement condamné, par la Haute-Cour de Leipzig, à sept ans de travaux forcés, peine qu'il accomplit bel et bien d'un bout à l'autre dans diverses prisons de Prusse, à Halle, à Luckau, à Berlin. Curieuses impressions de détention et renseignements fort intéressants, donnés, en un récit très vivant, avec une bonne humeur fort méritoire, sur le régime des condamnés politiques outre-Rhin.

EDMOND BARTHÈLEMY.

QUESTIONS COLONIALES

Le Congrès des anciennes colonies. — Gabriel Hanotaux : *Le Partage de l'Afrique. Fachoda*, Paris, E. Flammarion. — Jean Hess : *Une Algérie nouvelle*, Paris, P.-V. Stock. — *Annuaire de l'Afrique Occidentale française*. Paris, Emile Larose. — Memento.

Du 11 au 17 octobre dernier, s'est tenu à Paris un important congrès, **le Congrès des anciennes colonies**, organisé par l'Union coloniale française. L'idée générale qui présida à la création de ces congrès est assez heureuse. Elle consiste à convoquer, à intervalles réguliers de cinq années, les représentants qualifiés des principaux groupements coloniaux en vue de discuter leurs intérêts, tant particuliers que généraux. L'an dernier, c'était le congrès de l'Afrique du Nord. L'an prochain, ce sera le congrès indo-chinois. Cette année, c'était le congrès des anciennes colonies, *des vieilles colonies*, si l'on préfère, qui se réunira à nouveau dans cinq ans. En 1914, les congressistes de 1909, s'il en reste encore, seront à même de juger du sort qu'auront réservé à leurs vœux l'Administration et le Parlement. Cette constatation ne manquera pas de saveur. Quoi qu'il

en soit, les amphithéâtres de l'Ecole libre des Sciences politiques ont, une semaine durant, retenti de sonores, brillantes et parfois utiles discussions. D'intéressants rapports ont été lus et controversés, notamment celui de M. Jules Harmand, ambassadeur de France, sur la révision du régime douanier des colonies, et celui de M. Girault, professeur à la Faculté de Droit de Poitiers, ce dernier consistant en un « avant-projet d'une loi organique de la Réunion et des colonies d'Amérique ». Le congrès, assez justement, a été unanime à condamner l'application aux colonies de la loi du 11 janvier 1892 comme inutile et comme nuisible aux intérêts solidaires de la métropole et de ses possessions. « Son uniformité, ainsi que l'a déclaré « M. Thierry, président de la section douanière, est quelque chose « d'absurde, et vouloir que le régime de 1892 s'applique à des colo- « nies françaises sous toutes les latitudes, c'est aussi logique que si « nous décrétions aujourd'hui que tous les Français porteront du « coutil tout l'hiver par égard pour nos colonies équatoriales ». A bon droit, les représentants des diverses colonies ont réclamé, comme un droit et un acte de justice et comme une nécessité pressante, l'abolition de la détaxe du demi-droit sur les matières premières coloniales et leur admission en franchise. Avec véhémence, M. Harmand a critiqué l'esprit et la mentalité des auteurs de la loi du 11 janvier 1892. « Leur idéal colonial, dit-il, était plus arriéré et plus incom- « plet que celui de Montesquieu et des Physiocrates qui, ne considé- « rant comme eux les colonies qu'au point de vue exclusivement « commercial, leur reconnaissaient au moins la faculté d'échanger « les produits fabriqués de la métropole contre les matières premiè- « res, les « épices » dont elles avaient le monopole naturel. Ils recu- « lent sur le pacte colonial qui était un contrat léonin, sans doute, et « peu judicieux, mais un contrat tout de même, où les colonies, assu- « rées d'ailleurs de trouver toujours dans la métropole l'écoulement « certain de leurs produits admis en franchise, avaient plus ou « moins voix au chapitre. » En 1906, dans un ouvrage consacré à la concurrence des colonies à la métropole, les auteurs, MM. Carlo et Regismanset (1), constataient déjà que « Protectionnistes et libé- « raux sont obsédés par l'idée du Pacte colonial : ils en parlent avec « insistance, les premiers pour y revenir, en l'aggravant, les seconds « pour la combattre en l'atténuant. Et tous n'ont pas l'air de soup- « çonner que ce pacte n'est *qu'un mythe*, une généralisation, *qui* « *n'a jamais existé !* Car, qui a passé ce contrat ? A quelle date « précise et certaine ? Devant quelle autorité ? Quand les colonies, « intéressées au même titre que la métropole, ont-elles été consul- « tées au sujet des clauses qui le constituent ? Aucun économiste ne

(1) Cf. *Mercure de France*, I-IX, 1906.

« pourrait résoudre ces questions. » Rien de plus exact, et il est étonnant de constater combien, même dans le domaine précis des réalités économiques, il est difficile de tuer les idoles. Cependant, dans leurs propositions de 1900 à la Chambre des Députés, MM. Méline, Boucher et Krantz n'ont pas craint d'écrire : « Dans une bonne « organisation coloniale, la production coloniale *doit se borner* à « fournir à la métropole des matières premières ou des produits qui « n'aient pas de *similaires* chez nous. Mais si, sortant de cette fonc- « tion, la production coloniale vient à faire à la nôtre une concur- « rence ruineuse, *elle devient un dangereux adversaire*. » Formidable blasphème! Effroyable conception des colonies serves, taillables et corvéables à merci! Comme c'était son devoir, le congrès des anciennes colonies a pris le contre-pied de cette conception. Il a réclamé dans ses vœux finaux la réciprocité. C'est juste. Il est allé plus loin : il a réclamé l'autonomie douanière complète, et ceci est peut-être moins acceptable. En effet, il est assez difficile d'admettre que ces vieilles colonies qui, toutes, à l'exception cependant de la Martinique, recourent pour vivre, ou, mieux pour végéter, aux subventions de la métropole, soient gratifiées d'une autonomie politique, financière et économique absolue. Qu'on leur donne le maximum de liberté compatible avec leur évolution actuelle, mais qu'on attende pour leur octroyer la pleine indépendance *qu'elles se suffisent à elles-mêmes*. C'est la thèse que développa au congrès le colonel Bernard. Elle est des plus fondées et conforme à la stricte justice. M. Girault, lui-même, malgré ses tendances autonomistes excessives, avait, par avance, rendu hommage à cette thèse, en inscrivant dans l'article 59 de son avant-projet de constitution pour la Réunion et les colonies d'Amérique la disposition suivante : « Les « taxes existantes (dans nos colonies) ne peuvent être supprimées ou « réduites par le conseil colonial que dans les colonies qui équilibrent « leur budget sans recourir aux subventions de la métropole ou qui ne « sont pas débitrices de la métropole à raison d'avances consenties « par elle. Dans les autres, ces taxes ne peuvent être supprimées ou « réduites que par décret métropolitain. » L'avant-projet de constitution rédigé par M. Girault constitue un travail remarquable et représente un effort de synthèse considérable. Nul n'était mieux qualifié pour le tenter que le savant professeur de la Faculté de droit de Poitiers à qui nous devons déjà un excellent manuel de législation coloniale, dont il fut en son temps ici parlé (1). Malheureusement, M. Giraud, quelle que soit la valeur intuitive de son esprit, ne connaît les colonies que par ouï dire et son travail se ressent de cette absence d'expérience personnelle. C'est une belle construction bien ordonnée

(1) Cf. *Mercure de France*, XI, 1904.

mais purement théorique et dont la production a d'autant surpris le congrès que celui-ci comprenait plus de techniciens pratiques, d'hommes que leurs professions administratives ou commerciales avaient initiés depuis longtemps à la véritable atmosphère coloniale. M. Girault est parti de ce point de vue que le sénatus-consulte du 3 mai 1854, complément de la constitution de 1852 qui régit encore aujourd'hui nos vieilles colonies n'est plus en harmonie, ni avec les lois constitutionnelles de la République française, ni avec le développement considérable de l'empire colonial de la France. Il faut donner à nos colonies non pas une constitution, mais des constitutions nouvelles distinctes pour chaque groupement des colonies. L'idée générale est juste, mais l'application dans le projet de constitution élaboré laisse fort à désirer au point de vue pratique. Pourquoi ?

C'est que personne dans ce congrès, ni parmi les organisateurs, ni parmi les adhérents, n'a eu le courage de poser la seule question qui doit être posée, celle de la suppression nécessaire de la représentation des vieilles colonies, au Parlement. Tous, cependant, hormis M. Girault, qui est partisan résolu du maintien de cette représentation (sauf pour l'Inde) et qui est même prêt à en aggraver le principe au profit de la Nouvelle-Calédonie qu'il voudrait doter d'un député, tous cependant, dans ce congrès, étaient bien convaincus avec M. Chemin-Dupontès (1) que le meilleur remède à apporter à la crises des vieilles colonies, c'était *d'y supprimer radicalement les institutions électives*. Mais, étant donnée la participation au congrès des représentants élus des vieilles colonies, la question donna lieu à un quasi-escamotage voulu, en vue d'éviter d'irritantes questions personnelles. Ce faisant, les organisateurs du congrès voulurent évidemment donner la marque d'une exquise courtoisie. Les députés des Antilles ne furent pas touchés de cette courtoisie qui était, en somme, une petite lâcheté ; et, avec un rare talent, M. Sevère, député de la Martinique, amena un congrès hostile, en principe et à la grande majorité à la représentation coloniale à se prononcer à l'unanimité pour son maintien et pour l'affirmation de sa nécessité. Ce résultat paradoxal montre à quel point un homme, un seul homme, professant ardemment une opinion, peut entraîner à sa suite le vote d'adversaires trop dilettantes. Je le répète : il était peu de membres du congrès qui ne fussent bien convaincus des ravages causés dans les vieilles colonies par la politique. Sans doute, avec M. Marcel Dubois (2) on peut se demander si la passion politique qu'on observe chez nos Français des Antilles est la cause ou seulement l'effet de la pauvreté, de l'appauvrissement, et si, « en guérissant la pauvreté qui n'est point vice, on ne guérirait pas les manifestations fiévreuses ».

(1) Cf. *Mercure de France*, 1-V-1909.
(2) Préface au livre de M. Chemin-Dupontès sur les *Petites Antilles*. Cf. *ibid.*

C'est une manière de voir. Mais le mal est si bien caractérisé, les ravages du chancre si nettement délimités, qu'il est bien difficile de nier la vraie cause. Que la question n'ait pas été posée catégoriquement au congrès c'est très regrettable, car cette abstention constitue purement et simplement une faillite, l'avortement de la manifestation capitale qu'eût dû être le congrès, des anciennes colonies. M. Chailley, vice-président du congrès l'a d'ailleurs parfaitement compris, et dans le discours qu'il a prononcé au banquet de clôture du congrès, il s'est efforcé avec humour et finesse de dégager sa responsabilité personnelle à cet égard. Il l'a fait en d'excellents termes. Mais, n'eût-il pas été préférable de voir un débat public et général s'instituer sur cette question ? Je le crois. Au reste, dans cinq années d'ici, les mêmes personnes, partant les mêmes intérêts doivent se retrouver groupés dans un nouveau congrès des anciennes colonies. Sans vouloir être prophète, je puis affirmer que le second congrès sera fatalement amené à constater la faillite du premier qui n'a pas osé aborder la seule question capitale, la vraie question préjudicielle et est ainsi passé à côté de sa tâche.

M. Gabriel Hanotaux, académicien, ancien ministre des Affaires étrangères, a estimé indispensable de consacrer un volume à l'incident de **Fachoda**, vieille histoire qu'on oubliait un peu ainsi d'ailleurs que son protoganiste, l'illustre colonel Marchand. C'est toujours un peu mélancolique les constatations *a posteriori* des hommes d'Etat retraités, un peu les récriminations du vieux commandant d'habillement... M. Hanotaux constate *qu'une négociation finale menée à temps* nous eût permis de nous maintenir au Bahr-el-Ghazal. Cependant que la Chambre des députés ajournait la ratification de la convention de juin 1898 (la Chambre s'occupait alors de renverser le cabinet Méline, ce qui la distrayait légèrement des questions extérieures), le Sirdar Kitchener allait de l'avant, et, dès lors, « l'exposé de la thèse française devait se heurter à un parti-pris « appuyé sur la force et sur le fait de la conquête. Le droit des traités n'était même pas admis aux honneurs de la discussion ».

Mais oui, monsieur le Ministre, il en est toujours ainsi et, vraiment, votre étonnement peut surprendre, surtout de la part de l'historien de Richelieu. Après ce retour attristé sur les choses du passé, M. Hanotaux envisage de façon assez optimiste l'avenir de l'Afrique. En passant, il ne dédaigne pas l'humour et, préfaçant un recueil, d'ailleurs complet et intéressant, des différents actes relatifs à la délimitation de nos possessions en Afrique de 1890 à 1898, il constate : « Chaque traité est un dialogue entre la France et les puissances « intéressées : — « Ceci est à nous. » — « Nous le reconnaissons. » Ainsi, le consentement fonde le droit. » Evidemment, le traité de Francfort, c'est encore une forme de consentement. Les di-

plomates, quand ils se confessent à l'Académie, ont vraiment d'exquis euphémismes. Je disais tout à l'heure l'incident de Fachoda oublié. J'avais tort. Ce nom propre est entré dans le langage courant avec la signification synonymique de « défaite ». C'est ainsi qu'au lendemain des déclarations du général d'Amade, publiées par le journal *le Matin*, il fut parlé par toute la presse du « Fachoda marocain ». On exagérait, peut-être! M. Jean Hess, dans son ouvrage : **Une Algérie nouvelle**, s'essaie à donner au grand public qui n'en veut mais « quelques principes de colonisation pratique sur le propos du « Maroc oriental et de Port-Say ». Les affaires du Maroc, prétend l'auteur, ont prouvé, une fois de plus, à quel point notre politique coloniale est incohérente et ruineuse. Comment pourrait-elle devenir logique et rémunératrice ? Voilà ce que M. Jean Hess s'est efforcé d'exposer : il s'amuse d'abord, non sans quelque savoureuse méchanceté, à rappeler quel formidable échec constitue pour le « Parti colonial » la politique suivie au Maroc. Ah ! ces citations datant de 1900, de 1902 et extraites de discours de MM. Etienne, Delcassé et autres, de quelle ironie amère elles nous paraissent empreintes au lendemain de l'acte d'Algésiras, et surtout de l'invasion espagnole dans le Riff ! M. Jean Hess se demande ensuite ce que doit être pour nous le Maroc oriental, une « Algérie nouvelle » et non pas une nouvelle Algérie, un pays dont serait bannie la politique électorale, un pays « gouverné par des Marocains sous notre protectorat », un pays où nous ferions de l'économie politique et non de la politique tout court. En effet, la colonisation européenne de l'Algérie ne trouve plus de bonnes terres dans cette colonie : le Maroc oriental lui en offre deux cent mille hectares et plus. Le colon algérien les trouvera aux environs de Port-Say, le point d'aboutissement naturel du Maroc oriental à la mer qui possède, déclare M. Jean Hess, « les conditions naturelles nécessaires à la grande ville et au grand port ». J'admire l'enthousiasme de l'auteur, enthousiasme qui, du moins, lui a fait écrire une œuvre ardente, passionnée, mais qui, contrairement à son attente et à son désir, ne troublera nullement la quiétude de ceux qu'il appelle « nos mauvais bergers ».

Sur les instructions du gouverneur général William Ponty et aux frais du budget général africain, vient d'être édité un **Annuaire de l'Afrique Occidentale française** qui constitue un merveilleux document d'observation pratique. Ce volume, de plus de neuf cents pages, débute par un calendrier agricole qui, pour absolu qu'il soit, n'en contient pas moins de très utiles renseignements d'ordre à la fois agricole et commercial. Ce calendrier est suivi de notices accompagnées de cartes claires et mises à jour intéressant chacune des colonies de l'Afrique Occidentale. Suivent des renseignements divers sur les travaux publics, la situation financière des

divers établissements ; enfin, le recueil des principaux actes et règlements intervenus depuis 1902. Cet ouvrage est mieux qu'un annuaire; c'est la synthèse de tout ce qui peut être dit et écrit utilement sur notre Afrique Occidentale, et sa seule possession dispensera les lecteurs curieux des choses africaines de la lecture ou du dépouillement d'une nombreuse bibliothèque. C'est là le meilleur éloge qui puisse en être fait.

Memento. — M. Henri Lorin a annoncé, il y a quelque temps, dans *la Dépêche Coloniale*, l'apparition prochaine d'un volume de M. Harmand, ambassadeur de France, l'un des fondateurs de l'Indochine française. Sous ce titre, *Domination et colonisation*, « M. Harmand ne dissimule pas qu'à « l'origine de la colonisation il y a, d'après lui, un acte de force, et son « livre pourrait être, à cet égard, rapproché du juvénile *Essai sur la « Colonisation*, de Carl Siger ». Juvénile ! Hélas ! J'attends avec impatience l'apparition de l'ouvrage annoncé. Ce sera, certes, la première fois que semblable thèse aura tenté une plume officielle. J'espère... mais je redoute déjà les atténuations...

CARL SIGER.

ESOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Albert Jounet : *La Clef du Zohar*, in-8°. Chacornac. — H. S. Olcott : *Histoire authentique de la Société théosophique*, 3e série, in-12, Publications théosophiques. — H. P. Blavatsky : *Premiers pas sur le chemin de l'Occultisme*, pet. in-18, rel. toile. Idem — Albert de Rochas : *L'Extériorisation de la Sensibilité*, nouv. édition augmentée, in-8°, Chacornac — Mme E. Mac-Kenty : *La Polarité dans l'Univers*, in-12, Libraire Hermétique Claudin. — Maurice Largeris : *Le Jardin mystique*, in-12. Libr. de l'Art Indépendant. — Memento.

La Clef du Zohar est peut-être le meilleur ouvrage qui ait paru sur la Kabbale depuis celui de Ad. Franck. Il est bien écrit et généralement clair, autant du moins qu'il est possible de l'être en cette difficile matière. L'auteur, M. Albert Jounet, ne donne qu'une petite partie du *Zohar*, mais c'est une des plus importantes et des plus anciennes. Cette partie, c'est le Siphra Dzénioutha ou le Livre du Mystère, qu'il commente verset par verset. Le reste de l'ouvrage n'est que la récapitulation synthétique et le développement des enseignements tirés de ce Siphra et du Zohar en général.

M. Jounet s'est appliqué à bien définir et à bien classer les Séphiroth et à déterminer exactement leurs rapports. Il a traité ensuite de l'origine et du développement de l'âme et du grand arcane de la Kabbale. Cet arcane c'est le ternaire : *équilibre, expansion et attraction*. L'étude de cet arcane et des autres ternaires constitue — avec les listes de correspondances — la partie la plus importante et la plus neuve du volume. Il n'y a pas — à ma connaissance du moins — de travail aussi complet et aussi fouillé sur ces diverses questions. Mais il convient de faire quelques réser-

ves. Ce que M. Jounet appelle les ternaires non séphirothiques ne sont pas, à proprement parler, de véritables ternaires, mais de simples collections d'objets. D'autre part, les listes de correspondances contiennent des erreurs de détail, d'ailleurs presque inévitables. L'ensemble, néanmoins, est bon.

La loi du ternaire, sous ses différentes formes, régit toute la kabbale et tout l'occultisme, mais elle n'est pas la seule. Il y a aussi la loi de l'analogie universelle, dont M. Jounet semble ne pas avoir tenu suffisamment compte. Elle s'applique même au ternaire, et c'est sur elle que sont établies toutes les correspondances.

L'auteur complète son brillant exposé par des considérations sur l'alchimie kabbalistique, les théories d'Isaac Loria et de ses disciples, les doctrines des kabbalistes chrétiens, tels que Postel, Pic de la Mirandole, Bœhme, Knorr de Rosenroth et les rapports de la Kabbale avec le christianisme ésotérique. M. Jounet est d'ailleurs lui-même un kabbaliste chrétien.

§

Le troisième volume de l'**Histoire authentique de la Société théosophique** du colonel Olcoott, son président-fondateur, vient de paraître. Ce volume se distingue par les mêmes qualités que les précédents. Il s'ouvre par le récit des troubles qui s'étaient produits dans la loge de Londres et il se clôt par celui d'une tournée de l'auteur au Japon (1889).

L'auteur y conte, sous une forme agréable, l'histoire du *Rapport* de la Société des Recherches psychiques contre Mme Blavatsky, et celle de l'extension du mouvement théosophique en Europe, dans les Indes, en Birmanie et à Ceylan.

Olcoot aime les anecdotes, et il en rapporte de curieuses. Il provoque aussi à d'utiles et profitables réflexions, par la manière de présenter les faits.

— Les **Premiers Pas sur le Chemin de l'Occultisme** est un substantiel petit opuscule dû à Mme Blavatsky. Ceux qui désirent suivre la voie occulte y trouveront, pour se guider, d'importantes règles et de nombreux avertissements pour se mettre en garde contre les dangers auxquels ils s'exposent.

§

Le colonel Albert de Rochas publie une nouvelle édition, augmentée d'expériences nouvelles, de son volume sur **l'Extériorisation de la Sensibilité**. C'est la sixième. Ceci prouve — mieux qu'un long discours — que le public intellectuel, qui s'intéresse aux questions de magnétisme, est plus nombreux qu'on ne le supposerait de prime abord.

M. de Rochas rapporte — en plus des siennes — les expériences d'autres chercheurs contemporains et ajoute, à la suite, de nombreux documents historiques qui montrent que les phénomènes observés par lui « ne sont pas aussi nouveaux et aussi invraisemblables qu'on serait tenté de le croire ». L'homme souvent ne fait que retrouver ce qu'il avait déjà découvert, puis oublié.

§

Mme Mac-Kenty est très érudite assurément. Son livre — **La Polarité dans l'Univers**, — témoigne, en effet, qu'elle a beaucoup lu et aussi beaucoup retenu.

Le sujet choisi est très intéressant, mais très difficile à traiter. On ne saurait donc s'étonner que Mme Mac-Kenty se soit trompée quelquefois. C'est ainsi qu'elle a posé des ternaires incompréhensibles ou qui ne signifient rien, comme celui-ci :

« Le soleil est (+) — La lune est (—) — Le Firmament est neutre. »

Il ne suffit pas d'accoler trois choses quelconques pour former un ternaire. Il y a une loi à observer.

Mme Mac-Kenty commet une autre erreur qui est assez grave. Elle écrit que « ce qui est en bas est en haut », etc., ce qui revient à dire que le bas est *identique* au haut. Ce n'est pas ainsi que s'exprime le Trismégiste. Il dit que « ce qui est en bas est *comme ce qui est* en haut », c'est-à-dire *analogue :* c'est du moins le sens qu'on attribue généralement à ces paroles.

Par contre, sa sensibilité féminine lui a fait trouver des rapports ingénieux et de curieux aperçus. Sa langue est généralement claire, chose rare chez les écrivains de son sexe qui traitent de sujets aussi ardus.

§

M. Maurice Largeris est un théosophe poète, épris de beaux rythmes et de hautes pensées. Il chante la grande Illusion, le Dieu de Plotin, Parabrahm, Civa, la Triade immortelle, la Délivrance. Il dit la gloire des ermites, la pensée de Bruno, les mystères de la Trinité, la loi de Karma, les sept incarnations, les trois sentiers, les sept clés d'or et les quatre vérités saintes du Bouddha. Et il rappelle la Vision d'Hermès, le baptême de Jésus, le rêve de Krishna. Telles sont les principales fleurs de son **Jardin mystique**. Sa pensée y évoque les belles légendes religieuses et les grands problèmes dont l'homme cherche la solution depuis des siècles.

§

Memento. — Abbé J.-A : Petit : *Le Christianisme, son universalité, ses déviations, son avenir* (Bibliothèque Baudelot). M. l'abbé Petit rejette

à peu près tout ce que les Eglises romaine, grecque et protestantes ont ajouté aux Evangiles. Son christianisme, très simplifié, emprunte au spiritisme ses théories sur la vie posthume et la réincarnation.

La *raison* et la *conscience* forment le critérium de l'abbé Petit. C'est un critérium bien fragile et très faillible. La raison et la conscience, étant proportionnelles au degré de développement intellectuel et moral de chaque homme, sont très variables : elles ne sauraient par suite servir de critérium de certitude. Le seul vrai critérium de certitude, c'est le *fait*, ainsi que l'a démontré Strada.

M. l'abbé Petit fait preuve, dans son opuscule, d'une grande largeur de vues et d'un esprit très tolérant.

— Le *Fekkare Iyasous* (Explication de Jésus) est le XIe apocryphe éthiopien traduit par René Basset (Ed. Bailly, éditeur). Intéressant par son côté prophétique.

— Dr Jules Vindevogel : *Le Guide par l'Education et la Science* (Chacornac). Ce recueil de règles diverses contient, entre autres choses, une explication des mystères de la *Genèse* et un exposé de l'évolution de l'univers et de l'humanité. C'est un mélange d'idées gnostiques, kabbalistes et théosophiques.

— La *Revue scientifique et morale du spiritisme* publie une suite d'études très documentées de G. Delorme sur *les vies successives* et une *biographie d'Allan Kardec*, qui contient des pages fort curieuses sur l'histoire du spiritisme. J'en détache les passages suivants, qui montrent que le terrible et trop sinistrement célèbre tribunal de l'Inquisition fonctionnait encore en 1861 (1), dans la catholique Espagne, bien qu'aboli depuis 1834.

A cette époque, Maurice Lachâtre, établi libraire à Barcelone, avait demandé à son ami Allan Kardec de lui adresser « un certain nombre d'ouvrages spirites pour les mettre en vente et faire de la propagande à la philosophie nouvelle.

« Les ouvrages, au nombre de trois cents environ, furent expédiés dans les conditions ordinaires, avec une déclaration régulière du contenu des colis. A leur arrivée en Espagne les droits de douane furent réclamés au destinataire, et perçus par les agents du gouvernement espagnol, mais la livraison des colis n'eut pas lieu : l'évêque de Barcelone, ayant jugé ces livres pernicieux pour la foi catholique, fit confisquer l'expédition par le Saint-Office. Puisqu'on ne voulait pas remettre ces ouvrages au destinataire Allan Kardec en réclama le retour, mais sa réclamation resta sans effet, et l'évêque de Barcelone, se faisant policier de la France, motiva son refus par la réponse suivante : « L'Eglise catholique est universelle, et ces livres étant contraires à la foi catholique, le gouvernement ne peut consentir à ce qu'ils aillent pervertir la morale et la religion des autres pays. » Et non seulement les livres ne furent pas rendus, mais les droits de douane restèrent entre les mains du fisc espagnol. Allan Kardec aurait pu soulever une action diplomatique, et obliger le gouvernement espagnol à faire le retour des ouvrages. Mais les esprits l'en dissuadèrent, lui représentant

(1) Il n'y a rien eu de changé depuis, sauf qu'à la domination de Dominique s'est substituée celle de Loyola. L'Espagne n'a pas gagné à cette substitution. La condamnation de Ferrer en est la preuve.

qu'il était préférable, pour la propagande du spiritisme, de laisser cette ignominie suivre son cours.

« Renouvelant les fastes et les bûchers du moyen âge, l'évêque de Barcelone fit brûler en place publique, par la main du bourreau, les ouvrages incriminés.

« Voici, à titre de document historique, le procès-verbal de cette infamie cléricale :

« Ce jour, neuf octobre mil huit soixante-un, à dix heures et demie du « matin, sur l'esplanade de la ville de Barcelone, au lieu où sont exécutés « les criminels condamnés au dernier supplice, par ordre de l'évêque de « cette ville, ont été brûlés trois cents volumes et brochures sur le spiri- « tisme savoir :

« *La Revue spirite*, directeur Allan Kardec ;

« *La Revue spiritualiste*, directeur Piérart ;

« *Le Livre des Esprits*, par Allan Kardec ;

« *Le Livre des Médiums*, par le même ;

« *Qu'est-ce que le spiritisme ?* par le même ;

« *Fragment de Sonate dicté par l'esprit de Mozart ;*

« *Lettre d'un catholique sur le spiritisme*, par le Dr Grand ;

« *L'Histoire de Jeanne d'Arc*, dictée par elle-même à Mlle Ermance « Dufau;

« *La Réalité des esprits démontrée par l'écriture directe*, par le baron « de Guldenstubbé.

« Ont assisté à l'autodafé :

« Un prêtre revêtu des habits sacerdotaux, portant la croix d'une main « et une torche de l'autre main ;

« Un notaire chargé de rédiger le procès-verbal de l'autodafé;

« Le clerc du notaire ;

« Un employé supérieur de l'administration des douanes ;

« Trois mozos (garçons) de la douane, chargés d'entretenir le feu ;

« Un agent de la douane représentant le propriétaire des ouvrages con- « damnés par l'évêque ;

« Une foule innombrable encombrait les promenades et couvrait l'espla- « nade où se dressait le bûcher.

« Quand le feu a eu consumé les trois cents volumes et brochures spi- « rites, le prêtre et ses aides se sont retirés couverts par les huées et les « malédictions de nombreux assistants qui criaient : A bas l'Inquisition !

« Plusieurs personnes se sont ensuite approchées du bûcher et en ont « recueilli des cendres. »

Le résultat fut tout autre, bien entendu, que ne l'avaient prévu l'évêque « et son clergé. »

— *La Revue* (nº du 15 septembre) publie un article très intéressant et documenté de Pierre Piobb sur l'*Occultisme contemporain*.

— *Les Entretiens Idéalistes* renferment de très érudites études de son directeur, Paul Vulliaud, sur *les Mystères d'Eleusis* et la *Palingénésie ;*

— *L'Initiation* contient des inédits (*les Sexes et l'Amour*, *la Naissance*) d'un des maîtres de l'occultisme contemporain, St-Yves d'Alveydre, qui vient de mourir. — Dans l'*Hexagramme* G. et E. Simon-Savigny nous

parlent de la race des *Dives* et de celle des *Adamites*, et Han Ryner y publie son drame puissant : *Jusqu'à l'Ame*.

— *Libres Etudes*, nouvelle publication, rédigée et éditée par Ed. Bailly. Premier numéro très intéressant.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue : Le Dr Max Nordau critique les historiens. — *La Grande Revue* : M. le comte Prozor publie des « Papiers posthumes » d'Henrik Ibsen. — *La Revue du Mois* : M. Hugo von Hofmansthal donne une préface écrite pour l'édition en allemand des œuvres de Balzac. — *Revue pédagogique* : « Le Féminisme d'Auguste Comte », par M. Charles Jacquard. — *L'Action française* : « Notes d'un camelot du roi : La foule veut un chef », par M. Maxime Réal del Sarte. — Memento.

Max Nordau doit faire paraître prochainement un ouvrage intitulé *le Sens de l'Histoire*. De ce livre encore inédit **la Revue** (15 octobre) offre à ses lecteurs « les pages qui synthétisent le mieux cette nouvelle philosophie de l'histoire... ». Les quelques extraits suivants montreraient, s'il en était besoin, que l'auteur n'a rien perdu de son talent de grand critique et que son érudition ne lui défend point d'être un fin ironiste :

Le bon plaisir de l'historien, ou disons sa personnalité, jouent le rôle déterminant dans le choix, la délimitation et la composition de son sujet. Et comme celui-ci, si l'on en croit la définition des historiens de métier, est l'histoire elle-même, nous en arrivons ainsi à cette conséquence aussi logique que plaisante que s'est en fait l'historien qui fait l'histoire. Pas les héros, pas les peuples, l'historien ! Quel grand homme tout de même que cet historien ! Ceux qui travaillent au métier assourdissant du temps sont sans importance ; le premier rôle, le rôle essentiel, c'est celui de l'homme qui se tient derrière eux, qui les regarde plus ou moins attentivement et au sujet de leur travail se fait des notes plus ou moins exactes. L'histoire cesse donc d'être un processus objectif qui se poursuit sous l'empire de lois, qu'il ait des témoins compréhensifs ou non, que ses traces aient été fixées dans une narration et une interprétation ou non. Dès lors, elle n'est plus que la production d'un esprit déterminé qui, parmi les matériaux transmis, fait son choix au gré de ses intérêts particuliers, de ses idiosyncrasies, de ses tendances et de ses passions, qui les groupe d'après sa compréhension personnelle et les compose selon ses capacités artistiques. En un mot, l'histoire n'a plus une existence objective, elle devient exclusivement subjective...

Or, l'histoire n'est pas une science exacte : en vain la philosophie de l'histoire tente de déterminer le lien causal des événements et d'établir les lois qui régissent la marche des faits historiques ; en vain elle émet même, parfois, la prétention qu'on lui croie y avoir réussi. Les théories qu'elle élucubre, les affirmations dogmatiques qu'elle signifie sans la moindre preuve ne tiennent pas devant la critique.

L'histoire n'est pas non plus une science descriptive. Son domaine, en

effet, est celui des événements du passé qui sont éternellement soustraits à l'observation immédiate, au contrôle et à l'expérimentation. C'est au moyen des traces que ces événements ont laissées, des documents et des témoignages humains de toute nature que l'historien les reconstituera par le don subjectif de la divination, de l'interprétation, de la déduction, de la reconstruction...

Si les hommes étaient intéressés à la connaissance des causes dernières au même degré qu'à celle des causes prochaines, on en aurait fini avec la théologie depuis bien longtemps, comme on l'a fait avec l'histoire naturelle de Pline, la biologie d'Aristote, la cosmologie de Ptolémée. Si la connaissance du passé avait pour eux le même intérêt pratique que celle de l'avenir, ils se seraient aperçus depuis bien longtemps que l'historiographie ne procure pas plus celle-là que l'astrologie ou la chiromancie celle-ci, et que l'historien, en s'intitulant le prophète tourné vers le passé (1), s'attribue son exacte valeur, le degré de crédibilité auquel il peut prétendre étant à peu près égal à celui du devin qui prétend pouvoir dévoiler l'avenir.

§

Voici des « papiers posthumes » du puissant dramaturge scandinave (**la Grande Revue**, 10 octobre). Il ne s'agit point, comme c'est souvent le cas, de carnets de blanchissage ou de livres de comptes, mais bien de notes relatives aux œuvres d'Ibsen, de scènes de ses drames: ces *papiers* sont donc intéressants pour le psychologue autant que pour le critique ou le biographe.

Dans les notes que nous citons ci-après, certains ne verront que des paradoxes amusants. Il nous semble qu'il s'en dégage plutôt de profondes pensées philosophiques :

Les naturalistes modernes arrivent de plus en plus à reconnaître que les phénomènes du ressort de leur science reposent au fond sur un très petit nombre de lois de la nature, que ce nombre diminue à mesure que progressent les recherches scientifiques et les connaissances qui en découlent, et qu'il est raisonnable d'admettre qu'un jour le dénombrement s'arrêtera devant la découverte du fait, qu'en réalité toutes ces lois se réduisent à une seule, — si même il en subsiste une.

Mais une constatation qui échappe à la compétence scientifique des naturalistes, c'est que cette réduction des lois s'étend à des domaines qui sont en dehors de leurs recherches, et même à tous les domaines en général, et qu'elle concerne aussi le nombre de ces domaines, distincts entre eux et, en apparence, disparates.

Le temps n'est pas loin, — et encore est-il bien passé ? — où un fabricant ou un ouvrier sérieux eussent été désagréablement affectés en voyant leur ouvrage assimilé à de la production poétique et littéraire. D'autre part il n'est pas rare de voir, surtout dans les journaux, une œuvre littéraire médiocre qualifiée de « fabrication ».

Et pourtant, il n'existe qu'une seule loi pour l'ouvrier et pour le poète.

(1) « Le mot a été frappé par Sainte-Beuve et appliqué à Bossuet. »

Parler d' « hommes nés libres » n'est que du verbiage. Il n'y en a pas. Le mariage, par la situation de l'homme et de la femme vis-à-vis l'un de l'autre, a détérioré l'espèce, marqué tous les hommes du signe de l'esclavage.

L'amour de la patrie et tout ce qui s'en suit appartient à un état transitoire.

La société moderne n'est pas une société humaine, ce n'est qu'une société masculine.

Quand les champions de la liberté veulent une amélioration dans la situation sociale de la femme, ils commencent par s'enquérir si l'opinion publique, — c'est-à-dire l'opinion masculine, — l'approuve. C'est demander aux loups s'ils approuvent de nouvelles mesures protectrices à l'égard des agneaux.

Le christianisme démoralise et paralyse de diverses façons aussi bien les hommes que les femmes.

On dit que le suicide est immoral. Qu'est-ce donc alors que vivre une longue vie de suicide — par égard pour son entourage ?

§

Dans une « note de la rédaction » de **la Revue du Mois** (10 octobre), nous lisons, au sujet de la magistrale étude consacrée à Balzac par M. Hugo von Hofmanstahl :

Cet article est la traduction de la préface qu'Hugo de Hofmansthal a écrite pour l'édition allemande des œuvres de Balzac due à Gisela Etzel, Félix-Paul Greve, Ernst Hardt, Hedwig Lachmann, René Schickele et Heinrich Mann. Il est curieux que le centenaire de Balzac ait passé presque inaperçu en France. Il est d'autant plus intéressant de constater la popularité de Balzac en Allemagne, et particulièrement en Autriche.

Cette préface, surtout faite pour des lecteurs étrangers, est d'une haute portée littéraire. Elle débute ainsi :

Quelques fragments de l'œuvre de Balzac ne peuvent donner une idée exacte de ce grand écrivain. Le *Faust* ou les *Poésies lyriques* renferment, pour ainsi dire, l'essence du génie poétique de Gœthe ; le livre où s'exprime — condensé — le génie de Balzac n'existe pas. *La Comédie humaine* exige, pour être comprise, d'être lue tout entière et il n'est besoin d'aucun art pour la lire ; elle constitue la littérature la plus facilement accessible à tous les hommes ; quelles que soient leur culture et leur condition, Balzac s'ouvrira à leur intelligence et à leur cœur...

Walter Scott, que les hommes d'un certain âge lurent autrefois avec ravissement, est devenu le livre des enfants. Balzac restera, sinon toujours du moins très longtemps, le livre de tous les âges.

Voici comment M. Hugo von Hofmansthal termine les belles pages consacrées par lui au génial écrivain. Malgré les quelques appré-

ciations discutables qu'elles contiennent, elles n'en demeurent pas moins un hommage éclatant rendu par un critique de grand talent au père du roman moderne :

... Dans *la Comédie humaine* la vision n'est pas d'une clarté tellement rayonnante que des figures puissent naître d'elle, modelées comme l'Achille d'Homère dans la plus pure et la plus intense lumière ou bien dans le demi-jour le plus tendre, comme Mignon et Ottilie. L'œuvre de Balzac ressemble en ceci à un tableau de Rembrandt ou de Delacroix, que toutes ses parties se tiennent et qu'il est impossible d'isoler un détail : ici et là, le grandiose consiste dans une richesse incomparable de tons et dans la perfection du clair-obscur. Les figures de Shakespeare, de Gœthe et d'Homère semblent des Dieux libérés en marche ; leur naissance reste un secret impénétrable. Celles de Balzac, au contraire, sont quelques notes d'une symphonie titanesque et leur origine nous est connue. Nous croyons porter dans notre sang les éléments de leur sombre cœur et respirer ces éléments avec l'air des grandes villes.

Cependant, du réalisme de ces figures émane une sereine beauté. Dans un tableau de Rembrandt, l'obscurité et la clarté ne rappellent la clarté et l'obscurité terrestres qu'en ce que la gamme des tons intermédiaires est ininterrompue, absolument convaincante. En effet, au-dessus de cette reproduction fidèle de la réalité, règne quelque chose d'inexprimable : la puissance d'une grande âme, qui se voue à un être supérieur. Le même sentiment plane au-dessus du monde grouillant de *la Comédie humaine*. La plastique de ce monde va jusqu'à une lourdeur écrasante, le pessimisme qui s'en dégage touche au nihilisme, la légèreté de la forme est poussée jusqu'au cynisme, mais les couleurs avec lesquelles il est peint sont pures. Un chœur d'anges de Fra Angelico n'est pas d'un pinceau plus pur que les figures de *la Cousine Bette*. A ces couleurs, ne s'attache rien de trouble, rien de morbide, rien de blasphématoire, rien de bas. Elles sont inaltérables, aucun souffle mauvais ne peut les ternir. Une sérénité absolue vibre en elles, que n'altère point la tristesse du thème, de même que la sérénité divine des sons d'une symphonie de Beethoven ne peut être troublée, un seul instant, par l'horreur de l'expression musicale.

§

M. Charles Jacquard explique, avec force citations judicieusement choisies à l'appui, « le Féminisme d'Auguste Comte » (**Revue pédagogique**, 15 septembre). Les féministes d'aujourd'hui agiraient peut-être prudemment en se documentant, comme l'a fait l'auteur de cet article, dans les œuvres des philosophes pour qui la condition de la femme a été un sujet de méditations. Leurs revendications seraient, ensuite, probablement plus raisonnables : au lieu d'exalter la confusion des sexes dans toutes les fonctions sociales, ils réclameraient une répartition plus équitable des charges communes.

Voici le dernier paragraphe de cette consciencieuse étude :

VIII. — La réalisation de sa naturelle destination privée et sociale apportera au sexe affectif d'inestimables satisfactions. En dépit des préjugés

grossiers ou des sophismes subversifs, « les femmes n'ont toutes, au fond, qu'une même mission, celle d'aimer » ; et cette même mission est précisément la seule qui admette un nombre illimité d'organes, et, loin de redouter la concurrence, s'étende par le concours. « Chargées d'entretenir la source affective de l'unité humaine, les femmes sont donc aussi heureuses qu'elles puissent l'être, quand elles sentent dignement leur vraie vocation, et qu'elles peuvent la suivre librement. Leur office social a cela d'admirable qu'il les invite à développer leur instinct naturel, et leur prescrit les émotions que chacun préfère à toutes les autres (1). » Outre cette récompense naturelle d'un précieux office désormais pleinement exercé — grâce aux améliorations matérielles, mentales et morales réalisées par le positivisme dans l'existence féminine — les femmes obtiendront, de la part du sexe actif, le juste tribut de reconnaissance que leur vaudra, de plus en plus, leur salutaire ascendant moral. Le Positivisme instituera définitivement le culte de la Femme, déjà préparé par l'admirable et trop méconnue chevalerie du Moyen Age. « Chacun de nous apprendra dès l'enfance à voir, dans le sexe affectif, la principale source du bonheur et du perfectionnement humains tant publics que privés (2). » Cette familière conviction déterminera « une tendre vénération active envers un sexe auquel sa position sociale interdit toute concurrence intéressée... Chaque femme deviendra pour chaque homme la meilleure personnification de l'Humanité...Nées pour aimer et être aimées, affranchies de toute responsabilité pratique, librement retirées au sanctuaire domestique, nos occidentales positivistes y recevront le pur hommage habituel d'une gratitude pleinement sentie... Des êtres nés pour l'action, et qui se sentiront les chefs du monde connu, feront consister leur principale félicité à subir dignement l'heureux ascendant moral des êtres voués à l'affectation. *En un mot, le genou de l'homme ne fléchira plus que devant la Femme* (3) ».

§

Ceux qui douteraient encore de l'authenticité de certains miracles n'auraient qu'à lire les *Notes d'un camelot du roi* (l'**Action française**, 15 septembre) pour être convaincus qu'ils ont tort. Voici une scène que raconte M. Maxime Réal del Sarte et dont il fut le témoin oculaire. Elle se passa à Lourdes, lors « de son dernier voyage », aussitôt après la procession :

... Tout à coup une voix se fit entendre, plaintive et suppliante. C'était une pauvre malade qui invoquait Jeanne d'Arc et la priait d'intercéder pour elle. Je l'avais vue la veille : elle avait au genou une plaie suppurante qui la clouait sur un lit de souffrance depuis plus de huit mois. Le seul contact de son drap lui était insupportable. Se dressant tout à coup en poussant un grand cri, elle se jeta à genoux sur le sol, et puis, les bras en croix, rendit grâces au Seigneur. A côté d'elle, étendue sur sa couche, une pauvre femme

(1) *Polit. posit.*, I, 254.

(2) *Polit. posit.*, I, 255. Le culte de la Femme, d'abord tout spontané, sera systématisé, suivant Comte, comme un nouveau moyen de bonheur et de perfectionnement. Il y aura un culte privé et un culte public de la Femme. Cf. *Polit. posit.*, I, 260 et suiv., et IV, chap. 2.

gisait inanimée. Une lésion au cœur avait rendu tout espoir de guérison illusoire. Le matin même j'avais entendu les propos d'un médecin qui prétendait s'opposer à son transfert de l'hôpital à la grotte : « Folie, disait-il, vous la tuerez. Je dégage ma responsabilité ; cette femme n'en reviendra pas. »

La foi admirable des infirmières de Lourdes leur fit commettre « cette folie », qui devait la sauver. Encore fallut-il piquer la malheureuse à la morphine pour lui permettre de supporter le transfert de son lit à la civière qui devait la porter à la procession... Depuis une heure, on la croyait morte. Le pouls avait cessé de battre. On recouvrit sa tête d'un voile sombre et l'on récita le « De profundis ». Tout à coup, spectacle affolant, sublime, je vis cette femme se dresser à son tour, jeter à terre ce voile noir qui semblait symboliser la mort, se précipiter, courir et se jeter à genoux, rendant grâces en pleurant.

Et alors, prise d'une soudaine terreur, la foule demeura un instant muette et comme frappée de stupeur. Puis ce fut une rumeur sourde, qui éclata en une acclamation tonnante et formidable. La foule délirante se mit à chanter instinctivement l'*Etendard de Jeanne d'Arc*, hymne royaliste, composé par un de nos amis. La musique municipale accompagnait le chant de la foule. Je m'étais avancé au premier rang, entouré de tous nos amis et portant toujours le drapeau appartenant à l'*Action libérale*, que j'élevais aussi haut que je pouvais.

Soixante mille personnes au moins chantaient toujours l'*Étendard de Jeanne d'Arc*. Cet hymne était repris chaque fois qu'il finissait.

Puis, parmi ces soixante mille hommes, éclataient les cris de *Vive Jeanne d'Arc!* et *Vive la France!* et, bientôt, comme par une progression toute naturelle, ceux de *Vive le roi!* que l'immense assemblée répéta avec un ensemble admirable.

Tous, libéraux, catholiques, camelots, criaient de toute leur force : « Vive le roi! » Or, soyez assurés que, par la suite, quand les libéraux présents reprirent conscience d'eux-mêmes, quand ils cessèrent d'être subjugués et entraînés par l'enthousiasme, auquel la foule ne saurait résister, ils se repentirent : « Qu'avons-nous fait ? » se dirent-ils.

Ils avaient poussé le cri qui avait jailli malgré eux du fond de leur cœur. Preuve évidente qu'une foule française, recouvrant son vieil enthousiasme, fait taire les rancunes des partis, l'orgueil ou la défiance, et se laisse entraîner à la vérité politique toute pure.

La *vérité politique toute pure*, c'est, bien entendu, que le duc d'Orléans règne en France. Il est tout de même regrettable, pour celui-ci et ses amis seulement, que la « foule française » ne « recouvre pas son vieil enthousiasme » pour la monarchie au moment des élections.

Memento. — *La Revue* (15 octobre) : Dr M. Billard : *Un fils de Napoléon Ier* (*Documents inédits*). — *La Grande Revue* (10 octobre) : Hermann Sudermann : *Le Cantique des Cantiques* (1re partie d'un roman traduit de l'allemand par M. Maurice Rémon et M. Valentin). — *Le Cousin de Rose*, comédie en un acte, de Jules Renard. — *Revue illustrée* (25 septembre) :

M. Gustave Coquiot : *Macbeth à l'abbaye de Saint-Wandrille.* — *Les Documents du Progrès* (octobre) : Emile Vandervelde : *La Représentation proportionnelle en Belgique.* — *La Femme contemporaine* (octobre) : *Les Cahiers de Madame de Chateaubriand*, d'après l'édition de M. S. Ladreit de Lacharrière. — *La Rénovation esthétique* octobre) publie une étude sur *Elémir Bourges*, par M. Milos Marten (traduite du tchèque par Mlle Braunerova). — *La Revue des Lettres et des Arts* (1er octobre) : M. Jacques Reboul : *Un grand précurseur des romantiques : Ramond (1755-1827).* — *Revue bleue* (9 octobre) : M. L. Capuana : *Le Maléfice*, drame en trois actes, en prose. — M. Gabriel Monod : *La Place de la Société de Jésus dans l'histoire de la Réforme.* — (16 octobre) : M. Camille Mauclair : *Venise devant le Modernisme.* — *La Revue hebdomadaire* (9 octobre) : M. Gabriel Hanotaux : *La Guerre ou la Paix.* — (16 octobre) : M. Louis Batiffol ; *Un jeune roi de France soldat* (Louis XIII). — *La Revue de Paris* (15 octobre) : M. Charles Andler : *Detlew von Liliencron*, première partie d'une étude sur le grand poète allemand mort en juillet dernier. — *Akademos* (15 octobre) : Andreïew : *La Vie de l'homme*, traduction de M. Halpérine-Kaminsky. — M. Henri Guilbeaux : *Detlew von Liliencron.* — M. Jean-Marc Bernard : *Phaëton*, poème. — M. Roberto Bracco : *Ce soir « les Huguenots »*, *nouvelle à la Boccace* (trad. de l'italien par M. J. D. de Hill). — *Les Rubriques nouvelles* (15 octobre) : M. Edmond Pottier : *Les Rythmes sismiques (les découvertes polaires et la théorie des déluges périodiques).*

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

Le monument de Piron (*L'Éclair*, 25 octobre). — André Lemoyne (*Le Temps*, 29 octobre). — Ce que devient la toile peinte (*L'Opinion*, 30 octobre). — Une pensée.

Je ne sais trop ce que vaut la *Métromanie*, et je ne souhaite pas d'être obligé de la relire. Mais je sais que celui qui écrivit *l'Ode à Priape* avait un fougueux tempérament et pouvait, avec une bonne direction, devenir un poète. Mais il fut gâté par son siècle, et ce cri éperdu demeura unique. Piron ne fut guère qu'un homme d'esprit, dans lequel on retrouve toute la causticité du bourguignon salé. Voltaire trouva en lui son maître, et aussi l'Académie qui ne voulut pas de lui, et qu'il n'oublia pas lorsqu'il rédigea son épitaphe :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Voilà une brève esquisse de sa vie à Paris, par M. Félicien Pascal, qui a traité ce sujet avec agrément dans **l'Eclair** :

Arrivé à Paris, à trente et un ans, en 1719, Piron eut un emploi de copiste chez le chevalier de Belle-Isle, et il écrivit, pour le théâtre de la Foire, des pièces qu'alors on qualifiait d'opéras comiques. Son compatriote Rameau écrivit la musique de quelques-unes de ces œuvres qui devaient être,

selon la loi du genre, des espèces de moralités mêlées de chansons. Son autre compatriote, Crébillon, l'engagea à travailler pour la Comédie-Française. Il donna *Callisthène* et *les Fils Ingrats*, qui furent un demi-succès et une chute. De deux autres pièces représentées dans le même spectacle, l'une, *l'Amant Mystérieux*, fut applaudie, et l'autre, *les Courses du Tempé*, sifflée. Des amis l'embrassaient à la fin du spectacle.

— Messieurs, leur dit-il, en riant, baisez-moi sur cette joue, et soufflez l'autre.

Piron avait une faculté que bien peu d'écrivains possèdent, du moins au même degré. Il composait ses ouvrages de mémoire, et pouvait les réciter avant de les écrire. Il déclama ainsi, aux comédiens, *les Fils Ingrats*, et se refusa à toutes les corrections que leurs observations lui suggéraient.

— Mais Voltaire se prête bien à nos observations et corrige, lui objecta l'un d'eux.

— Voltaire travaille en marqueterie. Moi, je coule en bronze, répondit Piron, superbement.

Ce fut la prétention, et l'on pourrait dire la fatuité de Piron d'éclipser Voltaire, et même de le terrasser, au moins dans ces passes d'armes de la conversation, où l'on se blesse par des traits d'esprit. « Je le roulerai quand je voudrai », disait-il, de cet homme frêle et valétudinaire, lui, grand fort, sanguin et tout épanoui de santé. En deux ou trois rencontres c'est, en effet, lui qui eut le dessus. Il les a racontées lui-même. Et, que les choses se soient passées, ou non, telles qu'il les accommode, il a réussi à nous montrer, chaque fois, Voltaire en posture ridicule. Ce n'est déjà pas un petit mérite, avec un aussi fin matois.

Il y avait surtout, entre ces deux hommes d'esprit, antipathie de nature et de tempérament. Les soins constants de Voltaire pour sa santé, ses clystères, ses purgatifs furent, à Piron, de perpétuels sujets de dérision. Parlant de la copie en plâtre de son buste qu'il a envoyé à Dijon, et de la teinte que le mouleur lui a donnée, il dit : « Ce vilain coloris irait comme de cire sur le portrait de Voltaire, qui ne se nourrit et ne s'abreuve de haut en bas que d'électuaires, d'eaux minérales et de décoctions. » Un des termes de comparaison qui revenait constamment sous sa plume et dans ses propos était : « ... Plus que Crébillon en sa vie n'a fumé de pipes, que Voltaire n'a pris de lavements, et que Piron n'a bu de bouteilles. »

Piron ne se contentait pas de harceler Voltaire de ces traits qui brouillaient certainement la bile de l'irritable écrivain, et auxquels il se gardait de riposter, de crainte de le provoquer à la répartie. Piron, qui se croyait supérieur en talent à Voltaire, l'a attaqué aussi, hardiment et non sans justesse, sur la valeur de ses ouvrages. On connaît l'épigramme célèbre, où, l'entreprenant sur son universalité et sur le peu de temps qu'il mettait à écrire ses œuvres, il dit :

En dix ou douze veilles,
Sujets manqués par l'aîné des Corneilles,
Sujets remplis par le fier Crébillon,
Il refond tout...

Fréron a raconté qu'un peu avant de mourir Piron sortit d'un long assoupissement. Et ce fut pour exhaler une dernière diatribe contre Voltaire.

« Voltaire, dit-il, tant que j'ai vécu, n'a presque pas osé m'attaquer, mais je le connais ; le drôle est assez lâche pour m'insulter après ma mort, comme il l'a fait à l'égard de Crébillon, mon illustre compatriote. J'ai prévu sa bonne volonté. »

Et il déclara qu'il laissait, en un coffret, cent cinquante épigrammes à son intention. Il recommanda à son légataire littéraire, si Voltaire lui décochait le moindre mot malsonnant, de lui expédier chaque semaine une de ces épigrammes à Ferney.

Il faut ajouter que, sur ses très vieux jours, il se convertit et loua le Seigneur, en très mauvais vers, selon l'usage, car on ne se convertit que quand on n'a plus aucun talent, et que l'on n'est plus bon que pour les chiens.

§

A un poète plus récent, mais plus oublié que Piron, on éleva aussi un buste en son pays natal, Saint-Jean-d'Angély.

Un jour, rapporte **le Temps**, résolu à attirer sur lui l'attention de Sainte-Beuve, qui semblait le méconnaître, il lui envoya son œuvre. Il reçut la réponse suivante :

Paris, le 15 janvier 1865.

Cher poète,

J'ai laissé couler le torrent, avant de vous remercier de vos charmantes étrennes et de ce volume où votre talent se présente sous des formes si variées. Vous n'y versez chaque fois qu'une goutte, mais cette goutte est un pur nectar de poésie.

Je vais de l'une à l'autre, en vous lisant, mais je reviens plus délicieusement à cette pièce qui m'est dédiée et qui est toute une élégie dramatique. Il me semble retrouver une de ces formes imprévues et gracieuses du poète Uhland. Toutes ces pièces ajoutées qui composent le second livre ont, au reste, leur originalité de tour ou de pensée. Vous êtes du petit nombre de ceux qui ne chantent que quand ils ont à dire un de ces mots que leur souffle la muse.

Recevez, cher et aimable poète, l'expression de mes sentiments de gratitude et de parfaite sympathie,

SAINTE-BEUVE.

C'est une enveloppe de petit format, cachetée avec de la cire rouge, qui contient la lettre à l'écriture microscopique de l'auteur des *Lundis*. Elle est adressée à la maison Firmin-Didot, où Lemoyne fut employé pendant vingt-cinq ans, d'abord comme prote, ensuite comme commis à la correspondance. Il s'y acquittait de ses modestes fonctions avec une ponctualité exemplaire, désireux de démontrer que, tout en étant un vrai poète, il pouvait s'astreindre à l'exécution de travaux qui n'avaient rien de poétique. Aussi s'en affranchissait-il les dimanches avec une impatience fiévreuse, se sauvant à la campagne au milieu de ses chers oiseaux, insectes et plantes. Ce fut ainsi qu'un jour, en allant au château de Millemont, chez Maurice Richard, qui l'avait décoré en compagnie de Leconte de Lisle le 15 août 1870, il eut pour compagnon de promenade un gros agent électoral qui, ne

le connaissant pas, était très étonné de le voir si occupé des nids et du vol des oiseaux,

— Monsieur est peut-être naturaliste ?

— Non, monsieur, répondit vivement Lemoyne, j'aime les oiseaux, mais je ne les empaille pas !

§

Dans une amusante fantaisie au public (**l'Opinion**), M. de Miomandre se demande *ce que devient la toile peinte*. D'après ses calculs, il n'y aurait pas moins de 20.000 toiles couvertes de peinture chaque année. Qu'en fait-on ? On en achète, peut-être le vingtième, peut-être moins : alors? M. de Miomandre pense que, revenues chez leurs auteurs, ces toiles sont décadrées, puis jetées en un coin où elles tiennent peu de place. C'est possible, mais cela manque de mystère.

§

M. le comte de Paris ne pensait que peu, mais c'était, comme on dit, tapé. **La Gazette de France** exhume celle-ci, de pensée : « Il faut, pour que la France se relève, qu'elle redevienne une nation chrétienne. »

Cela donne froid dans le dos, la royauté.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Renaissance : *la Petite Chocolatière*, comédie en 4 actes, de M. Paul Gavault (23 octobre). — Théâtre des Arts : *Pulcinella*, pièce en 3 actes, en vers, de Mlle Jehanne d'Orliac, musique de scène de M. Alexandre Georges ; *Melitta*, drame antique en 1 acte, de M. Alexandre Meunier (24 octobre). — Bouffes-Parisiens : *Lysistrata*, pièce en 4 actes et 1 prologue, de M. Maurice Donnay ; musique de M. Amédée Dutacq (30 octobre). — Memento.

Les pires dramaturges du dix-neuvième siècle à ses débuts, les émules les plus maladroits de Picard, de Scribe et de Lambert Thiboust n'ont jamais imaginé une plus piètre combinaison de pièce. Mais Mme Marthe Régnier s'amuse à la jouer délicieusement, au théâtre de la Renaissance, dirigé par son mari, M. Tarride. C'est l'essentielle qualité de **la Petite Chocolatière**, de M. Paul Gavault. Rien ne démontre que le nouveau directeur veuille faire de son théâtre un théâtre littéraire, ni même le maintenir à la hauteur où l'avait porté M. Guitry. On doit, néanmoins, à ses débuts, lui faire crédit, attendre et espérer. M. Gavault autrefois excellait dans le franc vaudeville, avec ses grivoiseries obligées et ses pantalonnades outrées qui forcent le rire ; pourquoi donc a-t-il voulu sortir de son domaine ? Par malheur, le public paraît disposé à l'y encourager, à lui faire fête, à l'applaudir. Nous serons privés d'un certain nombre de farces agréables, nous serons dotés en supplément de

quelques comédies douteuses, dont la vogue d'une actrice assurera seule le succès. Aucune étude de caractère, aucune vérité dans la présentation des caractères ; ni types nettement dessinés de maniaques ou d'hébétés professionnels. Un essai de caricature, un peu puéril, et voilà tout. Comme on n'est plus au vaudeville, les situations, pour invraisemblables qu'elles demeurent, ne se permettent plus d'être d'une cocasserie inattendue ; elles seraient, la plupart, inacceptables si l'auteur n'avait pris soin de donner le rôle d'*entraîneur* dans sa comédie, à un Marseillais audacieux et excessif, dont la verve intarissable a pour effet de détourner tout de suite l'attention, d'empêcher qu'on y regarde et qu'on y réfléchisse : à peine sont-elles posées qu'on en est déjà loin, et qu'on n'y songe déjà plus.

Le charme d'une pièce de cette espèce pourrait encore résider dans un dialogue spirituel. Elle y prétend, tout au moins, et il faut reconnaître qu'à une grosse partie du public elle en donne parfois l'illusion. Et pourtant ce dialogue n'est formé, en somme, que d'une *blague* incessante, sans rien qui pénètre, qui étonne, qui crée un horizon inattendu. De l'entrain, du mouvement au détriment de toute autre qualité ; on peut, un instant, se laisser complaisamment séduire ; comme on en revient vite, et qu'on est vite las ! On sort de la représentation d'une telle comédie sans une joie de l'esprit, sans éprouver même cette sorte de bien-être physique que connaissent ceux qui ont ri de tout cœur à des excentricités de clowns américains ou pleuré aux noires inventions d'un mélodrame bien romanesque. On sort morne et comme résigné. On a assisté à moins que rien.

Peut-on pardonner à la gracieuse et vive Mme Marthe Régnier d'avoir doué d'une apparence de vérité cette héroïne frêle et inconsistante de *la petite chocolatière*, dont il y aurait, avec ses retours et ses caprices d'enfant gâtée, autoritaire, délicieuse et insupportable, un joli portrait à faire ? Elle possède un talent si réellement souple et si fraîchement dénué d'artifice qu'on rêverait lui voir créer des rôles plus fiers et plus vivants. Qu'elle ne se satisfasse pas de triomphes aussi faciles et presque illusoires ; elle mérite qu'on lui fasse jouer des personnages pleins, solides et vrais. La troupe de la Renaissance la seconde à souhait, et, entre tous, M. Gaston Dubosc, dans le rôle du peintre marseillais, Félicien Bédarride, et M. Bullier dans le rôle, où il rappelle les vieux bourgeois de Labiche, de M. Mingasson.

§

Le drame antique **Melitta**, qui se joue au théâtre des Arts, malgré le désir évident de l'auteur, ne fait songer à l'*Aphrodite* de M. Pierre Louys que comme une ébauche grossière de barbouilleur inhabile pourrait faire songer à la *Danaé* de Titien. La représentation, ou la récitation, confiée à de petites jeunes filles ignorantes,

n'a mis en valeur que les gaucheries d'un texte prétentieux et naïf ; il n'y a pas lieu d'en tenir plus de compte. Mais la **Pulcinella**, pièce en 3 actes, en vers, de Mlle Jehanne d'Orliac, est autrement redoutable ! D'abord elle dure infiniment plus longtemps ; elle est en vers qui pastichent cruellement le vers de Victor Hugo dans *le Théâtre en liberté*, et elle croit pouvoir s'attribuer une valeur d'observation morale, et de pensée philosophique ; ce n'est pourtant qu'une parodie assez grossière, diffuse et indigeste. Un verbiage malaisé, dépourvu à la fois d'esprit et de grandeur, se délaie en d'incolores tirades et voilà le tissu de cette trop longue parade. Pourquoi le théâtre des Arts, oublieux de faire accueil aux jeunes gens de talent qui ont tant de peine à se faire représenter, a-t-il monté la pièce de cette dame, qui a déjà connu la gloire d'être jouée sur des théâtres en plein air, à Cauterets et à Champigny ? Mme Vera Sergine y déploie du moins. les ressources de son tempérament ardent, de sa fière intelligence, de ses attitudes nobles à la fois et familières. On la reverrait avec plus de joie dans *le Grand Soir*.

§

Lysistrata, parce qu'on se souvient, durant qu'on la lit ou qu'elle est jouée, malgré les soins pris par M. Donnay de noyer dans les flots brillants de son dialogue les phrases reprises à Aristophane, ou pour des motifs chez lui de spontanéité plus fraîche et d'esprit moins retors, demeure de son auteur la pièce à mes yeux la mieux venue. Et cependant, dans ses quatre actes de fantaisie diaprée et d'allusions continuelles à un misérable état physique chez les hommes revenus, après sept mois de continence obligée, auprès de leurs épouses ou de leurs maîtresses qui excitent tour à tour et éludent l'enthousiasme de leurs mâles ardeurs, elle apparaît à la longue un peu languissante et traînante sur un pareil sujet. En vérité, aux soirs glorieux des représentations de l'Eden, ou lors de la reprise, déjà ancienne, au Vaudeville, nul effet de lassitude ne se sentait. Les railleries d'ordre politique, dont, à l'imitation du grand ancêtre, M. Donnay avait parsemé les discours de ses personnages, portaient alors directement sur des luttes ou des scandales actuels, dont la mémoire à présent s'est déjà fortement atténuée. Mais certes il n'a jamais rien écrit, même dans *Amants*, qui enveloppe d'une griserie aussi caressante et aussi subtile que la grande scène d'amour de Lysistrata et d'Agathos.

La nouvelle direction des Bouffes a pris à cœur de monter avec un luxe très harmonieux des costumes et de la mise en scène cette comédie charmante. La plupart des femmes auxquelles sont confiés les rôles importants, mériteraient d'être citées pour la grâce de leur talent, si souverainement leur beauté, souple ou majestueuse, n'im-

posait à l'admiration la plus fervente les noms de Mmes Félyne, Vermeil, Destrelle, Kessel, Moriane, Clairville, Calvill, et tant d'autres encore. Mme M. Lavigne est fantaisiste, peut-être à l'excès, en Lampito, la femme au tempérament excessif ; Mme Cora Laparcerie est une Lysistrata pleine d'ardeur et de persuasion.

Memento. — Châtelet : *La Petite Caporale*, pièce à grand spectacle en 3 actes et 20 tableaux, de MM. Victor Darlay et Henri de Gorsse ; musique nouvelle de MM. Marius Baggers et William Salabert (28 octobre). — Variétés : *Le Circuit*, pièce en 3 actes, de MM. Georges Feydeau et Francis de Croisset (29 octobre).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Les grands Concerts. — Opéra-Comique : *Chiquito*, scènes de la vie basque en 4 actes, d'après M. P. Loti, paroles de M. Henri Cain, musique de M. Nougués. — Memento.

Les grands concerts dominicaux ont si mal commencé qu'il siérait de n'en point parler, si la critique avait le droit d'être charitable. La santé de M. Colonne l'a contraint de céder sa baguette à M. Gabriel Pierné, mais on augure qu'il continue dans la coulisse à surveiller la caisse et les recettes au profit de quoi, comme il eut dès longtemps coutume, il requit cette année encore la sempiternelle *Damnation* escortée de quelques vedettes à succès. Ici, il n'y a qu'à attendre. Le Châtelet nous réserve parfois des compensations inopinées. Elles sont plutôt rares chez son rival et concurrent, et les débuts de celui-ci autorisent toutes les appréhensions. Lui aussi ostensiblement songea à la galette, et il employa tranquillement à ces fins prévoyantes... *Tannhæuser* et *la Walkyrie*, qui se jouent tous les soirs à l'Opéra, auquel M. Chevillard, par surcroît, emprunta un Renaud en congé d'Amérique. C'est déjà peut-être excessif. Pourtant, on n'aurait guère le courage de blâmer ce désir de remplir la salle chez des sociétés chargées de frais et à qui notre énorme budget national n'octroie qu'une subvention parcimonieuse. Mais la triste nécessité admise à la rigueur et la part faite au grand public de snobs qui vont applaudir des virtuoses et ouïr des étoiles, il reste la part de l'autre, et il semble que M. Chevillard ait juré d'offrir à celui-là désormais toujours la même chose. Pour être bien certain, au cours de ses quelques séances, de ne pas garder trop de place à la disposition de l'imprévu, il encombre à priori ses programmes de l'audition des neuf symphonies de Beethoven « dans l'ordre chronologique ». Imaginez la Comédie-Française ou l'Odéon, n'ouvrant juste que trois mois sur douze, et annonçant les tragédies de Corneille ou Racine, ou même le théâtre d'Hugo « dans l'ordre chronologique », Encore pourrait-il être piquant d'abord de connaître ainsi *Attila*

Rodogune, *Alexandre*, *Angelo* ou *Marie-Tudor*, mais si cela recommençait souvent on en aurait sans doute vite assez. Or, voici dix ans qu'on nous sursatura de toutes parts de ce dont M. Chevillard s'acharne à bonder ses affiches. En vérité, il faut musicalement habiter dans la lune pour se figurer que l'audition des symphonies de Beethoven « dans l'ordre chronologique » présente à l'heure actuelle un quelconque intérêt et, plutôt que de supposer chez M. Chevillard une telle ignorance de ce qui s'est passé depuis un siècle en ce bas monde, on est enclin à l'accuser d'indolence fâcheuse, de quelque paresse au travail des répétitions nécessaires. Il semblerait bien qu'on se trompe et que son cas soit différent. Que M. Chevillard soit plus ou moins versé dans la littérature musicale, il possède des goûts arrêtés qui ne choisissent que ce qu'il y comprend, et sa compréhension comme ses préférences se dénoncent assez nettement tartigrades. Le néo-classicisme a pour lui des attraits dont ses compositions témoignent et, par ailleurs, il hume avec un plaisir évident l'encens des bravos décernés à son talent de chef d'orchestre, qui est incontestable. Ces deux particularités suffiraient à expliquer sa tendance peu dissimulée à faire des Concerts Lamoureux une sorte de musée rétrospectif, asile des chefs-d'œuvre consacrés soigneusement repassés, lissés et tuyautés au petit fer du fignolage, entr'ouvert chichement aux intrus peu ou prou modernistes, encore que nourrissant des trésors d'indulgence pour les continuateurs des « bonnes traditions » et plus généralement pour tous ceux qui cultivent un genre instrumental apte à laisser briller la virtuosité directrice. Le fait est que M. Chevillard ne mordit guère au debussysme qu'un peu à la façon d'un chien qu'on fouette et sans y montrer d'appétit. Wagner, dont il hérita par alliance, et Schumann, que choie son bâton, paraissent incarner pour lui le romantisme, où Liszt est mis sur ses programmes à la portion congrue. Par contre, si certain brio dans le coloris orchestral vaut la faveur de son accueil à quelques Russes amusants, il déploya un zèle récidiviste pour imposer la *Symphonie pathétique* au public parisien récalcitrant et, au 3e concert de sa saison, le voici qui nous sert l'Ouverture de *Sakuntala* d'un Benjamin Godard viennois, rossignol empaillé moisi dans les cartons de son papa beau-père. Depuis le temps qu'il tourne autour avec une éloquente circonspection, on se convainc que M. Chevillard ne concevra très vraisemblablement jamais que l'audition, « chronologique » ou non, mais complète, des *Poèmes Symphoniques* de Liszt, a pour nous plus de prix aujourd'hui que le ressassage obstiné des Symphonies de Beethoven, lesquelles chaque adolescent sait par cœur et de quoi les maîtresses de piano gavent les générations impubères. On dirait qu'il n'a pas le plus lointain pressentiment que, quelle que soit de ses goûts l'excellence, les menus

ceux variés que son prédécesseur aurait combinés puissent inaugurer des estomacs moins délicats, mais plus avides : qu'il existât autre chose, au delà des frontières, en dehors de trois Russes, Richard Strauss et un Norvégien ; enfin que, si mêlé, imparfait, discutable que soit à son avis le poète, on lui serait reconnaissant de le pouvoir de temps en temps, en bloc que sa solitude épargne ne râcle à nos oreilles. Vraiment, la partie serait belle pour un ordonnateur concertant qui, muni d'un local convenable, entreprendrait tous les dimanches d'explorer quelque pan de production symphonique européenne sans préjugé ni bandeau ; qui nous ferait entendre ainsi le meilleur, et même au pis, de Smetana, Dvorak, Bruckner, Mahler et jusqu'à Max Reger et Schillings entre, de Liszt, Rimski, Humperdinck, Pfitzner. Ce plan s'étend sur la musique, et sans craindre que soient tendancieux les éloignements du passé par quelque terminus historique flottant-garde. Ce pourrait M. Chevillard, qui a la chance d'avoir une petite salle comparu très pleine, s'apercevrait peut-être avec satisfaction, en se retournant pour saluer, que la moitié des voiturés se dirigeraient impuissant à en combler la vastitude.

§

J'étais parti pour la neuvième générale remplir d'irrespectueuses protestations contre Chiquito, paroles et musique, et voilà-t-il pas qu'à un certain moment, ma foi ! j'y suis presque allé de ma larme, ni plus ni moins qu'à l'Ambigu. Ne me prenez pas dire que je me suis pas bien payé tout de même. Car je m'imaginais d'ajouter que cet amas d'ordures était d'esthétique, et qu'il ressortissait tout au plus sûrement au procès à pratiquer que la reclame au théâtre que la présente en fut un incident d'hôpital. Mais bien ! j'avoue que je n'irais pas plus loin pour je ne sentant mes yeux se mouiller derrière mes lorgnettes. C'était le coup du père François, mais joliment exploité, et le librettiste y était sûrement pour de quelque chose. Au moins ces deux messieurs peuvent-ils se targuer de n'avoir point gâté l'irrésistible époque et sa fraîche émotivité. — Si j'ose qualifier ainsi M. Albert Carré et la troupe de notre salle Favart. Celle-ci va au bout d'Chiquito absolument, puisque encore sensible, c'est à coup-là que les auteurs seront redevables de l'anathème. Ce n'est pas impossible que la pièce apparaisse en soi tout à fait méprisable. Elle ne brille évidemment pas par l'originalité. On y retrouve un tas d'anciennes connaissances. Cela commence par les premiers tableaux de Sonya et de la Bohème pour finir par le dernier de Pelléas. Sur quatre actes, il ne reste guère en propre à Chiquito que son troisième où, avec Asema grimé merveilleusement, un certain vieux grand-père remémore invraisemblablement l'insom-

rable Jean Périer du *Cheminoau*. La petite macédoine de souvenirs, pourtant, résulte ici une action rapide, variée, dramatique, de psychologie et d'intérêt rudimentaires, mais dont l'effet va toujours augmentant, et où les interprètes et le metteur en scène se font souventefois surpasser. Après un court prologue un peu vide, mais nécessaire à nous apprendre les amours jeunes et secrètes de Chiquito et Pantoufle, l'intrigue se noue sous un pamplemousse de soleil, dans le faire heureux d'un pittoresque naïvement, quelque très opéra-comique, et au milieu de danses basques dont on croit vraiment n'assister qu'aux authentiques rien moins qu'immaculées en gentes de danseuses indigènes amenées de Saint-Jean-de-Luz pour la circonstance. Tout cela est surtout fort agréable à l'œil. Mais le tragique dénouement de la partie de paume, la scène nocturne sur le meurtrier et la poursuite dans les ténèbres, puis tard une scène chez sa mère qui l'a tuée, tout cet ensemble de groupements de foule sont des spectacles de réalité si vivante que le rêve devient drame à mettre de l'illusion créée par l'art qui les conçut et les réalise. Enfin, au Cabaret du Rossignol, dans la petite infirmerie où accoure Pantoufle, quand la pauvrette voit soudain son amoureux qu'elle a cru mort apparaître assis sur son lit, la scène, — gestes, ton, attitudes, — est jouée par Mlle Marguerite Lavigne, par Vieuille et Fromell tellement « au naturel », avec tant de justesse expressive et pittoresque en sa simplicité qu'il est douteux qu'on puisse entendre mieux au théâtre lyrique ou ailleurs. C'est là que j'ai failli tirer mon mouchoir de ma poche. Heureusement inutilisable que le Sapeur-Pompier, en cet instant précis, tournait pathétiquement les deux saucissons, sur Mlle Lasalle, à qui je vais écrire, avant en l'école simultanée de remercier des yeux d'Isolde Farme aussi sa merveille. En revanche, les efforts soutenus d'un orchestre qui semblent à chaque acte qu'il y aurait dans Chiquito un sujet de ballet, et, malgré ce bonheur, presque à une émotion très humaine. Seulement il va aussi les paroles de M. Henri Cain. Décidément nous l'irons à perpète que par malheur et quand trop grâce à peut qui vous bien le chercher, et de quoi l'auteur heureux qui pourra avec une cuiller de argentées dans la bouche chanter seulement ici à se l'avoir presque été à portée. Mais toutes et quelles fois qu'il en aura trouvé l'occasion, ce fut un grand dam de la prose et lorsque se passionnant et Mélisande reclamant sa fenêtre ouverte à la caresse du soleil, il veut pactiser Maeterlinck. Il ne sut que bonne à l'exploiter. Pour ces phrases bourgeoises de roman-feuilleton. Enfin il y a aussi la musique de M. Nougués, et musique adéquate à soutenir à la recitation du poème, pot-pourri panaché de wagnérisme à la *Sonate*, d'Henriette à la *Habanera*, de Bizetisme à la Pellias décalqué avec la plus complète candeur de tout entrelacé de Massenet.

Puccini et compamascagnie L'inspiration de M. Nouguès est un curieux spécimen d'inoriginalité intégrale et native. Il est si profondément dans sa nature de ne consister qu'en emprunts ou en réminiscences, que le compositeur de *Chiquito*, au lieu d'utiliser tout bonnement ici pour sa couleur locale de vraies mélodies populaires, a préféré d'instinct en exploiter surtout les rythmes et mélismes au profit de sa veine et en élaborer des pastiches. Le trait est caractéristique, et, quoique légitime en la basque occurrence, une telle assimilation consciente ou inconsciente fournit où que ce soit au musicien la totale substance de son art. Aussi, d'un bout à l'autre de cette partition, où tous les souvenirs se suivent et ne se ressemblent pas, on serait bien embarrassé de découvrir du Nouguès. « C'est de l'imitation », opinait un voisin frotté de parenté diamantifère. En effet, c'est du toc sans ambages. Inutile d insister sur l'absence absolue d'intérêt purement musical de cet impénitent amalgame. L'harmonie et la rythmopée y appartiennent à autrui aussi péremptoirement que le mélos, l'instrumentation est quelconque, plutôt faiblarde, et il advient parfois qu'on ait l'impression d'écouter de la musique d'amateur. Mais c'est justement là ce qui semblerait constituer la plus heureuse qualité de la musique de M. Nouguès. Elle apparaît dénuée de pédantisme; il se trahit peu comblé de « métier », mal approvisionné de ficelles d'école, de trucs professionnels ou autres. Sa muse en a tout l'air d'une honnête personne, douée de mémoire incontinente, mais aussi ingénue qu'expansive et prompte au juvénile enthousiasme. Bref, il semble sincère. L'est-il ? M. Nouguès naquit à Bordeaux sur Gironde, et avec ces diables de gens du Midi qui saura jamais où commence et finit la roublardise? Ils ne le savent pas eux-mêmes. Cependant on doit observer que M. Massenet est l'un des moins fréquemment pillés de ses modèles, et toujours avec une gaucherie manifeste. Son assimilation plagiaire est spontanée, l'induit à une déclamation généralement fort juste; et, même alors qu'il copie quasi-littéralement *Pelléas*, on sent qu'il s'emballe pour son compte et qu'il croit que c'est arrivé. C'est ainsi que souvent le musicien désarme la critique et parvient à ne pas gêner l'émotion provoquée par ses collaborateurs de la scène, voire parfois à seconder ceux-ci, surtout quand il y met du sien le moins possible et que la situation l'entraîne à démarquer sans plus quelque chef-d'œuvre hantant ses souvenirs. Que ne s'applique-t-il plus strictement à ce centonisant exercice en se montrant plus sévère en ses choix. Ça pourrait peut-être aboutir à de la vulgarisation très supportable. Jusqu'ici, c'est du toc plausiblement sincère, mais ce n'est que du toc. Et on se prend à déplorer que tout l'art, le talent, le travail, dépensés autour de *Chiquito* par ceux qui n'en sont pas les auteurs, n'aient pu être appelés à un emploi plus digne. Seulement,

le génie ne court pas et n'a jamais couru les rues. On ne saurait guère espérer des Français, pas plus que d'aucun peuple au monde, qu'ils répondent intarissablement par des chefs-d'œuvre aux annuelles invitations de nos cahiers des charges, et M. Carré, en retard de quinze ou dix-huit actes, a le droit d'objecter qu'afin de rattraper son contingent il est forcé de jouer ce qu'il a sous la main de national, et quel qu'en soit le lot. Sans doute, ce sont là des excuses, quoique peut-être il y aurait beaucoup à dire sur ce chapitre; que peut-être on puisse rêver d'un moins disparate contraste entre l'exceptionnel et le courant de notre répertoire lyrique, d'une moyenne artistique et surtout musicale un peu plus élevée dans l'ensemble avec une limite extrême dans le médiocre ou le chiqué, au-dessous de laquelle il serait interdit de descendre même pour encaisser des maximums. Mais arrêtons-nous là sans friser de plus ras l'utopie et pour ma part, en somme, j'aime encore mieux le toc naïf de *Chiquito* que quelque révélation neuve de MM. Massenet ou Leroux, pour ne citer que des compatriotes.

Memento. — Il vient de paraître chez l'éditeur Demets : *Sevilla*, suite pittoresque pour piano de Joaquin Turina ; de Paul Ladmirault, quatre esquisses pour piano : *Chemin creux*, *Valse mélancolique*, *Vers l'église dans le soir*, *Minuit dans les clairières ;* de Raymond Hervé, quatre mélodies sur des poésies de L. Even ; enfin de René Chansarel, trois mélodies sur des vers de Tristan Klingsor, Jean de l'Estoille et Gustave Soulier. — Dans ma dernière chronique, p. 142, ligne 14, prière de lire : « la *musicographe* masquée du pseudonyme Michel Brenet », au lieu de « la musicographie... » inventée par un correcteur qui émailla par-dessus le marché ma prose de virgules supplémentaires, au détriment parfois du sens.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ANGLAISES

Wilbur L. Cross : *The Life and Times of Laurence Sterne*, 10 s. 6 d., Macmillan. — Algar Thorold : *Six Masters in Disillusion*, 6 s., Constable. — Theodore Stanton : *A Manuel of American Literature*, Tauchnitz Edition, 2 fr., Librairie Galignani, Paris. — Sir Charles John Darling, Ht : *On the Oxford circuit and other verses*, 5 s., Smith Elder. — Hall Caine : *The White Prophet*, 2 vol., 4 s., Heinemann. — Edmund Gosse : *The Writings of M. André Gide*, 2 s. 6 d., « Contemporary Review ».

L'auteur de *Tristram Shandy* et du *Sentimental Journey* a été le sujet de nombreux essays, entre autres par Coleridge, Thackeray et Carlyle, et d'ouvrages plus ou moins volumineux par Bagehot, H. D. Traill et Theodore Watts-Dunton. Mais jusqu'ici les biographies de Sterne fourmillaient d'inexactitudes, et l'article même de Mr Sidney Lee, dans le *Dictionary of National Biography*, renferme encore un certain nombre d'erreurs. Cependant, les matériaux

pour écrire une vie de Sterne sont abondants, et, s'il faut un long travail pour les rassembler, il est relativement facile de vérifier leur véracité. C'est ce que Mr. Wilbur L. Cross, professeur à l'Université de Yale, s'est efforcé de faire dans **The Life and Times of Laurence Sterne**, titre choisi par l'auteur pour indiquer nettement le but qu'il se propose : retracer l'histoire personnelle de Sterne et celles des nombreux personnages de l'un et l'autre sexe avec qui il fut en rapports aussi bien en Angleterre qu'à l'étranger. Le professeur Cross n'a pas voulu donner un commentaire critique sur l'œuvre littéraire de Sterne, ni une série d'essais sur les différents aspects de son humour, ni de laborieux parallèles entre lui et les humouristes qui l'ont précédé ou suivi. Il a tenu à ce que son travail fût strictement biographique; il s'est proposé de répondre à ces questions : Quelle espèce d'homme fut Sterne? Comment se comporta-t-il au temps de son obscurité et après qu'il fut célèbre? Que fit-il et que dit-il? Quels furent ses passe-temps, ses travaux, ses distractions, ses plaisirs? Qui furent ses amis? Qui furent ses ennemis, s'il en eut? Que dirent-ils et que pensèrent-ils de lui? En un mot, quel fut le secret de l'homme dont les discours et la conduite occupèrent l'imagination de tous ceux qui le connurent intimement, à York, à Londres ou à Paris? Ces questions ont une importance quand il s'agit de l'auteur de deux livres qui, dans l'histoire littéraire des nations, prennent place à côté des œuvres d'un Rabelais ou d'un Cervantès. La publication de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental* sont les deux grands événements de la vie de Sterne, et c'est vers eux, comme aussi vers ses autres ouvrages, que doivent converger tous les détails personnels. C'est seulement à cause de ses livres que le biographe peut espérer satisfaire des curiosités quant à la personnalité de celui qui les écrivit. Et lorsque, comme c'est le cas, *Tristram Shandy* et *le Voyage Sentimental* se trouvent être en grande partie autobiographiques et que leur auteur est un composé de caprices aussi étranges qu'ils le sont, on y gagne des repères nouveaux pour étudier et juger Sterne, pas à pas, dans sa carrière, et pour présenter un portrait définitif de l'homme par rapport à son œuvre.

Les biographes anglais ont, en général, la déplorable habitude de laisser soigneusement dans l'ombre certains aspects de leur sujet, aspects qu'ils considèrent tout arbitrairement comme *improper*. Mais le professeur Cross s'est souvenu d'une phrase fameuse de l'humouriste : « Si le caractère des hommes et des âges passés doit être dépeint, il doit l'être avec ressemblance : c'est-à-dire avec leurs excellences et avec leurs faibles. » Et il a représenté Sterne tel qu'il a vécu : il ne l'a ni épargné, ni idéalisé. Il a examiné impartialement toutes les sources d'information et tous les documents venus à sa connaissance, afin que la vérité fût dite, qu'elle soit ou non favora-

ble au caractère de Sterne. Dans ces documents, il y en avait une grande partie de peu ou pas connus, grâce auxquels Mr. Wilbur L. Cross a pu réfuter des opinions erronées, trancher des questions controversées et détruire de fâcheuses légendes. Quelques portraits et illustrations bien choisis ajoutent leur intérêt à la valeur unique de ce précieux travail.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension qu'on ouvre un livre comme celui que Mr Algar Thorold intitule **Six Masters in Disillusion**. Quand un étranger s'attaque à des écrivains, à des penseurs d'un autre pays, il s'expose à de regrettables « gaffes », à des erreurs, à des méprises qui, pour être de bonne foi, n'en sont pas moins fâcheuses et quelquefois désobligeantes. Tout le monde ne peut avoir la vaste culture et la pénétration de jugement d'un Edmund Gosse, d'un Georg Brandès, d'un Teodor de Wyzewa. Aussi a-t-on plaisir à reconnaître le mérite du livre de Mr Thorold. Les six essais qu'il encadre entre un avertissement au lecteur et un épilogue sont conçus dans un même esprit et constituent, dans leur idée d'ensemble, une sorte d'esquisse d'une « philosophie de la Désillusion ».

Afin que le lecteur soit déçu aussi peu que possible, il me faut expliquer que ces études ne s'occupent pas strictement de la désillusion contemporaine. La période que, d'une façon expérimentale et partielle, elles prétendent illustrer est derrière nous et ses forces sont en grande partie déjà épuisées.

Mr Algar Thorold étudie tour à tour Fontenelle, Mérimée, Ferdinand Fabre, J.-K. Huysmans, Maeterlinck et Anatole France, esprits qui diffèrent en tout, sauf quant au sentiment de désillusion qui résulte du changement d'attitude envers le Christianisme qu'a déterminé le rationalisme. C'est sous cet aspect que Mr Thorold envisage les écrivains qu'il a choisis comme sujet de son étude, qu'il les rapproche et les oppose ; c'est dans ce sens qu'il poursuit ses recherches et détermine leur attitude. Il y fait preuve de sagacité et d'intelligence, en même temps que de modestie. Sans doute, son ouvrage ne peut être considéré comme épuisant le sujet et fournissant à toutes les questions passées des explications satisfaisantes ; mais il est une contribution remarquable à l'étude philosophique de la pensée moderne et de la psychologie contemporaine. Et Mr Thorold reconnaît loyalement ses dettes en référant aux travaux de M. Jules de Gaultier et de M. Remy de Gourmont ceux qui veulent se livrer à une étude systématique du sujet.

§

Le quatre millième volume de l'Edition Tauchnitz est **A Manual of American Literature**, *édité* par Mr Theodore Stan-

ton, avec la collaboration de quelques professeurs de la Cornell University. L'ouvrage est très clairement conçu et fort bien exécuté. Les deux premières parties occupent à peine une centaine de pages et traitent des débuts de l'activité littéraire en Amérique, pendant la période coloniale et la période révolutionnaire. Mr Stanton les a très habilement et très heureusement résumées d'après le volumineux ouvrage du professeur Moses Coit Tyler. Quatre cents pages sont consacrées à la troisième partie qui traite uniquement du XIX^e^ siècle, et se subdivise en sept chapitres rédigés par des auteurs différents, qui examinent tour à tour les historiens, les romanciers, les poètes, les essayistes et les humoristes, les orateurs laïques et ecclésiastiques, les écrivains scientifiques et les publications périodiques. Le volume se complète par une liste explicative et critique des soixante auteurs américains représentés dans la Collection Tauchnitz et par un index sans omissions.

La méthode adoptée par Mr Stanton pourrait sans doute être critiquée, mais nulle méthode n'échappe aux objections, dans ce genre d'ouvrages. Celle-ci a, au moins, le mérite de la simplicité et de la clarté. Chaque auteur a son paragraphe, d'une longueur proportionnée à l'importance de son œuvre; les faits indispensables, noms, dates, titres, quelques jugements concis, quelques analyses succinctes donnent les renseignements suffisants pour qui n'a pas besoin d'une documentation spéciale.

On trouve même dans cette précieuse compilation des renseignements inédits. Mr Théodore Stanton, dûment autorisé, donne pour la première fois les noms des auteurs de deux ouvrages célèbres par delà l'Atlantique. *Democracy* fut écrit par Henry Adams et *The Bread-Winners, a Social Study*, par John Hay. Ces deux auteurs étaient des amis intimes : le premier fut sous-secrétaire d'Etat à Washington et le second, qui se fit un nom comme historien, était l'arrière-petit-fils du second président des Etats-Unis et le petit-fils du sixième président; son père occupa le poste d'Ambassadeur des Etats-Unis à Londres. Ce *Memorial Volume* forme le manuel indispensable à quiconque est curieux de l'histoire littéraire des Etats-Unis.

§

L'honorable Mr Justice Darling a été dénommé le La Rochefoucauld des tribunaux. La louange est peut-être exagérée. Le petit recueil de vers qu'il a récemment publié lui vaudra-t-il quelque autre appellation non moins glorificative ? La muse de l'honorable magistrat donne dans le burlesque, un burlesque qui semble parfois un peu lourd, comme s'il dansait sous la perruque et la défroque judiciaire. On aurait tort, d'ailleurs, d'attacher une quelconque im-

portance littéraire aux élucubrations d'un juge qui se distrait à versifier. Ça vaut mieux que d'envoyer des innocents au gibet. Le volume s'appelle **On the Oxford Circuit** *and other verses*, et le poème qui donne le titre au livre relate l'aventure d'un juge qui trépassa en prononçant un réquisitoire — ce qui n'a rien de particulièrement drôle. Ensuite, vient une série de sonnets : à Auguste Rodin, à J. Mc Neill Whistler, au Viscount Milner, à Coquelin, à Pont aux Dames, au Général Picquart, *on his appointment as minister for war*, etc. On voit que l'honorable Mr Justice Darling a des sympathies pour la France. Il parsème ses *occasional verses* d'une infinité de mots et de noms français, il transcrit la « Bayonnette » de Paul Déroulède, affectionne les longs titres en latin et pond des quatrains français que voici :

Qui prend, sans permis, un poisson
D'autrui, de prison est-il digne ?
Oui, certes ; l'eau doit être sa boisson —
Il paraît qu'il a péché, à la ligne.

Et cela s'appelle *Of riverain rights;* ceci s'intitule *le Pécheur dévôt* :

Au diable tenir une chandelle,
L'Eglise condamne, comme grave péché.
Pour que l'offense ne soit mortelle,
J'en offre de mauvaise qualité.

Comme c'est drôle ! Ne trouvez-vous pas ? Celui qui comprendra méritera la décapitation immédiate. Les titres, lettres et illustrations de Mr Austin O. Spare sont agréables et le petit volume est luxueusement édité, comme il convient.

Mr Hall Caine a publié un nouveau livre. C'est tout aussi mauvais que du Marie Corelli, et tout aussi étranger à ce qu'on est convenu de reconnaître comme littérature. Dans ce long mélodrame, l'auteur fait preuve d'une ignorance rare et d'un dédain superbe de la documentation. Les personnages sont absurdes à tous les points de vue. L'ensemble est vulgaire et prétentieux et Mr Hall Caine ne se fait aucun scrupule de dénaturer des événements récents et de défigurer les personnages qui en furent les acteurs et qui, pour la plupart, sont encore de ce monde. L'action du **White Prophet** se déroule en Egypte et l'histoire imaginée par Mr Hall Caine est si invraisemblable, si confuse, si inepte et si stupide qu'on ne saurait la résumer. D'ailleurs, il est difficile de s'imaginer qu'une personne douée d'une intelligence moyenne et d'une instruction élémentaire puisse trouver le moindre plaisir à lire ce tissu d'extravagances de mauvais goût. Ce n'est même pas intéressant et aucune lecture n'est aussi

horripilante par le ton outrecuidant et saugrenu du récit. C'est du bas feuilleton populaire dans le pire sens du terme.

Le seul intérêt de cette publication, c'est la façon dont l'éditeur la présente. En effet, Mr William Heinemann, renonçant à l'uniforme volume du prix de six shillings, quelle que soit la longueur de l'œuvre, innove — ou plutôt rénove — un système qui paraît s'adapter mieux aux nécessités du moment. *The White Prophet* paraît en deux volumes pour le prix de quatre shillings, et, comme ce piteux ouvrage se vendra vraisemblablement à des centaines de milliers d'exemplaires — ce qui est le sort des œuvres de Mr Hall Caine — le public se familiarisera plus vite avec la nouvelle habitude qu'on veut lui faire prendre. D'autres romans, ayant ceux-là une valeur littéraire, seront publiés de la même façon en un, deux ou trois volumes, selon leur dimension, et à deux, quatre ou six shillings.

§

Toujours averti des choses de France, Mr Edmund Gosse consacre, dans *The Contemporary Review*, un très clairvoyant article aux **Writings of M. André Gide** dont l'esprit, dit-il, « est plus étroitement au diapason des idées anglaises ou de ce qui fut jadis les idées anglaises que celui d'aucun autre écrivain français actuel ». Mr Gosse voit en M. André Gide « un méridional d'origine, né ou du moins élevé en Normandie, un Albigeois transplanté, avec tout son protestantisme héréditaire, du Languedoc aux rivages de la Manche. Il dit quelque part que l'Oc et l'Oil sont également familiers à son oreille, et qu'il n'est pas plus voué à la fleur du pommier qu'à celle du grenadier. Il s'est longuement promené, c'est évident, par les chemins de l'Europe et de l'Afrique (*Amyntas*) et il affecte avec grâce quelques-uns des airs du cosmopolite. Mais je crois que dans son cœur, M. Gide reste fidèle aux vergers normands. Il est un produit du calvinisme, et l'extraordinaire intérêt que présentent les mouvements de son esprit est dû à la netteté qu'ils révèlent dans sa base morale. Il s'offre à nous, plutôt avec réserve, mais avec persistance, comme un protestant français qui a grandi par et en dehors — oh ! combien loin et pathétiquement en dehors — de cette base ferme et profonde de *l'Institution chrétienne*. A l'ordinaire, les produits du protestantisme français n'ont guère de valeur générale pour le lecteur anglais. Notre race est allée beaucoup plus loin dans cette direction et avec beaucoup plus de variété ! Le sacrifice du Calvinisme à l'unité nationale des Français a tendu à amoindrir les manifestations intellectuelles de la secte. Mais il n'est pas, je crois, trop fantastique de découvrir dans les écrits de M. Gide quelle importance peut avoir une éducation huguenote. Les progrès de M. Gide ont été lents. Il a tenté maintes choses :

l'autobiographie sentimentale, quelque peu à la manière de Mr A. C. Benson : des poèmes dans lesquels il suivait Laforgue et flottait sur le courant du symbolisme ; des tentatives diverses et extravagantes qui étaient mi-vers mi-prose. Graduellement il gagna de l'assurance... Il est devenu ce qu'un admirateur de la première heure prophétisa qu'il deviendrait : « un lumineux lévite », celui qui, par un culte fervent et quotidien, sert l'autel de l'intelligence et de la grâce. Il a peu à peu détaché la singulière originalité de son tempérament de ces accidents de style qui emmaillottent, comme le cocon enferme la chrysalide, les parties constitutives d'un nouvel et ardent écrivain. Il a publié cet été un livre qui rend maintenant parfaitement certain que M. Gide est l'un des auteurs imaginatifs de France dont l'œuvre compte. Dans *la Porte étroite* il a écrit l'un des plus beaux livres qui aient été imprimés depuis longtemps. »

Après une pénétrante analyse de *la Porte étroite*, comme pouvait mieux que quiconque la faire l'auteur de *Father and Son*, Mr Edmund Gosse conclut : « Parmi les récents écrivains, M. Gide est peut-être le plus obstinément individualiste. Aucun sujet ne l'intéresse aussi profondément que l'étude de la conscience, et dans l'un de ses premiers volumes je trouve cette phrase charmante, lancée avec pétulance pour ennuyer les Philistins : « Chacun est plus précieux que tous. » Rien ne vexe autant M. Gide que les limites illogiques que la discipline moderne établit pour paralyser la volonté humaine. Il est impatient des tracasseries qui proviennent des abstractions morales et religieuses, et c'est en cela que je vois ses œuvres strictement symboliques, comme ce drame étrange, *le Roi Candaule*, et cette extravagance plus étrange, *Philoctète*... La puissance du génie de M. Gide consiste, je crois, dans la délicate fermeté de sa touche comme analyste. Il ne prend aucun intérêt aux groupes ou aux types ; son œil est fixé sur l'esprit *élu*, sur l'exception éthique. L'un de ses personnages dans le *Prométhée mal enchaîné* s'écrie : « Les personnalités, il n'y a que cela d'intéressant ; et puis les relations entre personnalités ! » Nous avons ici la porte étroite par laquelle l'auteur fait passer ses figures imaginaires et si leur conventionnalité les a à ce point déformées qu'elles ne peuvent subir l'épreuve, il les rejette. C'est un fait encourageant pour les admirateurs de M. Gide que son développement comme artiste a été précis et régulier. Son sens de l'harmonie, sa sympathie pour l'existence humaine ont crû avec les années. Dans ses premiers livres, il donnait une certaine impression d'hostilité envers la vie ordinaire ; son attitude personnelle était un peu arrogante, tendant un peu à l'excentricité déréglée. Les belles pages humaines de *la Porte étroite* montrent combien complètement il s'est défait de cette volontaire bizarrerie de dessein.

« Nous avons dit que M. André Gide est, sous bien des rapports,

plus étroitement à l'unisson avec l'esprit anglais qu'avec l'esprit français. C'est vrai.si nous considérons son attitude commeun peu attardée. Depuis 1900, nos auteurs ont adopté un ton vociférateur qui n'est certainement pas celui de *la Porte étroite*. En ce XX^e siècle, la littérature anglaise a installé un mégaphone sur la Grand'Place et le prix est à celui ou à celle qui braille le plus fort. Mais quand nous disions que M. Gide est en sympathie avec les idées anglaises, c'est à une période quelque peu antérieure que nous pensons. Il s'allie à ces délicats individualistes de la fin du XIX^e siècle, Shorthouse et Walter Pater. Ceux qui se délectent au contraste entre les types de caractère exposé avec dextérité par un talent accompli suivront avec curiosité la carrière de M. André Gide. »

En même temps que cette élogieuse appréciation de l'illustre critique anglais paraissait dans *The Times Literary Supplement*, sous la plume de M^me Duclaux, une longue analyse de « ce frêle et délicieux récit spirituel, qui, dans sa pureté et son charme, nous rappelle souvent *Dominique*, parfois *le Récit d'une Sœur*, et plus d'une fois la *Vita Nuova* ».

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Léonide Andréïeff : *Anfissa*, drame en 4 actes. — L. N. Tolstoy : *Aphorismes*. — M. Gorky et M. Meier : *Le Cauchemar de Mesure*; Saint-Pétersbourg, « Znanie », 1 r. 25 cop. — J. Rosenschine : *Le Cheval blême*. Saint-Pétersbourg, « Chipovnik », 1 r. — M. Percy et M. d'Arze : *Le Pape noir*, drame en 5 actes et 8 tableaux. — Memento.

M. Léonide Andréïeff, toujours fécond et productif, provoque avec chacune de ses œuvres des polémiques véhémentes et passionnées, bien qu'à chacune d'elles des soi-disant critiques le traînent dans la boue. Ce phénomène vient de se produire encore cette fois, la nouvelle saison s'ouvrant avec deux de ses pièces, *Anathéma*, que mes lecteurs connaissent déjà, et *Anfissa*, son dernier drame, représenté au « Nouveau Théâtre » de Saint-Pétersbourg et sur plusieurs scènes de la province à la fois. Laissons ces polémiques et ces attaques haineuses des gens qui n'ont pas autre chose à faire qu'à manger du Gorky ou de l'Andréïeff au moins une fois par semaine et tâchons de présenter aux lecteurs *Anfissa*.

C'est la morale bourgeoise, dans le domaine de la vie de famille et de l'amour, à laquelle s'attaque cette fois Léonide Andréïeff. Dans l'ordre social actuel et avec la mentalité contemporaine, il ne trouve pas aux conflits des sexes et des tempéraments, dans l'ambiance familiale, d'autre issue que la mort.

L'avocat Kostomaroff est marié à Alexandra qu'il aime. Il avait déjà aimé d'autres femmes, et il aime encore, outre sa femme, la

sœur de cette dernière, Anfissa. L'épouse connaissant le tempérament et la passion toujours en éveil et en puissance de son mari a, elle-même, introduit dans la maison, *pour plus de sûreté*, la belle et passionnée — elle aussi — Anfissa, dégue et non satisfaite par la vie, sortie à peine d'un passé mouvementé et non encore oublié. Kostomaroff, homme à femmes, a trouvé en Anfissa l'amante dévouée, passionnée, et le ménage à trois en sens inverse se serait peut-être éternisé et transformé en *pot au feu* moderne style, si l'apparition d'une nouvelle figure n'avait bouleversé toute la vie déjà bien irrégulière du ménage Kostomaroff. Cette figure, c'est la troisième sœur, la petite Nina, la cadette d'Alexandra et d'Anfissa, à peine sortie du lycée. Le sexe s'éveille en elle et la pousse vers Kostomaroff. Lui, il l'accepte sans hésitation et s'apprête à partir avec elle et à abandonner la femme et l'amante. Mais cette dernière est plus exigeante et moins résignée que l'épouse.

Elle attend son amant, prête à l'amour, à se donner tout entière, mais à prendre aussi, tout, sans partage. Mais Kostomaroff, au lieu de rester avec elle, de la prendre, lorsqu'elle se livre, la repousse et, pressé de questions et mis au pied du mur, avoue dans des termes offensants qu'il ne l'aime plus, qu'il en a assez !

Anfissa ne pardonnera pas l'offense. Elle se vengera de son amant inconstant. Et Kostomaroff lit son arrêt de mort dans les yeux de la jeune femme dès leur première rencontre.

La scène est à lire et à voir.

Kostomaroff croit encore dominer Anfissa et lui dit :

KOSTOMAROFF. — Tu souris encore. Ton sourire me déplaît : quel est le nouveau mensonge que tu me prépares, Anfissa ? Regarde-moi ! Tes yeux sont plus véridiques que ta bouche. (*Il la regarde et recule.*) Oui, oui, c'est cela ! Dieu, que de fureur y vois-je ! Et de souffrance aussi ! Fureur et souffrance, quelle combinaison. Attends !

(*Il saisit le bras d'Anfissa et se penche sur elle et la regarde dans le blanc des yeux.*)

ANFISSA, *essayant d'arracher son bras.* — Laisse-moi !...

KOSTOMAROFF. — Non !... Je me souviens... Ce fut dans la forêt. J'ai jeté une pierre sur un serpent, sur un petit serpent venimeux. Je ne sais pourquoi, par quelle étrange curiosité, je me mis à terre et j'approchai mes yeux des siens... Comme ça.

ANFISSA. — Laisse-moi !...

KOSTOMAROFF, *la retenant.* — Comme ça. Et je le regardai, et je lui causai, et il me répondit. Je lui ai brisé, je crois, l'épine dorsale... Et il se mourait, comme toi. Et moi, je plaisantais avec lui : « Regarde comme il fait beau dans la forêt, comme le ciel bleuit, comme les pierres sont chaudes. Regarde, comme je suis près de toi, embrasse-moi avec le venin de ta bouche. Tu ne peux pas ? (*Tendrement.*) Tu te meurs, Anfissa ?

ANFISSA, *avec un effort.* — Non...

KOSTOMAROFF. — Et toi aussi tu as l'échine brisée. Tu te meurs ? Tes yeux s'en vont dans le brouillard gris... tu te meurs?

ANFISSA, *soulevant le cou.* — Casse-moi la tête. Je me meurs...

Mais Anfissa ne meurt pas et prend sa revanche à la première occasion, laquelle se présente à un dîner de famille, en présence des invités, lorsque Kostomaroff l'offense par ses sarcasmes.

ANFISSA. — Je vous défends de me toucher, Fedor Ivanovitch.

KOSTOMAROFF. — Et si, moi, j'ose et vous touche ?

ANFISSA. — Alors... là. (*Elle lui jette son verre en pleine figure.*) Goujat !... Goujat !... Goujat !... Mais vous savez tous... Mon Dieu !... Mais tout le monde sait que je suis la maîtresse de ce... (*Confusion générale.*)

KOSTOMAROFF, *regardant Anfissa.* — Alors, voilà comment vous êtes ? Eh, eh !... Anfissa ! (*Il s'élance vers elle et l'embrasse avec force.*)

ANFISSA. — Comment oses-tu ? Laisse-moi ! Laisse, ou je te frappe.

KOSTOMAROFF. — Mais non, Anfissa ! Tu vois, je les ai tous chassés, regarde. La maison est à toi, Anfissa ! Et si tu me chasses, je... je me coucherai sur le seuil et ne m'en irai pas. Je frapperai aux fenêtres pour que tu m'ouvres la porte, Anfissa. Est-ce que tu ne vois pas que mon âme s'est ouverte ! Pardonne-moi !...

Mais ce retour à l'amour n'est pas durable. Dès le lendemain, Kostomaroff dit à sa maîtresse :

— Tu ris, et je me sens gêné, car je ne te connais pas. Comprends-tu cette horreur ! je t'embrasse, je te couvre de baisers, je te parle et je ne te connais pas. Es-tu telle ou telle autre. (*Il étend les bras.*) Je ne sais... Qui es-tu, Anfissa ? Et c'est comme si je te voyais pour la première fois. Que c'est étrange, Anfissa ! Et tu portes du poison sur ton doigt... Qui es-tu, Anfissa ?

Et Kostomaroff sait que le poison qu'Anfissa porte dans sa bague, elle le lui destine à lui, Kostomaroff. Et lorsqu'il est en train de revenir à la jeune Nina, Anfissa lui tend un petit verre de liqueur, dans laquelle elle a mis le poison. Et il prend le verre, boit son contenu et meurt.

§

On dirait que les **Aphorismes** de L. Tolstoy répondent en partie au problème soulevé par *Anfissa*. Nous y trouvons, en effet, des sentences, comme celle-ci, par exemple : « Un mariage honnête est bon, mais la chasteté est meilleure. » Les natures, comme celle de la jeune Nina, aussi bien qu'Anfissa, ne sont évidemment pas faites pour suivre la morale de tels aphorismes.

Il y en a d'autres : « Souvent les hommes considèrent comme vertu l'amour de la famille et de son peuple. Là, gît un grand danger. Il n'y a rien de mauvais dans l'amour pour sa famille ou pour son

peuple ; cela vient de soi, naturellement, dans chaque homme. Mais il n'y a là rien de mauvais tant que l'homme, par amour pour les siens ou pour son peuple, ne fait de mal aux hommes. Mais lorsque, par amour du *prochain*, on fait du mal aux *lointains*, comme font les hommes en dépouillant les autres à cause des leurs, ou en guerroyant avec les peuples étrangers et en tuant les hommes pour leur propre peuple, alors ce n'est plus de la vertu, mais un très grand vice. »

Le livre est rempli de pareilles sentences concernant la politique, la vie sociale, la vie de tous les jours, la religion, la science, etc. Il y en a de très modernes et de très mordantes, comme celle-ci par exemple : « La science est devenue à l'heure qu'il est la distributrice de diplômes pour la jouissance du travail d'autrui ! »

§

Dans la description du **Tremblement de terre** et des horreurs qui, l'année dernière, se sont abattues sur la belle Italie et son peuple, Gorky se dresse de toute sa hauteur de grande figure littéraire. Après tout ce qui a été dit et écrit sur le désastre de Messine, il a su trouver de nouveaux accents d'éloquence, des beautés d'expression et de peinture et de sentiments d'affection et de solidarité humaine qui font grand honneur et à Gorky et au peuple chez lequel il a trouvé une seconde patrie.

Le nouveau livre de Gorky n'est pas seulement un remarquable document artistique sur le dernier malheur de l'Italie. C'est aussi un éloge chaleureux et documenté du peuple italien. Après les actes héroïques de nos marins lors du désastre, le livre de Maxime Gorky sera certainement signalé par les futurs historiens comme une des plus intéressantes manifestations de solidarité humaine et de rapprochement des deux peuples.

§

Le Cheval Blême, par M. Ropchtchine, est un roman sous forme de journal, où un terroriste, en pleine activité, en pleine chasse à l'homme, note ses faits et gestes et ses impressions quotidiennes. La psychologie et la vie guerrière, terrible et palpitante, des terroristes russes passent, dans un relief impitoyable, devant les yeux du lecteur. Tous ceux qui ont suivi les dernières années tragiques de la vie russe croient reconnaître dans les figures, mises en scène par M. Ropchtchine, des révolutionnaires connus. De leur côté les critiques (MM. Merejkovsky, Philosophoff, Amfitéatroff et autres) font des allusions transparentes sur la personnalité du révolutionnaire qui se dissimule derrière le pseudonyme de Ropchtchine. Soit pour ces raisons, soit pour la manière avec laquelle l'auteur du *Cheval Blême* traite un sujet aussi sensationnel, toujours est-il que le roman

a un succès fou. A peine publié dans la revue de Moscou, la *Rousskaïa Mysl*, il est édité par la maison d'éditions de *Chipovnik*, et tous les exemplaires sont enlevés en un court laps de temps. Une nouvelle édition est attendue avec impatience par un public très nombreux.

On raconte que, lorsque la rédaction de la *Rousskaïa Mysl* reçut le manuscrit du *Cheval Blême*, elle le refusa et ne publia le roman que lorsqu'elle apprit le véritable nom de l'auteur. Je ne garantis pas l'anecdote. Je la cite simplement, parce qu'elle explique... le succès du livre. On y cherche des révélations sensationnelles, la mise à nu des âmes des révolutionnaires, les détails des crimes politiques, des actes héroïques, etc. On y trouve de tout cela et même plus qu'on ne cherche. L'auteur a jeté largement dans ses pages tout ce qui lui a passé par la tête. Passions idéales et charnelles, crimes politiques et de droit commun, foi ardente et scepticisme boulevardier, exaltation quasi religieuse et esthétisme décadent et cruellement égoïste — tout cela se suit et s'entremêle dans un kaleïdoscope — j'allais dire : moral, ce n'est pas exact, car l'œuvre est amorale. Le mot *immoral* serait trop banal en la circonstance.

Je n'ai pas à m'arrêter ici sur la portée politique du livre : tous les critiques impartiaux et de bon sens sont indignés de voir que tout le mouvement idéaliste d'une génération est réduit à l'esthétisme et au nervosisme des deux héros du roman. Je n'ai qu'à considérer que le côté littéraire et artistique de l'œuvre. Si sensationnel, si lu qu'il soit, le roman de M. Ropchtchine n'aura selon moi qu'un succès éphémère. Il ne restera pas. Tout au plus si l'historien le mentionnera, comme une des dernières manifestations littéraires de la décadence russe de notre temps.

§

Les événements révolutionnaires des dernières années ont d'ailleurs déjà créé toute une littérature. Annales, souvenirs, révélations, romans et drames — tous les genres dans les limites de la fantaisie et de l'histoire y ont donné. Parmi les dernières publications je dois signaler **Le Pape Noir**, drame en 5 actes et 8 tableaux, interdit en Russie et que les auteurs, MM. Marc Perny et M. d'Arne (pseudonymes plus transparents encore que celui de Ropchtchine) ont traduit et publié à Paris (Bibliothèque Théâtrale, M. Boraud, éditeur).

Le Pape Noir, c'est ce chef policier russe que l'Europe tout entière connaît et à qui on attribue tous les crimes et provocations sensationnelles des dernières années. Il figure dans le drame sous le nom de Makowsky. Policiers et héros, geôliers et révolutionnaires, Gapone, Sazonoff et tant d'autres passent dans le drame en tourbil-

lon pareil à celui des événements qu'il décrit. Les événements sont historiques, l'intrigue et un personnage épisodique, le Français Janet, ne le sont pas. L'intrigue amoureuse réchauffe et rend plus douce la tourmente épouvantable de la révolution et de la contre-révolution russe. Le drame finit par l'écrasement des lutteurs et dans la prison, d'où — symbole curieux de l'alliance franco-russe — le Français Paul Janet fait évader avec l'argent français les révolutionnaires russes, excepté deux, l'héroïne du drame, la jeune Natacha mourante, et le vieux Votanine, qui n'est plus apte à la nouvelle vie de lutte et de résurrection.

Memento. — Reçus : *O. V. Gzovskaïa*, par André Chemchourine. *Soirée Huitième. Maison du Lied*, à Moscou, Nicolas Metner. — *Poètes français du XIXe siècle*, traductions et notices bibliographiques, par Valère Brussov, Saint-Pétersbourg, librairie « Le Panthéon ».

E. SÉMÉNOFF.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Matgioi : *Stanislas de Guaita;* Libr. Hermétique. 2 »

Georges Meunier : *La Voyante de Jeanne d'Arc;* Libr. des Saints-Pères. » »

Saint-Yves d'Alveydre : *La Théogonie des Patriarches*, Libr. Hermétique. 10 »

Histoire

J. Audouard : *Un Drame passionnel à la fin du VIIIe siècle. Le Crime du marquis d'Entrecasteaux;* Daragon. 6 »

Noël Aymès : *La France de Louis XVII;* Nouv. libr. nat. 3 50

A. Bouché-Leclercq : *Leçons d'histoire romaine. République et Empire;* Hachette. 3 50

Duchesse de Dino : *Chronique de 1831 à 1862*, publiée par la princesse Radziwill ; Plon. » »

Vicomte de Guichen : *Le Duc d'Angoulême ;* Emile-Paul. 5 »

Gustave Hue : *Un Complot de Police sous le Consulat ;* Hachette. 3 50

Fréd. Lachèvre : *Le Libertinage devant le Parlement de Paris. Le procès du poète Théophile de Viau* (11 juill. 1623-1er sept. 1625). Publication intégrale des pièces inédites des Archives nationales ; Champion, 2 vol. » »

J. Viaud : *Les Epoques Critiques du Patriotisme français;* Bloud. 3 50

Littérature

Jean Bertheroy : *La Passion d'Abailard et d'Héloïse ;* Ollendorff. 3 50

Marguerite Berthet : *La Poésie féminine française à l'étranger. I. Roumanie ;* Gastein-Serge. 2 »

Judith Gautier. *Le Troisième rang du Collier ;* Juven. 3 50

Etienne Lamy : *Au Service des Idées et des Lettres ;* Bloud. 3 50

Edw. Montier : *De l'Amitié ;* Soc. fr. d'impr. 1 »

Pétrone : *L'Ephèbe de Pergame ;* Edition française. 3 50

Geneviève Bruxton : *La Dilecta de Balzac, Balzac et Mme de Berny, 1820-1836 ;* Plon. 3 50

*** : *Toutes les Lyres*, choix d'œuvres poétiques modernes. I ; Gaston-Serge. 5 »

Musique

Ernest Reyer : *Quarante ans de musique*, publiés avec des notes et une préface par Emile Henriot, Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. 3 50

Philosophie

R. W. Emerson : *La Conduite de la Vie ;* trad. de M. Dugard, Colin. 3 50

Poésie

Charles H. Boudhors : *Les Horizons du Rêve ;* Plon. » »
Henri-Marx : *Les Heures ferventes ;* Gastein-Serge. » »
P. Lièvre : *Jeux de Mots ;* Stock. 3 50
René Maran : *La Maison du Bonheur ;* Ed. du « Beffroi ». 3 50
Jean Maysounave : *Gerbe de Palmes ;* Grasset. 3 50
Edmond Pezier : *Estampes et Grisailles ;* Sansot. 3 50
Charles Perrot : *La Plainte intérieure :* Grasset. 3 50
Emile Verhaeren : *Toute la Flandre. Les Villes à pignons ;* Bruxelles, Deman. » »

Publications d'Art

Robert de la Sizeranne : *Le Miroir de la Vie ;* Hachette. 3 50
Louis Réau : *Peter Vischer :* Plon. » »

Questions coloniales

Marc Le Goupils : *Comment on cesse d'être colon ;* Grasset. 3 50
Victor Piquet : *Les Civilisations de l'Afrique du Nord ;* Colin. 3 50

Questions religieuses

J. Barbey d'Aurevilly : *J. de Maistre, Blanc de Saint-Bonnet, Lacordaire,* etc. ; Bloud. » 60
A. Bros : *La Survivance de l'Ame chez les peuples non civilisés ;* Bloud. » 60
Albert Dufourcq : *Histoire de l'Eglise du IIIe au XIe siècle :* IV. Bloud. 3 50
L. Garriguet : *La Valeur Sociale de l'Evangile ;* Bloud. » 60
Emile Gebhardt : *La Vieille Eglise ;* Bloud. 3 50
Louis de la Vallée-Poussin : *Le Brahmanisme ;* Bloud. » 60
Albert Leclère : *Pragmatisme, Modernisme, Protestantisme ;* Bloud. 3 50
Saint Augustin : *Les Confessions,* trad d'Arnault d'Andilly ; Bloud. 1 20.
E. Vacandard : *Etudes de critique et d'histoire religieuse ;* Lecoffre. 3 50

Roman

Mathilde Alanic ; *La Fille de la Sirène ;* Plon. 3 50
Albérich-Chabrol : *La Chair de ma Chair ,* Juven. 3 50
Emilie Arnal : *Marthe Brienz ;* Plon. 3 50
André Beaunier : *La Fille de Polichinelle ;* Fasquelle. 3 50
Ferdinand Bac : *Le Mystère Vénitien ;* Fasquelle. 3 50
Armand Bell : *Magdalen College ;* Soc. fr. d'impr. 2 50
José de Bérys : *Un Jeune homme sensible ;* Douville. 1 »
M. Deauville : *Le Fils de ma Femme ;* « La Belgique artistique et littéraire ». 3 50
M. et A. Fischer : *L'Art de se quereller à tout propos ;* Flammarion. 3 50
Auguste Germain : *Les Maquilles ;* Fasquelle. 3 50
Eugène Joliclerc : *Le Fruit Vert ;* Lemerre. 3 50
Jean de la Brète : *Aimer quand même ;* Plon. 3 50
F.-H. Le Comte : *Les Luttes pour la Vie ;* Soc. d'imp. et de libr. 3 50
Jules Leloup : *Petrus, Pacôme, Requin ;* Dans toutes les librairies. 3 50
Claude Lemaître : *Les Chimères :* Flammarion. 3 50
Pierre d'Oll : *Séparés et Divorcés ;* Soc. fr. d'imprim. 2 50
E. Quet : *La Victoire ;* Fasquelle. 3 50
Jean Samson : *Mané ! Thécel ! Pharès :* Flammarion. 3 50

Sciences

Prof. Dr W. Oswald : *L'Energie,* trad. de E. Philippe ; Alcan. 3 50
Dr H. Schloess : *Introduction à l'étude des Maladies mentales ;* Bloud. » 60

Sociologie

F.-Ch. Barlet : *L'Evolution Sociale ;* Librairie Hermétique. 5 »
Jean Cruppi : *Pour l'Expansion économique de la France ;* Stock. 3 50
L. de Contenson : *Les Syndicats professionnels féminins ;* Bloud. » 60

Dr Grasset : *Morale scientifique et Morale évangélique devant la Sociologie;* Bloud. » 60
Comte d'Haussonville : *Le Travail des Femmes à domicile;* Bloud. » 60
Charles Humbert : *La Force Nationale;* Libr. Universelle. 3 50
Jean de la Jaline : *Le Suffrage féminin en Angleterre;* Roustan. » »
Et. Lamy : *Catholiques et Socialistes;* Bloud. » 60
Maxime Leroy : *Syndicats et services publics;* Colin. 3 50
A. Matagrin : *La Psychologie Sociale de Gabriel Tarde;* Alcan. 5 »
E. Pataud et E. Pouget : *Comment nous ferons la Révolution;* Tallandier. 3 50
Georges Thiébaud : *Les Secrets du Règne;* « Renaissance française ». 3 50

Théâtre

Edouard Daanson : *Le Nain Jaune;* comédie satirique en 5 actes, en vers, Bruxelles, Lamertin. 3 50
Louis Payen : *La Victoire,* pièce en 3 actes, en vers; B. Grasset. 1 »
Justin Pons : *Théâtre, IIe série;* Soc. fr. d'impr. » »

Voyages

Louis Halphen : *Paris sous les premiers Capétiens,* avec un album de planches. 9 50
Edmond Renard : *Dans la lumière de Rome;* Perrin. 5 »

Divers

*** *Almanach des Noms de Baptême;* Daragon. » »
J. Arren : *La Publicité lucrative et raisonnée;* Bibliothèque des ouvrages pratiques. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Félicien Challaye à propos du Congo français. — Les séances littéraires du Salon d'Automne. — Le mouvement en faveur de la réforme orthographique. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel

Une lettre de M. Félicien Challaye à propos du Congo Français.

Paris, 28 octobre 1909.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire le compte rendu de mon livre *le Congo Français, la question internationale du Congo,* paru dans le numéro du *Mercure* du 16 octobre 1909. Cet article me paraît contenir un certain nombre d'affirmations discutables ou franchement inexactes. Voulez-vous me permettre de les relever, en comptant sur votre courtoisie pour l'insertion de ma réponse ?

Je n'insisterai point sur ce que M. Siger dit de Savorgnan de Brazza. On connaîtra un jour, — quand sera publiée la correspondance échangée entre le commissaire général Savorgnan de Brazza et le ministre des colonies M. André Lebon, — les raisons qui ont rendu lamentable la situation financière du Congo à ses débuts. — Les causes qui ont déterminé l'envoi de la dernière Mission Brazza sont, dès aujourd'hui, plus faciles à découvrir, et M. Siger les indique de façon plutôt singulière : il oublie de rappeler que la raison honnête fut le désir de calmer l'opinion publique française, soulevée par la révélation des crimes de l'Oubangui-Chari, et que le motif parlementaire fut le désir de retarder une interpellation gênante

pour le ministre des Colonies d'alors. — Quant à ce qu'écrit M. Siger sur l'agonie de M. de Brazza, atroce parce que « attristée par l'attitude de certaines personnes qui essayaient de faire signer à sa main de mourant des propositions en leur faveur », c'est une invention d'une bassesse si répugnante qu'il faut s'écarter d'elle sans un regard d'attention, comme on fait d'une ordure.

En ce qui concerne mon livre, M. Siger me reproche d'abord de paraître « ignorer que Toqué, depuis sa sortie de prison, a tenté, dans un livre curieux, sa justification ». J'ignore si peu ce livre que j'en ai cité plusieurs passages justement dans ce *Congo Français* dont M. Siger rend compte (p. 228, note 4; pp. 229-230). — M. Siger signale « la naïveté avec laquelle M. Challaye réduit tous les problèmes généraux du Congo à la question indigène. » A-t-il lu les pages où j'étudie, parmi ces « problèmes généraux », le commerce et l'agriculture (pp. 162 et suiv.), l'organisation administrative (pp. 208 et suiv.), la situation financière (pp. 212 et suiv.)? — Ai-je « méconnu l'emprunt du Congo » ? J'analyse en détail le projet Milliès-Lacroix (pp. 215 note 2). — Je ne crois pas qu'il faille « ne considérer les choses *que* du point de vue moral » ; mais je persiste à croire qu'il faut tâcher d'introduire dans le régime colonial autant de justice que possible ; c'est une question sur laquelle il me paraît difficile qu'il y ait deux opinions divergentes, du moins entre honnêtes gens.

Quant à la comparaison du Congo Français et du Congo Belge, je ne sais pas si elle est « opportune ». Mais j'attends qu'on me démontre qu'elle va « contre la réalité ». Je crois avoir prouvé au contraire la fâcheuse solidarité qui lie les deux colonies (pp. 241 et suiv.). Le Congo Belge et la plus grande partie du Congo Français sont soumis à la même loi internationale, l'Acte de Berlin de 1885. C'est à l'imitation des Compagnies du Congo Léopoldien qu'ont été constituées les Sociétés concessionnaires françaises. Ce sont les procédés employés dans l'ancien État Indépendant qui ont inspiré les méthodes appliquées par la France dans sa colonie congolaise à la perception de l'impôt et à l'exécution des corvées.

Je n'admets certes point, dans tous les cas et comme un principe, « le principe de l'intervention étrangère ». Mais j'admets, je souhaite que la Société des nations intervienne pour imposer aux peuples parjures le respect de leurs engagements. Au premier rang des engagements pris par l'Association Internationale Africaine pour le Congo Belge et par la France pour le Congo Français figure la promesse de maintenir une absolue liberté commerciale dans le bassin du Congo. J'ai prouvé dans mon livre que le sort des indigènes est étroitement lié au régime commercial. Dans un régime d'absolue liberté commerciale, la concurrence qui s'établit entre commerçants européens les oblige d'acheter les produits naturels du pays à des prix relativement élevés; elle les oblige de vendre les produits industriels d'Europe à des prix relativement modérés. Les indigènes, bien payés pour leur travail, peuvent se procurer aisément les produits européens qu'ils désirent; ils peuvent mieux satisfaire leurs besoins essentiels, ils peuvent commencer à satisfaire les besoins nouveaux qui s'éveillent en eux au contact d'une civilisation plus affinée. Ils sont ainsi encouragés à faire effort ; d'eux-mêmes, ils s'habituent à travailler, librement. L'habitude du travail volontaire peut seule faire évoluer ces populations primitives, si longtemps

immobiles et comme somnolentes. Le libre commerce a pour conséquence le libre travail : du libre travail résulte le progrès spontané des races indigènes. — Au contraire, le régime du monopole commercial entraîne fatalement toutes sortes d'abus, de crimes. Les noirs sont dépouillés de leurs propriétés collectives, attachés à la glèbe comme les serfs du moyen âge, condamnés au travail forcé comme les esclaves de tous les temps. Et le travail forcé leur est imposé par la menace et la violence, par les coups, les mutilations, les assassinats.

C'est au nom de l'honneur national, intéressé à ce que notre République respecte ses engagements internationaux, c'est au nom des indigènes, dépouillés et écrasés par le régime du monopole, que je réclame le retour au libre commerce. J'avoue ne pas arriver à saisir certains des arguments invoqués par M. Siger contre la liberté commerciale. Je suis, — ce courtois polémiste a raison de l'écrire — « assez de mauvaise foi pour ne pas vouloir comprendre qu'en Afrique, comme partout ailleurs, le commerce libre, c'est *la mort de toute influence française* » : car enfin je ne vois pas mourir toute influence française dans cette Afrique Occidentale d'où une politique prévoyante et honnête a exclu le monopole commercial des compagnies concessionnaires. — Et j'ai beau évoquer les souvenirs que je garde d'un voyage d'études aux Indes Anglaises, je n'arrive pas à découvrir en quoi le régime du libre commerce peut être rendu responsable des famines dont souffrent les Hindous. — Enfin je n'ai pas qualité pour défendre « les traitants de Liverpool ». Mais je suis bien obligé de reconnaître que si notre colonie du Congo a dû verser à deux commerçants anglais un million et demi de francs, c'est parce qu'un ministre français a commis la faute criminelle de livrer les territoires où ces commerçants, de par les traités, avaient le droit de trafiquer librement, à des compagnies concessionnaires, dont le principal intéressé était l'ancien chef du cabinet d'un de ses prédécesseurs au ministère des Colonies.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, les assurances de mes sentiments les plus distingués. — FÉLICIEN CHALLAYE.

§

Les séances littéraires du Salon d'Automne. — Cette année, comme les deux années précédentes, l'art littéraire a trouvé sa place au Salon d'Automne, entre les arts plastiques et l'art musical.

Une première conférence a été faite, le 6 octobre, par M. Charles Morice sur l'œuvre de Charles Cros, cet esprit excellemment moderne, qui fut un grand savant et un rare poète. De nombreux poèmes de Charles Cros ont été lus par Mlle Marie Kalff, l'admirable diseuse. Une nouvelle venue, Mme Mary Christian, a chanté *l'Archet* et *l'Orgue*, mis en musique par M. Gabriel Fabre, qui accompagnait au piano, tandis que M. Georges Desmonts exécutait la partie de l'œuvre musicale écrite pour violoncelle. C'est la révélation d'un talent incontestable que Mme Mary Christian nous a faite. Il faut féliciter la très jeune et gracieuse artiste d'avoir débuté sous les auspices des poètes.

M. Jules Romains a parlé, le 10 octobre, de « la Poésie immédiate ».

Lectures par Mmes Marie Kalff, Blanche Albane et MM. Ricquier, Tubert, Henry Perrin.

Le 13 « Quelques jeunes exposants au Salon de Poésie », avec « deux mots de préambule », par M. Georges Périn. Des poèmes de MM. Léon Deubel, J.-A. Nau, André Lafon, Fernand Dauphin, Emile Cottinet, Edouard Gazanion, Jean Metzinger, Edouard Deverin, Fagus, Guy Lavaud, O.-C. de La Fayette, Jean Royère, Eugène Fayolle, Henry Spiess, Claude-Roger Marx, Jean Clary, Mme de Saint-Point, Alfred Mortier, Guy-Charles Cross, Marcel Lafaye, Julien Ochsé, Louis Mandin, ont été dits par Mmes Reynold, Albane, Vellini, Dussane et par MM. Henry Perrin et A. Ricquier.

Le 17, M. Sébastien Voirol a traité de la « Prose française contemporaine ». Lectures par Mmes Marie Kalff, Blanche Albane et M. René Rocher.

Le 20, par M. Henri Ghéon, conférence sur « le Mouvement dans la poésie française», avec le concours de Mmes Dussane, Reynold, Blanche Albane et de MM. René Rocher, Henry Perrin.

Le 27, M. Robert de Souza a défini « la Pensée lyrique ». Aux interprètes déjà plusieurs fois nommés, il faut ajouter, pour cette séance, Mmes B. Leblanc, Roch, et M. Desmares.

Enfin, le 6 novembre, M. Albert Dreyfus a initié le fidèle public de ces manifestations littéraires à « la Poésie allemande contemporaine ». Des poèmes de Frédéric Nietzsche (traduction de M. H. Albert), Detlev von Liliencron, Richard Dehmel, Alfred Mombert, Stefan George, Hugo von Hofmannsthal, Rainer Maria Rilke, Maximil Dauthendey, Frank Wedekind (traductions de M. Charles Morice), ont été dits par Mmes E. Grautoff, Lucie Alfé, Blanche Albane et M. Jouvey. Mlle de Netchaieff, accompagnée par Mme Mathias, a chanté en allemand des vers de Liliencron et Richard Dehmel mis en musique par Brahms et Richard Strauss.

§

Le mouvement en faveur de la réforme orthographique. — En attendant que le Conseil Supérieur de l'Instruction publique soit saisi de la question, le mouvement en faveur de la réforme orthographique prend, de jour en jour, plus d'importance.

Les instituteurs d'abord font une propagande active en faveur de la simplification. Des vœux dans ce sens ont été envoyés au ministre de l'Instruction publique par le congrès régional des huit Amicales du Sud tenu à Albi, par les Amicales de Paris, de la banlieue de Paris, de la Sarthe, et tout récemment, à l'unanimité, par le Congrès des Amicales d'Instituteurs réuni à Nancy.

Il faut détacher le passage suivant, particulièrement significatif, des « considérants » exprimés par l'Amicale des instituteurs de la Seine :

Considérant que l'orthographe ne saurait être soustraite plus longtemps, par un dogmatisme intransigeant, aux lois de l'évolution ; que l'application obligatoire, dans les écoles, des formes dites académiques est un obstacle absolu aux changements nécessaires de l'usage ;

Considérant qu'en laissant aux élèves, dans des cas bien déterminés, la liberté de choisir entre deux formes (comme on le fait quelquefois pour des mots isolés, comme *clé* et *clef*), on obtiendra un double avantage : 1° celui de fournir au

maître l'occasion d'*expliquer* les différentes formes, et par conséquent de substituer l'enseignement raisonné de l'orthographe à l'enseignement dogmatique actuel; 2° celui d'atténuer la tyrannie de l'habitude, ce qui permettra plus tard aux écrivains, avec l'assentiment général, d'introduire dans l'usage courant les modifications que les adversaires les plus intransigeants de la réforme orthographique reconnaissent inévitables ;

Considérant que ce serait là le meilleur moyen de rendre à notre orthographe « ankylosée », suivant le mot de M. Michel Bréal, un peu de souplesse et d'aboutir plus tard, sans secousses, à une réforme dans l'usage général, à la fois modéré, ogique et durable.

C'est donc la *tolérance* à l'école et à l'examen dans des conditions bien déterminées — que réclament les instituteurs.

Les assemblées délibérantes viennent d'entrer dans le mouvement. Le fait mérite d'autant plus d'être signalé qu'un professeur de la Sorbonne, il y a quelques années, essaya en vain d'intéresser à la question le Conseil général de la Creuse.

Dans la banlieue parisienne, le Conseil municipal de Gentilly, par 20 voix sur 22, vient d'émettre un vœu en faveur de la réforme orthographique, en invitant toutes les communes de la Seine à s'y associer. Le conseil municipal d'Arcueil a déjà déféré à ce désir.

Un conseiller, avant le vote, a cru devoir faire remarquer que les municipalités du département de la Seine font de grands sacrifices pour l'instruction primaire : elles sont donc intéressées à ce que ces sacrifices portent leur fruit, et que l'enseignement y soit donné d'une manière rationnelle et utile, au lieu d'être perdu en partie, comme aujourd'hui, à de stériles exercices orthographiques de dictées.

On assure enfin que M. Beauquier, à qui M. Doumergue avait promis l'année dernière une prochaine réforme, va poser une question au ministre à ce sujet au cours de la discussion, à la Chambre, du budget de l'Instruction publique.

§

Publications du « Mercure de France ».

CHARLOTTE CORDAY ET LA MORT DE MARAT, par Eugène Defrance. Documents inédits sur l'Histoire de la Terreur, tirés des Archives Nationales, de la Bibliothèque de la Ville de Paris, et notamment des Bibliothèques municipales de Caen et d'Avançon. Illustrations documentaires. Vol. in-18, 3.5o.

RELIGIONS, MŒURS ET LÉGENDES. *Essais d'Ethnographie et de Linguistique* (2e série), par A. van Gennep. Vol. in-18, 3.5o.

§

Le Sottisier universel.

Dans l'antecamara, nous avons enlevé nos pardessus et mis à chacune de nos mains gauches un gant. — *Le Journal*, 2 novembre.

On est à Gênes, Florence, ou Naples, etc.

COLOMBINE

Vois là-bas, — la mer plate et superbe s'endort. — *Le Figaro*, 26 octobre.

Il est plus d'une colonie où sévissent en permanence les frimas et le gel...; il en est de même de l'archipel Kerguélen, situé pourtant dans l'extrême sud. — *Le Journal*, 12 avril.

Cette vaste nécropole avait ceci de particulier que les fosses n'en étaient pas creusées dans le plein air. — *L'Eclair*, 3 novembre.

De part et d'autre, les coups pleuverent drus et fermes. — *Le Matin*, 13 septembre.

Coquilles.

A mon avis, tous les discours prononcés n'ont pas établi que le scrutin de liste et la représentation perpétuelle fussent supérieurs, etc. — *Le Temps*, 9 novembre.

Les Allemands ont eu bien tort d'inventer un ballon spécial pour crever les dirigeables français. — *L'Eclair*, 13 octobre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

BERNARD GRASSET, éditeur, 7, rue Corneille, Paris.

LETTRES DE LA RELIGIEUSE PORTUGAISE

Nouvelle édition conforme à celle de 1669 (introduction de EMILE HENRIOT). 1 fr.

MARC LE GOUPILS

COMMENT ON CESSE D'ÊTRE COLON

Six Années en Nouvelle Calédonie

Un vol. in-16 ..... 3.50

JOSEPH AGEORGES

L'ENCLOS DE GEORGE SAND

Un vol. in-16 ..... 3.50

JEAN NESMY

LA LUMIÈRE DE LA MAISON

Roman

Un vol. in-16 ..... 3.50

GABRIEL SOULAGES

LE MALHEUREUX PETIT VOYAGE

Un vol. in-16, 2e édition (couverture illustrée de LOUIS MORIN) 3.50

RENÉ VINCENT

LES AMOURS IMAGINAIRES

Roman

Un vol. in-16 ..... 3.50

5e ANNÉE

POESIA

5e ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

Publie dans leur langue originale les vers inédits des plus grands poètes de tou pays.

POESIA ne publie que de l'inédit.

POESIA a publié des vers inédits de :

Mistral, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kah — Vielé Griffin, — Verhaeren, — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — Stu Merrill, — Paul Fort, — Rachilde, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Mendès — **Hélène Picard, — Hélène Vacaresco, etc.**

G. D'Annunzio, — Pascoli, — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli, — Ada Negri. — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Cavacchioli, — De Maria, — Buzzi, — Govoni, etc.

Swinburne, — Symons, — Yeats, etc.

Dehmel, — Arno Holz, etc.

Salvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

LA REVUE DE PHILOSOPHIE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

par fascicule in-8 raisin de 128 pages formant chaque année deux forts volumes de 800 pages chacun

IXe ANNÉE — 1909

Dirigée par E. PEILLAUBE

Professeur de Psychologie à l'Institut Catholique de Paris

CHEVALIER et RIVIÈRE, Éditeurs, 30, rue Jacob, PARIS

La **Revue de Philosophie** embrasse la philosophie proprement dite, l'histoire de la philosophie et certaines questions d'ordre philosophique tirées des mathématiques, des sciences physiques, de la biologie et des sciences morales.

Chaque livraison contient : 1° Des articles originaux; 2° Des revues générales; 3° Des analyses et comptes rendus; 4° Une revue des périodiques français et étrangers; les sommaires des principales revues de l'Europe et de l'Amérique; des comptes rendus des sociétés philosophiques et scientifiques; 5° Une revue de l'enseignement philosophique qui a pour but de mettre les professeurs en relations les uns avec les autres et de les tenir au courant de tout ce qui intéresse l'enseignement philosophique secondaire ou supérieur, en particulier des orientations les plus récentes; 6° Des fiches bibliographiques sur les sujets donnés.

Prix de l'Abonnement..	France.....	20 fr. »
	Union postale.....	25 fr. »
Prix du Numéro : des années 1900-1903.....		3 fr. ; à partir de 1904..... 2 fr. 50
Prix de la Collection	1re année 1900-01, 1 vol. in-8e raisin de 800 pages..	16 fr
	2e — 1902 1 — — —	16 fr
	3e — 1903 1 — — —	16 fr
	4e — 1904 2 — — —	25 fr

Pendant les trois premières années la *REVUE DE PHILOSOPHIE* ne paraissait que tous les deux mois.

EMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

a Compagnie organise avec le concours de gence des Voyages Modernes les excursions vantes :

1° TUNISIE-ALGÉRIE

Du 14 Novembre au 11 Décembre 1909
Prix (tous frais compris) :
1re cl. : 1.050 fr. — 2e cl. : 940 fr.

2° ITALIE

Départs de Paris, les 18 Novembre 1909, 16 Janvier et 6 Février 1910.
Durée de l'excursion : 29 jours.
Prix (tous frais compris) :
1re cl. : 960 fr. — 2e cl. : 875 fr.

3° ÉGYPTE et HAUTE-ÉGYPTE

Départs de Paris, les 8 Décembre 1909, 19 Janvier et 23 Février 1910.
Durée de l'excursion : 37 jours.
x (tous frais compris) ; 1re cl. : 2.350 fr.

4° Excursions en traîneau dans le DAUPHINÉ et la SAVOIE

parts de Paris le premier samedi de chaque quinzaine de Décembre 1909 à Mars 1910.
Durée de l'excursion : 10 jours.
Prix (tous frais compris) :
1re cl. : 430 fr. — 2e cl. : 380 fr.

'adresser, pour renseignements et billets, bureaux de l'Agence des Voyages Modernes, rue de l'Echelle, à Paris.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

L'HIVER A ARCACHON, BIARRITZ, DAX, PAU, ETC.

Billets d'aller et retour individuels et de famille de toutes classes

Il est délivré par les gares et stations du réseau d'Orléans pour ARCACHON, BIARRITZ, DAX, PAU et les autres stations hivernales du Midi de la France :

1° Des billets d'aller et retour individuels de toutes classes, avec une réduction de 25 0/0 en 1re classe et 20 0/0 en 2e et 3e classes ;

2° Des billets d'aller et retour de famille de toutes classes, comportant des réductions variant de 20 0/0 pour une famille de 2 personnes, à 40 0/0 pour une famille de 6 personnes ou plus ; ces réductions sont calculées sur les prix du tarif général d'après la distance parcourue, avec minimum de 300 kilom., aller et retour compris.

La famille comprend : père, mère, mari, femme, enfant, grand-père, grand'mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille, frère, sœur, beau-frère, belle-sœur, oncle, tante, neveu, nièce, ainsi que les serviteurs attachés à la famille.

Ces billets sont valables 33 jours.

Cette durée de validité peut être prolongée deux fois de 30 jours moyennant un supplément de 10 0/0 du prix primitif du billet pour chaque prolongation.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
par M. Claude, 6, rue Vivienne.

n d'angle, rue des Ecoles, 12, et rue des Bernardins, 29 ; 104m. Rev. 7.500 fr. **Mise à prix : 0.000** fr. A adj. ch. not., 23 nov. Me Thion de la ume, 8, b. Sébastopol.

n **317, R. Vaugirard** et 14, rue François-Villon. Cne : 700m. Rev. 10.824. **Mise à prix : 0.000** fr. Adj. ch. not. 23 nov. 1909. Me Bourdel, , 30, r. Général-Beuret.

ente au Palais le 1er Décembre 1909, à 2 heures

Maison Paris RUE LÉCLUSE, 10 ET 12 tenance 1.425 mètres q. Revenu brut 43.788 fr. **à pr. : 450.000** fr. 2e **Maison à Paris**

E DE LA PERLE, 9. Cne : 1.084 mq environ. Revenu : 21.800 fr. **Mise à prix : 300.000** francs.

VILLA A DIEPPE B. Agnado, no 32 *bis*. **M. à pr. : 40.000** fr.

4e **PROPRIÉTÉ A NEUILLY-S/SEINE, Rue de l'Est, nos 3, 5, et 7.** Cne : 3375 m. carrés, environ. **M. à pr. 300.000** fr.

5e **IMMEUBLE A NEUILLY-S/SEINE, rue des Poissonniers, no 23,** cont. 609 mètres carrés environ. Revenu brut 3200 fr. **M. à pr. : 40.000** fr.

6e **VILLA** dite "**Villa des Fresnes**" **A BOUGIVAL (Seine-et-Oise).** Cont. : 8 hect. 21 a. ; 39 cent. environ. Rev. brut : 5500 fr. **Mise à prix : 120.000** fr

S'adresser à MMes Jacquin et Marmottant, avoués, et Thébet, notaire.

Maison à Paris R. SAUSSIER-LEROY, 6. Cne : 183m. Rev. br. 9.429 fr. **M. à pr. : 110.000** fr. Adj. ch. not. Paris, 7 déc. Me Michelez, not., 50, av. Wagram.

MERCVRE DE FRANCE

COLLECTION A. POLOVTSOFF

TRÈS IMPORTANTS BIJOUX

COLLIERS DE PERLES FINES

Riche Diadème, Rivières, Broches

ENRICHIS DE PERLES, BRILLANTS, RUBIS, ÉMERAUDES, ETC.

Deux importantes soupières en argent, par Messonnier

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ŒUVRES DE

Daubigny, Diaz (N.), Greuze, Isabey, Jacque (Ch.), Jacquet, Stevens (A.)

OBJETS D'ART DU XVIII[e] SIÈCL

Porcelaines anciennes de Chine, de Saxe, de Sèvres, etc. — Miniatures — Émaux

OBJETS DE VITRINE

Boîtes, Tabatières, Nécessaires, Étuis, Montres, etc., en or émaillé et vernis Marti

DENTELLES ANCIENNES

POINTS D'ALENÇON, D'ANGLETERRE, D'ARGENTAN, DE FRANCE ET DE VENISE

Bronzes d'Ameublement — Porcelaines montées — Meubles anciens

MAGNIFIQUES TAPISSERIES DU XVIII[e] SIÈCL

des Manufactures Royales de Beauvais et des Gobelins

D'après F. BOUCHER, DUPLESSIS et autres

ANCIEN TAPIS D'ORIENT, etc., etc.

Vente : GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Jeudi 2, Vendredi 3 et Samedi 4 Décembre 1909

à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR : **M. F. LAIR-DUBREUIL,** rue Favart, 6

EXPERTS

Pour les Bijoux et l'Orfèvrerie :

M. G. FALKENBERG
rue Lafayette, 6

Pour les Tableaux modernes :

M. GEORGES PETIT
rue de Sèze, 8

M. ROBERT LINZELER
rue d'Argenson, 9

Pour les Objets d'art :

MM. PAULME et B. LASQUIN Fi
rue Chauchat, 10, rue Grange-Batelière, 11

Chez lesquels se distribue le Catalogue

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : *Le Mardi 30 Novembre 1909*
PUBLIQUE ; *Le Mercredi 1[er] Décembre 1909*
} *de 1 heure 1/2 à 6 heures.*

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Directeur, Administrateur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de Chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

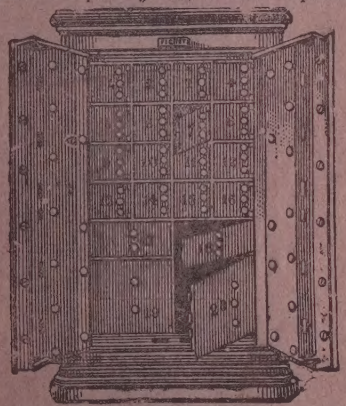
AGENCES

37 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue — 145 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 11 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public: *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain ; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Nice, Pau, St-Germain-en-Laye, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Egypte), etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.